LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

VOL. III

TROISIÈME ANNÉE
1876

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. NOBLET
13, RUE CUJAS. — 1876.

PARIS
MARTIN HOWE
83, RUE DULONG

VEVEY
FR. GUIGNARD
13, RUE DES ANCIENS-MOULINS

TABLE DES MATIÈRES

Pages.
Caïn 147
Confiance dans le Seigneur 39
CORRESPONDANCE :
Question sur Ecclés. VII, 15, et 1 Cor. VIII, 11. 120
» » l'habitation du Saint-Esprit dans le croyant 138
» » la souveraineté de Dieu . . 207, 226
Étant mort, il parle encore 148
Fragments 119, 140, 160
« Guéris par sa meurtrissure » 65
Jésus-Christ le Sauveur est dans la gloire: Le connaissez-vous? 217
La rémission des péchés 34
L'attente du Seigneur, mobile de la vie du chrétien et baume pour son cœur. 158
L'avertissement accepté 99
Le bateau de sauvetage. 13
Le conseil de Marie, mère de Jésus 27
Le fait est que je ne m'en soucie pas 130
Le marin mourant 95
Le prochain 111
Le sang de Jésus :
I. La rémission des péchés par le sang de Jésus 1
II. Comment les péchés sont ôtés par le sang de Jésus 21
III. Le sang de Jésus, et non la conviction de péché, seul fondement de notre paix et de notre joie 41
IV. Lettre touchant l'efficace du sang de Jésus 61
V. Le salut par le sang de Jésus est le don de Dieu 81
VI. Le sang de Jésus est le seul fondement de la paix avec Dieu 101
VII. La régénération a pour base le sang de Jésus 121
VIII. Quelle est la foi par laquelle on saisit Christ? 141
IX. Le sang de Jésus est pour le croyant la base de sa paix et le thème constant de son adoration 161

Pages.
Le sang de Jésus (suite) :
X. Le sang de Christ place le croyant dans une position de sainteté absolue devant Dieu 181
XI. La valeur du sang de Christ. 209
XII. Le sang de Christ est une partie du témoignage de Dieu sur la terre . . . 229
Le semeur, la semence et le sol. 71
Les deux Alexandre, ou délai et décision . . 29, 45
Les promesses de Satan 80
Les scribes et la tradition 58
Minnie Gray, ou cherchée et trouvée . . . 171, 195
Misérables pécheurs. 40
Non par les œuvres 204
On peut mourir deux fois 215
Où en êtes-vous? 239
POÉSIE :
Christ trouvé 89
Jésus le Nazaréen passait 60
Jésus est le chemin, la vérité et la vie 244
Le prochain 114
Le sang de Jésus 111
L'œuvre de Christ. 45
Maintenant 91
1 Pierre I, 8. 100
Sur la croix 20
Une offre de grâce 206
Venez avec foi 180
« Voilà l'Agneau de Dieu. » 138
Puis-je vivre, Monsieur? 224
« Rien que bonheur. » 6
Simples essais sur l'Évangile :
I, II, III. Dieu a tellement aimé le monde. 56, 57, 67
IV. Une divine raison 92
V. Le caractère et la mesure de l'amour de Dieu 115
VI. Quiconque 134
VII. La parole et la foi. 166
VIII. Une assurance divine et une possession actuelle. 191
Une difficulté levée 89

VOL. III.

LE SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

LE SANG DE JÉSUS

I

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS PAR LE SANG DE JÉSUS

Le Dieu d'amour, mon cher lecteur, donne à connaître, dans sa Parole écrite, la riche grâce qu'Il a préparée pour le coupable. Or, nous sommes tous coupables devant Lui. Sa Parole déclare que « TOUS *ont péché.* »

Cette même Parole nous affirme aussi que nous pouvons être délivrés de la culpabilité du péché, et de la colère qui en est la juste et inévitable conséquence ; et elle nous fait voir de quelle manière cette délivrance est opérée. Elle nous dit que notre salut ne dépend d'aucune chose que nous ayons à faire, mais de ce que Dieu a déjà fait. La bonne nouvelle concernant l'œuvre de Dieu est venue jusqu'à nous ; si vous croyez ces bienheureux messages, *vous* aussi, vous serez sauvé.

Voici ce qu'ils annoncent :

« Dieu constate son amour à lui envers nous,

en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Romains V, 8).

« Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16).

« Christ est mort pour des impies » (Romains V, 6).

« Celui qui n'a pas connu le péché, Il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui » (2 Corinthiens V, 21).

« Par Lui nous est annoncée la rémission des péchés, et quiconque croit est justifié par Lui de tout ce dont on n'a pu être justifié par la loi de Moïse » (Actes XIII, 38).

En croyant simplement la bonne nouvelle touchant ce que Dieu a fait par Christ pour des pécheurs, nous devenons « les compagnons du Christ » (Hébreux III, 14), et nous sommes « rendus agréables dans le Bien-aimé » (Éphésiens I, 6). Nous avons alors la conscience personnelle de ce fait que « nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce » (Éphésiens I, 7) ; et c'est pour nous une source de joie spirituelle de savoir que nous sommes lavés de nos péchés dans le sang de l'Agneau (Apocalypse I, 5 ; VII, 14).

Jésus, en effet, a versé son sang pour nous. Dieu dit que sans l'effusion de ce précieux sang, la rémission des péchés ne peut pas se faire (Hébreux IX, 14, 22) ; mais ce sang est abondamment suffisant pour nous laver de nos péchés,

car il est écrit : « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché » (1 Jean I, 7).

Je vous supplie de mettre dans votre esprit que « *la rémission des péchés* » est au seuil même de la vie chrétienne. C'est une bénédiction dont on a besoin *maintenant*, *dans ce monde*, et que l'on peut obtenir à l'instant. Il faut que vous l'ayez ou vous périrez éternellement. Il faut que vous l'ayez maintenant, sans quoi vous ne pouvez avoir la paix. Y a-t-il une pensée plus délicieuse que celle de savoir que la culpabilité pesant sur vous à cause de tous vos péchés passés peut être effacée tout entière et pour toujours ?

Or Dieu pardonne *gratuitement* et *tout à la fois*. Il ne demande aucune préparation pour pardonner. Quelqu'un qui connaissait le bonheur attaché à la jouissance de la grâce qui pardonne, rend témoignage de cette grâce en ces termes : « Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts ; bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché » (Romains IV, 7-8 ; Psaume XXXII, 1-2).

Dieu ne dit pas : Après que vous vous serez repenti plus complétement, — après que vous aurez passé des jours et des semaines dans l'angoisse et les prières, — après que vous aurez été plus parfaitement instruit dans les choses de Dieu, ou bien, après que vous aurez passé à travers des années de trouble et de douleur, alors vous pourrez vous hasarder à espérer le

pardon. — Non ; mais sachant que Christ est mort pour ôter le péché, vous êtes autorisé, en prenant simplement votre place de *pécheur* et en acceptant Jésus pour votre Sauveur, à croire que par l'œuvre toute parfaite de Christ vous êtes pardonné en ce moment même, et à jouir d'une paix parfaite avec Dieu, car Dieu « justifie l'impie » (Romains IV, 5).

Si vous ne croyez pas le témoignage que Dieu rend au sujet de son Fils, vous faites Dieu menteur. Lecteur, pensez-y ! C'est là, en effet, la manière dont la Parole de Dieu s'exprime (1 Jean V, 10). Peut-il y avoir un appel plus pressant pour engager les pécheurs à venir se confier en Dieu *tout de suite*, et de *tout* leur cœur ? Et ne voyez-vous pas que ce qui vous empêche de venir n'est nullement du côté du Dieu que vous avez offensé ?

Vous pouvez obtenir à l'instant la paix avec Dieu par la rémission de tous vos péchés, et ce n'est ni par votre repentir, ni par vos œuvres ; vous n'avez pas non plus à attendre pour cela, mais simplement à croire ce que Dieu dit touchant Christ, qui a « fait la paix par le sang de sa croix » (Colossiens I, 20). Vous êtes ainsi « justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus » (Romains III, 24). Alors, pleinement satisfait de ce que vos péchés ont été pardonnés d'une manière juste, — Dieu étant « juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus » (Romains III, 26), — alors, dis-je, la paix de Dieu coulera spontanément dans

votre âme, comme le courant frais et abondant d'une fontaine éternelle.

Et quant à cette rémission des péchés, mon cher lecteur, il n'y a pas de temps à perdre, car l'Esprit-Saint dit : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » (Hébreux III, 7). Si vous refusez d'écouter, et si vous mourez dans vos péchés, — ce qui peut arriver avant que ce jour même finisse, — vous êtes inévitablement perdu ; vous périrez éternellement, quelles qu'aient pu être votre conviction de péché et les anxiétés de votre âme; car Jésus lui-même affirme que « celui qui n'aura pas cru sera condamné » (Marc XVI, 16).

Remarquez aussi que vous ne pouvez rien faire qui soit agréable à Dieu jusqu'à ce que vous ayez obtenu le pardon de vos péchés. Et comme ce pardon est la première chose dont vous avez besoin, c'est aussi la première que le Dieu d'amour vous présente pour que vous l'acceptiez; car Dieu envoie encore le message de la réconciliation des pécheurs avec lui-même. Nous sommes autorisés ainsi à vous supplier pour Christ : « SOYEZ RÉCONCILIÉS AVEC DIEU » (2 Cor. V, 20).

Quand, lumière d'en haut, la grâce souveraine
Vint briller dans mon cœur,
Sous la loi tout tremblant, je criai dans ma peine
A Jésus le Sauveur.

Il m'a conduit alors à la source de vie,
J'y bus et je vécus ;
Il a gagné mon cœur; en Lui je me confie...
Mes péchés ne sont plus.

Car son précieux sang, le remède efficace
Du Dieu juste et Sauveur,
Me les a tous ôtés; — je suis devant sa face
L'objet de sa faveur.

Il a tout dissipé, mes terreurs, mes alarmes
Par son amour vainqueur;
Il s'est donné pour moi ; et son nom plein de charmes,
Est le tout de mon cœur.

« RIEN QUE BONHEUR »

J'avais été appelé à visiter un homme assez âgé qui, supposait-on, n'avait plus que quelques semaines à vivre. Il m'était étranger, et j'avais un grand désir de savoir s'il était prêt à être appelé en la présence de Dieu. Je trouvai une grande difficulté à lui dire quelque chose, tant il avait à raconter touchant ses maux et les affaires de sa ferme. Lorsque enfin je pus lui parler de son âme et du Seigneur Jésus Christ comme Sauveur des pécheurs, il répliqua avec indifférence qu'il ne doutait pas que tout cela ne fût très-bon pour ceux qui le comprenaient ; mais que ce n'était pas son cas, et que, bien qu'il eût souvent entendu ces choses, il n'avait jamais été capable de les saisir. « Il y en a qui le peuvent, et d'autres, non, » disait-il, et il retournait à ses sujets familiers, ses bœufs, ses champs, etc.

En quittant la maison, le ciel sombre et chargé de nuages, les arbres que novembre avait à moitié dépouillés de leurs feuilles jaunies qui gi-

saient sur le sol humide, tout me semblait bien moins triste que l'intérieur de cette demeure où la lumière de l'évangile de la gloire de Christ n'avait trouvé aucune entrée. Les visites suivantes ne présentèrent aucune différence, et je quittai cet endroit, triste de voir que le message de Dieu eût trouvé si peu d'accès, quoique moi-même j'eusse toujours été reçu avec beaucoup de politesse et même de bienveillance.

Environ six mois après, étant à Londres, je reçus une lettre de M. J., le fermier dont je viens de parler. Il était sûr, disait-il, que je serais heureux d'apprendre qu'il était sauvé. Je fus surpris de cette manière si décidée de s'exprimer, et comme je dus bientôt retourner dans l'endroit qu'il habitait, j'allai immédiatement le voir. Je le trouvai l'air bien portant et fort, le visage rayonnant de cette lumière « plus éclatante que la splendeur du soleil. »

« Le Seigneur m'a pris en main, dit-il; Il a guéri mon corps et sauvé mon âme. »

Je lui demandai comment cela était arrivé. Voici son récit dans ses propres paroles, autant que je puis me les rappeler :

« Vous vous souvenez, me dit-il, combien j'étais stupide quand vous veniez, l'automne passé, vous entretenir avec moi. Je ne pouvais pas voir ce que vous vouliez dire; tout cela me semblait quelque chose qui était bien au-dessus de moi, et tout à fait hors de la portée de mon esprit.

« Un soir, j'étais allé me coucher aussi stupide que jamais, un pauvre misérable pécheur perdu,

plongé dans les ténèbres. Puis je rêvai que je m'éveillais ; mais, chose étrange à dire, moi, je n'étais plus. Rien n'était resté de moi-même. La chambre était là, mais je n'y étais pas. Hors de la fenêtre, je ne voyais rien. Tout avait disparu. Il n'y avait qu'une solitude nue. Les récoltes n'étaient plus, les vaches n'étaient plus, et chose plus étrange que tout cela, moi aussi je n'étais plus. Alors, pensai-je, qu'y a-t-il donc de reste? N'y a-t-il pas quelque chose qui n'ait pas passé? Et il vint devant mon esprit, aussi claire que le soleil dans le ciel, cette pensée qu'il y en a Un qui ne peut pas passer, et Lui me semblait remplir les cieux et la terre ; Lui seul, et nul autre! C'était le Seigneur Jésus Christ qui restait. « Oui, disais-je à moi-même, je ne suis plus, moi; il y a seulement Christ. » Et alors je vis que c'était précisément ce dont j'avais besoin; car le pauvre misérable pécheur qui était pour moi un si grand trouble, n'était plus du tout là ; Celui qui seul restait était parfait et Dieu regardait à Lui et non à moi. Oui, Dieu m'ôtait de devant sa vue, et Christ était là à ma place devant Dieu, et Dieu était satisfait. Et ma joie était si grande que je m'éveillai et m'écriai à haute voix : « Le Seigneur m'a montré que je ne suis plus, et Christ est là à ma place! »

« A présent, continua-t-il, je vois pourquoi je ne pouvais pas autrefois vous comprendre. Tout le temps que vous me parliez, je pensais : Oui, tout cela est très-beau ; mais d'une manière ou d'une autre, il me faut faire quelque chose

moi-même, prier, me repentir, ou chose semblable. Maintenant le Seigneur lui-même m'avait montré que non-seulement Il n'avait nul besoin de mes *actes*, mais aussi nul besoin de *moi*. Il avait mis fin à moi-même, et Christ était là au lieu de moi. Qu'est-ce que Dieu pouvait demander de plus? Christ est devant Dieu pour moi, et Dieu trouve en Lui une parfaite satisfaction; je n'ai rien à faire que de reconnaître qu'il en est ainsi, Lui rendre grâces et le bénir! Combien tout est simple, quand seulement on le voit! Mais j'aurais pu continuer jusqu'à maintenant à m'enfoncer aveuglément dans mes propres pensées et mes propres voies, si le Seigneur n'était pas venu à mon aide..... Voyez! dit-il en corrigeant ses paroles, je ne puis pas même parler de cela comme il faut. Il n'était pas du tout venu *à mon aide;* Il a tout fait Lui-même, et m'a mis entièrement de côté, car moi, je ne devais rien avoir à faire là-dedans. C'est une chose bénie, oui, bénie, que maintenant je sache non-seulement que *je ne suis rien*, mais que *je n'ai rien*. J'avais l'habitude en pensant à ma ferme de dire : Voilà mes champs et voilà mes vaches, et ainsi de suite. Eh bien, maintenant, quand je viens à penser en moi-même : Si le Seigneur venait me prendre en cet instant, — il n'y a pas une de ces choses qui m'appartienne; elles ne seraient absolument rien pour moi. Mais j'ai *Christ*, et rien que Christ... Quelle pensée! Il est à moi, et Il l'est pour toujours! »

C'était vraiment merveilleux d'entendre de telles paroles sortir des lèvres d'un homme qui n'avait *rien* appris par la force de l'intelligence, mais qui, par l'enseignement du Saint-Esprit, connaissait cette glorieuse vérité que nous sommes si lents à apprendre, que peut-être les plus intelligents sont les plus lents à savoir, cette vérité que « Je ne suis plus et que Christ est là à ma place! » Depuis ce moment, il y a de cela un an et demi, Christ sembla réellement pour lui, « remplir les cieux et la terre. »

Peu de temps après cet entretien, un laboureur, parlant de M. J., disait à sa femme : « J'ai vu aujourd'hui une chose surprenante. Il y a un homme que je connais bien et je suis sûr que c'est le même homme que j'ai si longtemps connu; et cependant je n'ai jamais vu une personne différer d'une autre autant que celui-là diffère de ce qu'il était autrefois. Il m'aperçut dans les champs et vint à moi, et il fallait entendre de quelle manière il parlait de choses auxquelles je suis sûr qu'auparavant il ne donnait jamais une pensée; mais il semblait n'avoir plus rien d'autre à dire. »

« Vous voyez, me disait M. J. un autre jour, le Seigneur ne m'a rendu la santé et ne m'a laissé ici-bas qu'afin d'être témoin pour Christ, et je ne vois pas qu'il y ait guère autre chose à faire que cela. Je suis reconnaissant de ce que plusieurs semblent recevoir la parole; mais plusieurs qui aimaient autrefois ma compagnie se détournent maintenant tout à fait de moi. Ils

ressemblent à ce que j'étais une fois; — il n'y a point de cœur en eux pour ces choses.

« J'entends les gens demander à Dieu de les sauver, me disait-il dans une autre occasion; mais c'est lui demander ce qu'Il a déjà fait. Je ne puis pas aller lui demander ce qu'Il m'a déjà donné. » Une autre fois, rappelant un discours dans lequel il avait été parlé de traverser le Jourdain, il dit : « Cette idée m'avait frappé alors, mais je n'ai jamais vu la vérité que bien des années après. » Alors désirant vivement de voir s'il me comprendrait, je lui demandai : « Savez-vous de quel côté du Jourdain vous êtes maintenant? » Et avec un regard où se peignait la surprise que je pusse lui poser une telle question, il me répondit : « Certes, je ne puis m'empêcher de le savoir. Ne suis-je pas dans le pays où coulent le lait et le miel? »

Environ quatre mois après, il me dit qu'il allait faire une visite à quelques parents qui habitaient à une trentaine de lieues de là. « Je suis fortement pressé en mon esprit d'y aller, dit-il; car je n'ai pas eu l'occasion de leur parler du Seigneur, et je crains qu'ils ne soient dans les ténèbres, comme j'y étais. » Avant de partir, il alla voir un de ses voisins nouvellement converti et qui était mourant. « Adieu, lui dit-il, nous nous rencontrerons dans la gloire. Vous y allez maintenant et j'y viendrai bientôt. »

Il revint de son voyage, et très-peu de temps après, je reçus un message m'apprenant qu'il était très-malade. J'allai le voir et le trouvai à

ses derniers moments. « Il n'y a rien que bonheur, me dit-il; pensez un peu à ce que c'est que d'aller vers Lui! Dans un moment je partirai et je serai avec Lui pour toujours. Je ne désirerais qu'une seule chose : ce serait de pouvoir parler assez haut pour leur dire à tous, comme je le voudrais, tout ce qu'est le Seigneur. Mais je puis le louer et je le louerai bientôt encore mieux. Je ne souffre point, je ne sens rien que joie. » Quelques heures plus tard, il était absent du corps et présent avec le Seigneur.

Savez-vous ce que c'est que de voir Christ au lieu de vous, et de reconnaître que Dieu le voit à votre place? « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi » (Galates II, 20). « Celui qui est mort est justifié du péché » (Romains VI, 7). Non-seulement le péché est ôté, mais le pécheur, comme tel, disparaît aussi. Le péché est enlevé pour toujours de la vue de Dieu, et le pécheur aussi, qui l'a commis, n'est plus : Christ qui prit notre place sur la croix du jugement, est maintenant vivant pour nous dans la gloire; son acceptation devant Dieu est la mesure de la nôtre. Dieu prend plaisir en nous, parce qu'il nous voit en Lui, et en Lui seulement. C'est la seule chose qui apporte une paix parfaite, parce qu'elle nous montre que Dieu est parfaitement satisfait. Nous voyons que l'amour du Père, parfait et sans nuages, repose sur nous, parce que nous sommes en Celui en qui Il prend ses délices. Le pécheur n'est ni amélioré, ni corrigé, mais il n'est plus. Christ seul demeure, Lui, l'homme par-

fait, dans la gloire de Dieu, Lui avec qui nous sommes un, si nous sommes chrétiens (1 Corinthiens VI, 17); car il n'y a pas de place moins élevée, que Dieu ait préparée pour nous. Il nous met EN CHRIST (Éphésiens II, 13).

LE BATEAU DE SAUVETAGE

Me trouvant, il y a peu de jours, à bord d'un bateau à vapeur qui naviguait à l'embouchure de la Clyde, en Écosse, je fus témoin d'une scène qui m'impressionna vivement. Elle rappela si fortement à mon esprit quelques-unes des précieuses vérités de l'Évangile, que je me sentis pressé d'écrire un récit de ce que j'avais vu, ainsi que les réflexions que cet événement me suggéra. Veuille le Seigneur bénir ces lignes pour mes lecteurs!

Le bateau à vapeur étant venu à heurter une barque de pêcheurs qui se trouvait sur son passage, en brisa un des côtés, de sorte que l'eau pénétrant avec rapidité, la barque commença bientôt à se remplir et à enfoncer. Deux pêcheurs s'y trouvaient. L'un d'eux, un vieillard, avait perdu son chapeau dans le choc; ses cheveux gris flottaient au vent; il étendait ses mains vers nous et implorait du secours avec des cris et des accents qui déchiraient le cœur, tandis que son compagnon faisait tous ses efforts pour vider l'eau qui menaçait de faire sombrer la barque.

C'était vraiment une scène émouvante. Un fil séparait de la mort ces deux hommes. Il n'y avait

pas un moment à perdre. Prompts comme la pensée, nos marins descendirent le bateau de sauvetage et firent force de rames vers les malheureux en détresse. Du pont du navire, tous, le cœur palpitant, nous les suivions du regard. Chaque seconde du temps nécessaire pour arriver à la barque nous semblait comme une heure. Enfin, ils l'atteignirent au moment où elle allait s'engloutir dans les eaux, et recueillirent les deux pauvres pêcheurs dans le bateau de sauvetage.

Quelle image frappante, pensai-je, de ce que Dieu a opéré par Christ! Le Dieu de toute grâce a vu les pauvres pécheurs sur le point de périr, non dans les eaux d'une rivière, mais dans les flots éternels de l'étang de feu. En vain s'agitaient-ils et se tourmentaient-ils, les eaux de la mort s'élevaient rapidement autour d'eux; nul effort tenté pour échapper ne pouvait réussir. La mort et le jugement étaient là, devant eux.

Que faire dans ce cas désespéré? L'amour a trouvé un moyen. Il a fait descendre du trône de Dieu, pour les pécheurs qui périssaient, Celui qui peut sauver parfaitement. C'est Jésus qui, dans toute la puissance de l'amour divin, est venu du sein du Père et s'est abaissé jusqu'à l'homme ruiné et perdu; Jésus, qui a pris la place du pécheur sur la croix où il a subi la mort et porté la malédiction due au pécheur; où il a payé sa rançon et accompli l'œuvre par laquelle tous ceux qui croient en son nom sont sauvés pour l'éternité.

Remarquez encore, mon cher lecteur, quelques

traits de la scène que j'ai placée sous vos yeux.

I. C'est la position désespérée des hommes qui se noyaient, qui amena vers eux les marins dans le bateau de sauvetage. S'ils n'avaient pas été dans cette situation, ils n'auraient eu besoin de personne. Ceux-là seuls qui sont en danger de se noyer ont besoin d'un bateau de sauvetage, seuls ils en connaissent et en apprécient l'absolue nécessité.

Les deux hommes, dans leur barque brisée, ne se mirent pas à raisonner, en disant: « Oh! nous sommes trop loin, notre barque est en trop mauvais état. » Ils ne s'imaginèrent pas non plus qu'ils eussent quelque chose à faire pour mériter d'entrer dans le bateau, et ne dirent pas: « Attendez, marins, que nous ayons un peu raccommodé notre barque, alors nous aurons quelque droit à entrer dans votre bateau; on ne peut pas être sauvé si facilement; nous voulons vider un peu plus d'eau et faire tout ce que nous pourrons pour nous sauver nous-mêmes, ensuite peut-être que vous nous aiderez. » Non, raisonner ainsi aurait été une folie. Ils se noyaient, le bateau était là pour eux, chaque moment de retard aggravait leur péril; attendre, c'était se livrer à la mort, trop heureux étaient-ils de quitter leur barque brisée et d'entrer au plus vite dans le bateau de sauvetage.

Il en est ainsi des pécheurs. A des êtres perdus, il faut un Sauveur et eux sont faits pour Lui. Si je ne suis pas perdu, complétement et sans espérance, je n'ai pas besoin d'un Sauveur.

C'est l'état de ruine et de perdition où je suis qui me rend propre pour Christ; et plus je connais et sens cet état, plus Christ a de prix pour mon âme, de même que ces hommes dont nous avons parlé, et qui appréciaient le bateau de sauvetage, d'autant plus qu'ils se voyaient près de périr. Ils ne raisonnaient point là-dessus: l'homme ne raisonne pas quand il se voit en face de la mort et de sa terrible réalité. Pour eux, il s'agissait de périr dans une barque brisée ou d'échapper dans le bateau de sauvetage.

Pour nous aussi, discuter et raisonner est inutile. Nous sommes coupables, ruinés, perdus. Nous n'avons pas à attendre pour le savoir. C'est un fait: *Nous sommes déjà perdus*, et Christ est mort pour nous sauver. Il y a en Lui un salut parfait pour de pauvres pécheurs perdus. Attendre pour essayer d'être autre chose que perdu, c'est se mettre en dehors de ce que Christ est venu faire, car il est écrit de Lui: « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc XIX, 10).

II. Ni les efforts, ni les cris, ni les supplications des hommes qui se noyaient ne pouvaient les sauver, ni leur aider à se sauver. Tout cela montrait seulement qu'ils connaissaient leur danger, mais le bateau de sauvetage seul pouvait les en délivrer. Leurs efforts pour vider l'eau de leur barque, prouvaient qu'elle était brisée; pour le bateau de sauvetage un tel travail n'était pas nécessaire. Quand une fois ils y furent entrés, ils glissèrent tranquillement et le cœur plein de

Le Salut de Dieu 3 (1876)

reconnaissance, sur les mêmes eaux qui, un instant auparavant, menaçaient de les engloutir.

Tel est aussi notre état. Nous sommes comme dans une barque brisée, qui ne peut tenir contre les eaux de la mort et du jugement. Nous pouvons nous débattre, lutter, prier, travailler; nous n'en périssons pas moins. *Notre position* est désespérée, en vain chercherions-nous à l'améliorer. Il faut que nous ayons recours au bateau de sauvetage. Christ a accompli pour les pécheurs un salut complet, parfait et éternel, et « Dieu ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux se repentent » et se confient en ce que Christ a fait, car Christ peut répondre à tous les besoins des pécheurs, maintenant et pour jamais (Actes XIII, 26-39; XVII, 30-31).

III. Quand les pêcheurs eurent quitté les débris de leur barque, et furent entrés dans le bateau de sauvetage, ils ne pouvaient douter qu'ils ne fussent en sûreté. Ils le savaient avec la plus entière certitude. Ils avaient passé d'une barque qui sombrait dans un bateau en bon état, et si on leur avait demandé s'ils avaient encore la moindre crainte, ils auraient certes répondu : « Non, » sans hésiter. Ils ne se disaient pas : « Nous craignons de ne pas apprécier le bateau de sauvetage autant que nous le devrions; » ou bien : « Nous ne nous sentons pas assez reconnaissants envers ceux qui nous ont délivrés. » Tout cela pouvait être vrai, mais leurs sentiments n'avaient rien à faire avec leur salut. Leurs sentiments ne les sauvaient pas, mais bien le bateau. Il est vrai qu'ils y avaient confiance, sans quoi ils n'y seraient pas entrés. Il avait été amené si près d'eux qu'ils n'avaient qu'à y prendre place, et le témoignage de ceux qui y étaient déjà les assurait de la sécurité que l'on avait à s'y confier.

Pour nous non plus, nos sentiments n'ont rien à faire avec le fondement de notre salut et de notre paix. *Christ a tout fait.* Il a achevé l'œuvre. Il a ôté le péché par son sacrifice. Il a satisfait à toutes les exigences de Dieu quant au péché, et il a manifesté son parfait amour pour le pécheur. « La bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont entrebaisées » dans l'œuvre parfaite du Seigneur Jésus Christ. Quiconque croit au précieux témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils, est par Lui justifié de toutes choses; — il a la paix avec Dieu, il est dans la faveur de Dieu et se glorifie dans l'espérance de la gloire de Dieu (Romains, V, 2). Il sait que Christ sur la croix a pleinement satisfait à tout ce qu'exigeait du pécheur la justice de Dieu, que là, Il a subi la mort et le jugement à la place du pécheur, Lui, le Juste, pour les injustes; que le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur Lui, et que par sa meurtrissure nous avons la guérison (1 Pierre III, 18; Ésaïe LIII, 5). Il ne reste donc, pour celui qui croit, qu'à jouir dans le présent de la faveur de Dieu que rien ne peut altérer, et attendre, pour l'avenir, une gloire sans nuage et sans fin.

Lecteur, en terminant ces lignes, laissez-moi adresser à votre cœur et à votre conscience un sérieux appel de la part de Dieu.

Où en êtes-vous en ce moment quant à votre âme? Êtes-vous dans le bateau de sauvetage? Ne vous faites point d'illusion, soyez vrai envers vous-mêmes. On ne peut être moitié dedans moitié dehors. On est tout entier d'un côté ou de l'autre. Si vous êtes en Christ, vous êtes aussi en sûreté que Lui-même l'est dans le ciel. Mais si l'épaisseur d'un cheveu vous sépare de Lui, vous n'avez pas la vie en vous-même, vous n'êtes pas sauvé, vous êtes perdu.

Mais que signifie « être en Christ »? me demandez-vous peut-être. La réponse est simple. Que signifiait être dans le bateau de sauvetage? Renoncez, renoncez à vos propres voies, à vos efforts pour être sauvé, aux prétentions que vous pourriez avoir, et reposez-vous sur ce que Christ a fait. Croyez ce que Dieu dit, parce que c'est Lui qui le dit. « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé » (Actes XVI, 31). Christ est la vraie et seule arche de salut qui puisse conduire le croyant en sûreté sur les flots orageux du temps et le déposer ensuite au port du repos parfait et de la gloire éternelle.

Dieu veuille, mon cher lecteur, que, dès maintenant, vous vous réjouissiez dans cette bienheureuse espérance!

Pour l'apôtre Paul, le fait d'être *en Christ* le délivrait aussi bien de sa justice propre que de ses péchés. (Rom. VIII, 1; Philippiens III, 9.)

Le Fils de Dieu... m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi (Galates II, 20).

Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois (1 Pierre II, 24).

Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu (1 Pierre III, 18).

Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous (Galates III, 13).

Le sang de Jésus Christ son Fils, nous purifie de tout péché (1 Jean I, 7).

SUR LA CROIX

1

Pour moi, pécheur perdu, dépourvu de justice,
Jésus voulut s'offrir en sanglant sacrifice :
Oui, pour me délivrer des tourments éternels,
Il mourut SUR LA CROIX entre deux criminels.

2

Quand je vois mon péché, je suis rempli de crainte,
Et rien dans l'univers ne répond à ma plainte;
Mais SUR LA CROIX je trouve un parfait Rédempteur
Qui lave ma souillure et calme ma terreur.

3

O prodige étonnant! O charité sublime!
En mon cœur je bénis ce trépas magnanime :
Le Juste, SUR LA CROIX, fait péché devant Dieu,
Ferme l'affreux abîme et m'ouvre le saint lieu.

4

O vous qui languissez sans Dieu, sans espérance,
Recevez du salut la joyeuse assurance!
SUR LA CROIX, le Sauveur a porté nos forfaits.
Son sang peut tout laver, son sang a fait la paix.

J.-R. M.

Le Salut de Dieu 3 (1876)

LE SANG DE JÉSUS

II

COMMENT LES PÉCHÉS SONT ÔTÉS PAR LE SANG DE JÉSUS

Jean s'adressant à ceux qui l'entouraient, dit en contemplant Jésus : « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean I, 29).

Tel est l'objet divin présenté à notre intelligence et à notre foi. Ces paroles ne vous dirigent pas vers un Sauveur qui a déjà ôté le péché du monde, mais vers Celui qui *ôte* le péché du monde. La signification claire et simple en est donc que Jésus est Celui que Dieu a désigné pour accomplir cette œuvre.

Le Seigneur lui-même l'affirme quand Il dit : « Le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés » (Matthieu IX, 6). « Toute puissance (ou autorité), dit-Il encore, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre » (Matthieu XXVIII, 18). Jésus est le seul qui ôte le péché du monde; Il est pleinement suffisant pour cela et Il a reçu l'autorité pour le faire.

Le monde entier est devant Dieu, sous la culpabilité, « car tous ont péché » (Romains III, 23).

O vous, qui faites partie de ce monde pécheur! reconnaissez-vous sans détour votre misérable condition? Êtes-vous accablé sous le poids de vos péchés? Votre âme pleine d'anxiété soupire-t-elle après la délivrance? Venez à l'Agneau de Dieu tel que vous êtes, avec votre misère, votre fardeau et vos angoisses, et vous

trouverez que Jésus a tout ensemble la volonté et le pouvoir d'ôter le péché.

Alors, voyant que vos péchés sont ôtés de dessus vous et que vous en êtes lavé dans le sang de Jésus (Apocalypse I, 5), que Dieu les a éloignés de vous autant que l'Orient est éloigné de l'Occident (Psaume CIII, 12), vous pourrez d'un cœur reconnaissant chanter avec joie :

Tous mes péchés sont ôtés par Jésus,
L'Agneau sans défaut ni souillure,
Leur lourd fardeau sur moi ne pèse plus,
Et devant Dieu mon âme est pure!

Y a-t-il un seul homme qui puisse faire l'expiation de ses péchés passés, ou, par son obéissance, acquérir un titre à l'héritage de la gloire? Non, mais « cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs » (1 Timothée I, 15), et Il est prêt à donner son propre titre au royaume de la gloire à quiconque se confie en Lui seul pour le salut.

Eh bien! direz-vous peut-être, j'irai à Lui, je me jetterai dans les bras de sa miséricorde; et « *si je dois périr que je périsse.* » Ah! ce n'est pas dans cet esprit que vous devez aller à Lui. Parler ainsi, c'est jeter un soupçon sur son amour et sur cette obéissance parfaite, qui a fait de Lui « une offrande et un sacrifice à Dieu, un parfum de bonne odeur, » c'est laisser un doute sur la toute suffisance de l'expiation complète qu'Il a faite pour le péché.

Jésus lui-même a dit : « Dieu a tant aimé le

monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16). Ces paroles de Celui qui est « la vérité, » laissent-elles à personne la moindre raison de dire avec hésitation et doute : « Si je dois périr, que je périsse » ?

La vraie notion de l'Évangile de Dieu est celle-ci : Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que le monde fût sauvé par lui; Christ s'est offert lui-même une seule fois afin de porter les péchés de plusieurs; et Dieu m'affirme que si moi, pécheur perdu, je crois en son Fils, je ne périrai pas; mais que j'ai la vie éternelle.

Croyez donc la parole que Dieu a dite, et soyez assuré que si Dieu n'a pas épargné son propre Fils alors que nous n'étions que pécheurs, mais l'a livré pour nous, Il nous fera aussi don librement de toutes choses avec Lui : — pardon et pureté, grâce et gloire. Écoutez l'invitation pleine de grâce qu'Il vous adresse; que votre âme se repose sur Jésus-Christ, et il sera aussi impossible que vous périssiez qu'il l'est que Dieu change de nature. Rien ne peut annuler sa parole de grâce et de vérité. Il a dit que par ce même Jésus, « quiconque croit est justifié » (Actes XIII, 39).

O âme troublée et anxieuse, voici ce que Dieu lui-même a établi pour ton salut : « Dieu a envoyé son Fils né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption » (Galates IV, 4-5). Jésus

a satisfait aux saintes exigences de la justice divine. Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort où il a enduré et épuisé toute la peine due au péché. Il a accompli la rédemption, et par cette rédemption Dieu est juste tout en justifiant le pécheur qui croit en Jésus.

Accepte ce moyen divin de te sauver, et tu auras paix, grâce et sainteté; le plein courant de l'amour de Dieu, qui surpasse toute connaissance, coulera dans ton âme, et par l'Esprit d'adoption, tu crieras : « Abba, Père! » (Galates IV, 6.) L'amour de Christ t'étreindra, et tu vivras à la gloire de Celui qui pour nous est mort et a été ressuscité (2 Corinthiens V, 14, 15).

Oh! puisses-tu écouter et croire ce message d'amour, et être du nombre de ceux qui « ont été rachetés de leur vaine conduite non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache! » (1 Pierre I, 18, 19).

J'ajoute le récit suivant comme un exemple bien propre à faire saisir à mes lecteurs la manière dont Dieu offre le salut aux pécheurs.

DE LA CONDAMNATION A LA GLOIRE.

Me trouvant un jour sur le quai d'une station de chemin de fer, à Aberdeen en Écosse, je remarquai un wagon avec un écriteau portant ces mots : Aberdeen-Londres. Les portières en étaient ouvertes, on y plaçait les légers bagages des voyageurs, et ceux-ci entraient ou étaient

Le Salut de Dieu 3 (1876)

sur le point d'entrer dans les différents compartiments. Ils cherchaient ce wagon dès qu'ils avaient pris leurs billets, et aussitôt qu'ils avaient vu écrit le mot « Londres, » ils s'approchaient, entraient et s'arrangeaient pour leur long voyage.

Munis de leurs billets et satisfaits de se savoir dans un wagon qui devait les conduire à leur destination, ils éprouvaient la plus entière sécurité. Pas un d'eux ne s'agitait ni ne sortait du wagon pour courir çà et là, en demandant : Est-ce bien le wagon qui va à Londres? Est-ce que je ne me trompe pas?

Je n'en vis pas non plus qui refusassent d'entrer sous le prétexte qu'avec un seul wagon, le train ne pouvait emmener à Londres qu'un nombre restreint de voyageurs. Personne dans la ville, qui compte environ quatre-vingt mille habitants, ne trouvait absurde que l'on n'eût pourvu qu'au transport de vingt personnes pour Londres, parce que l'on avait trouvé dans la pratique que c'était tout à fait suffisant.

Dans sa sagesse infinie, Dieu, mon cher lecteur, a pourvu d'une manière analogue à ce qu'il fallait à notre monde perdu. Il a préparé un train de grâce pour conduire au ciel, la grande métropole de l'univers, tous ceux d'entre les habitants de notre pauvre monde, qui veulent en profiter.

L'Évangile adresse à tous, de la part de Dieu, cet appel : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, » c'est-à-dire qu'en croyant en Celui qui est mort pour le salut des pécheurs, vous êtes justifié devant Dieu et vous avez pris votre

place pour aller « *de la condamnation à la gloire.* » Vous entendez, lecteur, cette offre d'un salut gratuit, faite à tous : Pourquoi donc rester là, roulant dans votre esprit la question : « *Est-ce pour moi?* »

Les compagnies de chemin de fer transportent tous ceux qui suivent ses règlements imprimés, sans s'inquiéter de leur caractère moral : de même si vous venez à la station de la grâce au temps convenable, vous trouverez que tout est prêt. Or ce temps, c'est *maintenant;* car c'est aujourd'hui le temps agréable (2 Corinthiens VI, 2).

La seule chose qui vous soit demandée pour jouir de ce privilége de grâce, c'est que vous laissiez le Seigneur Jésus payer votre place. Certes, voilà un arrangement facile et d'autant plus désirable, que vous n'avez aucun moyen de payer vous-même. Voyez Luc VII, 42.

Supposez que vous deviez aller prendre possession d'un riche héritage qu'un retard vous ferait perdre infailliblement. Le train est sur le point de partir, vous êtes devant le bureau des billets; mais quand vous voulez payer, vous vous apercevez que vous n'avez point votre bourse. Quelle anxiété! Mais si quelqu'un vous disait : « Voici votre billet, j'ai payé pour vous. » Quel soulagement! Avec quelle satisfaction et quelle reconnaissance vous accepteriez cette offre généreuse!

Pourquoi donc ne pas accepter ce que Dieu vous offre dans sa grâce? Jésus a payé le prix de votre voyage, afin que vous puissiez prendre

votre place avec une entière confiance, et être conduit tout le long du chemin vers la gloire éternelle.

Puissiez-vous, dès cet instant même, sans la moindre hésitation, vous confier à Celui qui peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui (Hébreux VII, 25).

Oui, Seigneur Jésus-Christ, je me jette en tes bras!
Toi seul peux me sauver : à toi je m'abandonne.
Celui qui vient à Toi, que le Père te donne,
A la vie éternelle : Il ne périra pas.

LE CONSEIL DE MARIE, MÈRE DE JÉSUS

Elle parlait peu; elle méditait beaucoup (Luc II, 19). Elle n'a donné qu'un conseil qui soit consigné dans les saintes Écritures : il est bon à suivre. (Vous le trouverez dans l'Évangile de Jean, chap. II, verset 5).

Le voici :

« FAITES TOUT CE QU'IL VOUS DIRA. »

C'est de Celui auquel elle avait eu l'insigne honneur de donner naissance, qu'elle parlait en ces termes; — de Celui dont il est écrit ailleurs : « Quand il introduit le premier-né dans le monde habité, il dit : Et que tous les anges de Dieu lui rendent hommage » (Hébreux I, 6); — de Celui dont Jean-Baptiste avait dit : « Voilà l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde » (Jean I, 29).

Elle le connaissait; elle l'avait nourri; elle

avait admiré la sagesse et la grâce de ses paroles, la perfection de ses voies. La vie retirée, obscure, dont il avait vécu jusque-là, lui avait permis, à elle, de le suivre dans tous ses mouvements, pour ainsi dire; de sorte que le conseil qu'elle donne est le fruit de sa propre expérience.

Suivez-le donc, lecteur, et écoutez les paroles du Fils de Dieu :

IL A DIT :

« SONDEZ LES ÉCRITURES... ce sont elles qui rendent témoignage de moi » (Jean V, 39, 40).

« CRAIGNEZ Celui qui après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne; oui, vous dis-je, craignez celui-là » (Luc XII, 5).

« ENTREZ par la porte étroite; car la porte est large et le chemin spacieux, qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par elle; car la porte est étroite et le chemin resserré, qui mène à la vie, et il y en a peu qui le trouvent » (Matthieu VII, 13, 14).

« Je suis la porte; si quelqu'un ENTRE par moi, il sera sauvé » (Jean X, 9).

« Je suis le chemin, la vérité et la vie; nul ne VIENT au Père que par moi (Jean XIV, 6).

« C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous CROYIEZ en Celui qu'il a envoyé » (Jean VI, 29).

« Celui qui CROIT en moi, a la vie éternelle » (Jean VI, 47).

« Je suis la résurrection et la vie : celui qui CROIT en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais » (Jean XI, 25, 26).

Le Salut de Dieu 3 (1876)

« Je suis la lumière du monde; celui qui me SUIT ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jean VIII, 12).

« VENEZ à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28).

« Moi, je suis le pain de vie: celui qui VIENT à moi n'aura jamais faim, et celui qui CROIT en moi n'aura jamais soif » (Jean VI, 35).

« Je ne mettrai point dehors celui qui VIENT à moi » (Jean VI, 37).

« Si quelqu'un a soif, qu'il VIENNE à moi et qu'il BOIVE » (Jean VII, 37).

« Que celui qui a soif, VIENNE; et que celui qui VEUT, PRENNE GRATUITEMENT de l'eau de la vie » (Apocalypse XXII, 17).

« CROYEZ A L'ÉVANGILE. » (Marc I, 15).

P. C.

LES DEUX ALEXANDRE OU DÉLAI ET DÉCISION

I. — « J'Y RÉFLÉCHIRAI, MONSIEUR. »

Le travail de la semaine était terminé, l'horloge venait de sonner dix heures, lorsqu'un samedi soir, pendant l'hiver de 1865-6, après avoir fait ma tournée dans plusieurs salles de l'hôpital royal à Édimbourg, je m'approchai du lit d'Alexandre S. — Il avait été admis quatre jours auparavant, sur des symptômes évidents de phthisie. Ce soir-là, j'examinai sa poitrine plus

soigneusement que je ne l'avais fait jusqu'alors, et ce fut probablement ce qui provoqua de sa part cette question :

— Eh bien! docteur, que pensez-vous de mon état?

Alexandre S., ouvrier charpentier, était un beau garçon de vingt ans, dont la figure calme et intelligente ne dénotait guère la présence de la maladie qui avait fait de si terribles ravages dans ses poumons. Pourtant, il y avait déjà quelque temps qu'il souffrait, et je jugeai qu'il devait être préparé à entendre la vérité.

— Vous êtes assez malade, Alexandre, lui dis-je, je regrette d'avoir à vous le dire.

— Je m'en doutais, Monsieur. Pensez-vous que je puisse me rétablir?

— Je crains que dans ce froid climat de l'Angleterre, il n'y ait pas grand espoir de guérison pour vous. Le seul moyen peut-être serait d'aller dans un pays plus chaud, en Australie, par exemple.

— Ah bien! il n'y a pas de chance de ce côté-là, fut sa réponse. Je n'ai pas les moyens de m'y rendre, ni d'amis en état de me payer le voyage. J'espère donc que vous ferez ici tout ce que vous pourrez pour moi.

— Vous pouvez être tranquille, lui dis-je. Tout ce que l'art et des soins sont capables de faire, on le fera.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit-il d'un ton calme.

Il ne paraissait nullement troublé par ce que

je venais de lui dire. Évidemment il s'y attendait. Il y eut un moment de silence; puis, changeant de sujet, je lui demandai :

— Maintenant que nous nous sommes occupés de ce pauvre corps périssable, qu'avons-nous à dire de l'âme? Êtes-vous sauvé, Alexandre?

— Je ne puis pas le dire, Monsieur.

— Il me semble que c'est pourtant le moment d'envisager en face ce qui concerne l'éternité. Pourquoi n'allez-vous pas à Jésus pour être sauvé?

— J'ai déjà pensé à ces choses, Monsieur; j'ai lu quelquefois la Bible, et lorsque j'étais bien portant, j'allais de temps en temps à la chapelle. Je sais que je ne suis pas ce que je devrais être; cependant je ne suis pas aussi vicieux que bien des jeunes gens de ma connaissance.

— C'est très-possible, Alexandre; mais il ne s'agit pas de cela. Lors même que vous ne seriez pas aussi mauvais que bien d'autres, croyez-vous que cela vous serve à quelque chose devant Dieu?

— Bien sûr que non, Monsieur; seulement je n'ai pas trop mal vécu, et j'espère être sauvé.

— Il ne faut pas simplement « espérer d'être sauvé; » vous pouvez connaître et posséder le salut en ce moment même, si seulement vous recevez Christ.

Voyant que son attention était éveillée, je m'assis près de lui et lui annonçai l'Évangile avec autant de simplicité et de clarté qu'il me fut donné de le faire. Il répondit à toutes mes questions sans trop de réserve, et, à mesure que je

plaçais toute sa culpabilité devant sa conscience, je pus voir qu'il était convaincu d'être un pécheur, et de plus, un pécheur *perdu* s'il venait à mourir tel qu'il était. Je lui parlai alors de la croix, cette unique porte de salut que Dieu place devant les pécheurs perdus; je lui montrai que Dieu ne lui demandait pas autre chose que de croire au Seigneur Jésus; et je le pressai d'accepter *immédiatement* la miséricorde et le salut de Dieu qui lui étaient présentés.

Il m'écouta tranquillement jusqu'au moment où l'horloge sonna onze heures, et il me dit alors avec une certaine emphase :

— J'y réfléchirai, Monsieur.

— Prenez garde, lui dis-je, pourquoi voulez-vous réfléchir quand Dieu vous demande de recevoir Christ et d'être sauvé dès cet instant? Le geôlier de Philippes entendit parler de Jésus, il crut et fut sauvé à « cette même heure. » Ne remettez pas à plus tard de prendre une détermination, je vous en supplie.

— Je vous promets d'y réfléchir, Monsieur. Bonne nuit.

Le voyant décidé à « réfléchir » seulement, au lieu de « recevoir » le message de Dieu, je lui dis bonsoir, mais à regret.

Le lit d'Alexandre était placé à l'extrémité de la longue salle. Je la traversai dans toute sa longueur; j'ouvris la porte et j'allais sortir, lorsqu'il me sembla entendre une voix qui me disait : « Retourne auprès de lui et parle-lui encore une fois. » J'hésitai. Était-ce mon imagination?

Était-ce le Seigneur qui voulait adresser un dernier appel de la grâce à celui qui refusait de l'écouter? « Retourne! » semblait répéter la voix.

Je revins auprès du lit d'Alexandre, et, me penchant sur lui, je lui dis :

— Alexandre, je ne puis vous quitter sur cette effrayante parole : « J'y réfléchirai! » Décidez-vous à aller à Christ. Il se peut que vous n'ayez plus jamais l'occasion d'entendre l'Évangile et d'y croire. Dieu dit : « *Maintenant* est le temps agréable, *maintenant* est le jour du salut, » et je suis revenu pour vous supplier encore une fois de ne pas « y réfléchir, » mais de recevoir Christ.

Je fus peiné de voir une expression d'impatience se montrer sur son visage. Il redit encore : « J'y réfléchirai, Monsieur! » répéta une seconde fois : « Bonne nuit! » Et je le quittai... le cœur serré.

II. — LE MATIN DE LA MORT.

Le lendemain, jour du Seigneur, à huit heures précises du matin, l'infirmière entra précipitamment dans ma chambre, située dans une partie éloignée du bâtiment, me priant de venir immédiatement voir Alexandre. J'y allai aussitôt. Un silence de mort régnait dans la salle. Plusieurs malades et les deux infirmières étaient debout autour de ce lit, près duquel je m'étais assis neuf heures auparavant pour parler de Christ et du salut à celui qui l'occupait. A mon approche, on s'écarta et Alexandre s'offrit à ma vue, le visage aussi blanc que le drap de son lit. Il était,

non pas évanoui, comme on le supposait; il était *mort*.

Il s'était levé le matin comme d'habitude, et s'était assis pour déjeuner, lorsque tout d'un coup, sans que rien l'annonçât, des flots de sang s'échappèrent de sa bouche : un gros vaisseau venait de se rompre dans sa poitrine, et avant qu'on eût pu le replacer sur son lit, la vie s'était éteinte.

Jamais je n'oublierai ce moment! Alexandre S. n'était plus! Où était son âme? Hélas! je le crains, dans les ténèbres éternelles, dans cette nuit sans matin où tant d'âmes sont entrées par la porte fatale du délai.

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

DIALOGUE

A. Je sais que les péchés que j'ai commis avant ma conversion ont été ôtés, mais que dois-je penser de ceux que j'ai commis depuis?

B. Que lisez-vous en 1 Corinthiens XV, 3?

A. « CHRIST est mort pour nos péchés, selon les Écritures. »

B. Croyez-vous cela?

A. Certainement.

B. Croyez-vous réellement que sur la croix, il y a plus de dix-huit cents ans, Christ a répondu à Dieu pour vos péchés *individuels*, et qu'alors pour ces péchés, il a subi le jugement?

A. Oui; la Bible le dit dans 1 Pierre II, 24.

B. Dieu peut-Il juger deux personnes pour les mêmes péchés? Peut-Il juger Christ pour vos péchés et vous aussi? Cela serait-il juste?

A. Non.

B. Combien de vos péchés Christ a-t-il ôtés lorsqu'il était sur la croix?

A. Tous, je suppose.

B. A-t-il ôté vos péchés jusqu'au jour de votre conversion, ou jusqu'à aujourd'hui? Non; Il les a *tous* ôtés, que son nom en soit béni; car s'il ne l'avait pas fait sur la croix, il ne le ferait jamais. Nous lisons en effet en Hébreux X, 12 : « Mais celui-ci ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu. » Si tous vos péchés n'ont point été ôtés alors, ils ne peuvent jamais l'être, car Christ ne mourra pas une seconde fois; ce n'est que par ce seul sacrifice offert une fois sur la croix que les péchés peuvent être ôtés. Lorsque Christ est mort pour vos péchés, ils étaient tous à venir, vous n'en aviez encore commis aucun. Voyez ce qui est écrit : « Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois, pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Hébreux IX, 27, 28).

Supposez que vous n'ayez pas été converti, et que vous ne le soyez jamais, il vous faudrait mourir et être jugé pour tous vos péchés. Mais, du moment que vous croyez au Seigneur Jésus,

comprenez bien que c'est Lui qui, dans sa grâce infinie, a pris votre place sur la croix. Là, Il a été jugé par Dieu pour tous vos péchés et est mort, de sorte que maintenant vous n'avez pas à regarder en avant pour être jugé pour vos péchés, parce que Christ en a subi le jugement il y a plus de dix-huit cents ans. Ce jugement de vos péchés est donc une chose passée.

A. Mais n'est-il pas dit que nous devons tous paraître devant le tribunal de Christ?

B. Oui, mais non pour y être jugés à cause de nos péchés. Si vous êtes jugés pour vos péchés par un Dieu saint, vous êtes perdu, comme l'exprime David : « N'entre point en jugement avec ton serviteur, car aucun homme vivant ne sera justifié devant toi » (Psaume CXLIII, 2). Mais nous comparaîtrons là dans des corps glorifiés comme celui de Christ (Philippiens III, 20, 21), « pour recevoir les choses faites dans le corps » (2 Corinthiens V, 10), quelques-uns une récompense, d'autres non (voyez 1 Corinthiens III, 14, 15); mais il ne s'agit pas de nos péchés; cette question-là fut réglée à la croix. Celui qui est revêtu d'un corps de gloire semblable à celui de Christ ne peut pas être jugé pour des péchés.

A. Mais que faire des péchés que nous commettons maintenant?

B. Les confesser à Dieu notre Père, comme étant ses enfants, ainsi qu'il est dit en 1 Jean I, 9 : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et pour nous purifier de toute iniquité. » Il n'est pas dit : « Il est

miséricordieux et plein d'amour, » quoique cela soit vrai, mais « Il est *fidèle* et *juste* pour nous pardonner nos péchés, » parce que Christ a été jugé pour ces péchés mêmes sur la croix.

Lorsque nous sommes une fois devenus enfants de Dieu, nous ne devons plus jamais aller à Lui comme des pécheurs perdus, mais comme des enfants vont à leur Père. Qu'est-ce qui est écrit, dans Galates IV, 4, 5?

A. « Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption. »

B. Vous voyez donc que l'adoption, — la position d'*enfant* vis-à-vis de Dieu, — est une conséquence de la rédemption que Christ a opérée. Il est écrit que Dieu nous a « prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé, *en qui nous avons la rédemption par son sang* » (Éphésiens I, 5-7).

Si nous croyons en Jésus, nous avons la vie éternelle, nous sommes devenus enfants de Dieu, et nous ne pouvons jamais perdre cette relation bénie. Jésus dit, en effet : « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent; et moi je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père qui me les a données est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et le Père, nous sommes un » (Jean X, 27-30).

A. Je crois comprendre que ma position devant Dieu dépend uniquement de l'œuvre que Christ a faite.

B. C'est déjà un grand point de gagné. Deux choses en découlent :

1°. Puisque ma position et ma relation avec Dieu dépendent d'une œuvre divine déjà accomplie, elles sont nécessairement *inaltérables*.

2° Je suis tenu de marcher devant Dieu d'une manière digne de cette position et de cette relation, — savoir, comme Christ a marché.

A. Je le comprends. — Mais voilà ce qui m'effraye : je sens ma faiblesse et mon incapacité pour marcher dignement; et, de fait, je manque souvent.

B. Il ne faut pas oublier que Dieu nous a donné son Saint-Esprit (1 Thessaloniciens IV, 8). Laissés à nous-mêmes, il est évident que nous n'aurions aucune force; mais si la chair existe en nous, nous avons aussi l'Esprit, afin que nous soyons gardés d'accomplir ce que la chair voudrait. Or l'Esprit nous occupe de Jésus et nous transforme ainsi à son image, et par le moyen de la Parole, Il purifie nos cœurs.

Il est très-important pour nous de conserver une conscience nette : lorsque nous avons péché nous devons aller à l'instant le confesser à notre Père, sachant que notre *relation* avec Lui n'est pas changée et ne peut l'être, bien que notre *communion* soit interrompue lorsqu'il y a un péché sur la conscience. « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus

Christ, le Juste, et lui est la propitiation pour nos péchés » (1 Jean II, 1-2).

CONFIANCE DANS LE SEIGNEUR

Il y a déjà plusieurs années que s'est passé le fait suivant : Dans une campagne aux environs de P. demeurait une demoiselle chrétienne qui, pour se rendre aux réunions des enfants de Dieu, était obligée de faire seule un long trajet par un chemin désert.

Sa famille, qui ne partageait pas sa foi, la blâmait souvent de s'exposer aux dangers de ces courses solitaires; mais elle répondait qu'elle avait la certitude que le Seigneur la garderait de tout accident.

Un soir, elle revenait seule, comme de coutume, lorsqu'en passant le long d'une haie, un homme, caché dans l'ombre, s'élança tout à coup sur elle. Mais, levant les bras au ciel, elle s'écria : « A présent, Seigneur Jésus, c'est le moment, c'est le moment! » Et aussitôt, racontait-elle, cet homme se mit à fuir, comme si une légion de démons était à ses trousses.

Ce simple récit nous suggère les pensées suivantes : Éprouvons-nous ce besoin de nous réunir avec les enfants de Dieu pour jouir de la bénédiction que le Seigneur a attachée au rassemblement en son nom, ne fût-ce que de deux ou trois? (Matthieu XVIII, 20.) Ce besoin nous

fait-il passer par-dessus les obstacles, les difficultés, les dangers et les blâmes?

Puis, connaissons-nous le Seigneur Jésus d'une manière si vivante que nous comptions sur Lui en dehors de toute protection humaine, et que nous nous adressions à Lui avec la certitude qu'Il nous entend et tient compte de nos requêtes? (Psaume L, 15.)

Mais surtout, avons-nous placé en Lui notre confiance pour le salut de notre âme? Car c'est là le fondement de toute paix, de toute sécurité devant Dieu. Or, que craindrait l'âme qui a Dieu pour elle et qui peut dire : « L'Éternel est ma lumière et ma délivrance, de qui aurai-je peur? L'Éternel est la force de ma vie, de qui aurai-je frayeur? » (Psaume XXVII, 1.)

MISÉRABLES PÉCHEURS

L'homme est si aveuglé par la propre justice que même lorsqu'il est convaincu de péché, il pense encore pouvoir gagner le ciel par ses prières, ses efforts, ses lamentations, n'importe quoi, en un mot, plutôt que de tout abandonner, en désespoir de lui-même, pour se fier à Christ seul; aveugle est-il en vérité, jusqu'à ce que Dieu ouvre ses yeux.

« **Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?— Je rends grâces à Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur** (Romains VII, 25).

LE SANG DE JÉSUS

III

LE SANG DE JÉSUS, ET NON LA CONVICTION DE PÉCHÉ, SEUL FONDEMENT DE NOTRE PAIX ET DE NOTRE JOIE.

Mon cher lecteur ! Avez-vous été réveillé par le Saint-Esprit, et connaissez-vous véritablement le danger que vous courez comme vous étant rebellé contre Dieu ? Reconnaissez-vous que vous êtes un pécheur coupable, souillé et qui mérite l'enfer? Éprouvez-vous cette profonde anxiété qui vous fait pousser ce cri : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? Comment trouverai-je la paix avec Dieu? »

Eh bien, pour autant qu'il s'agit du fondement de votre réconciliation avec Dieu, je réponds qu'il n'y a *rien à faire*, car Celui en qui se trouve la vraie sécurité pour les pécheurs a dit sur le Calvaire : « C'est accompli! » (Jean XIX, 30.)

Jésus a fait tout ce que le Dieu juste et saint estimait nécessaire pour assurer le pardon complet, l'acceptation et le salut de tous ceux qui croient en son nom. En Jésus, vous avez un fondement de sécurité éternelle. « Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus-Christ » (1 Corinthiens III, 11). Il est pour le salut, la maîtresse pierre du coin posée par Dieu Lui-même. « Il n'y a de salut en aucun autre; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi

les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes IV, 11, 12).

C'est sur l'œuvre parfaite d'expiation qu'il a entièrement accomplie, et sur cette œuvre seule que vous devez vous appuyer pour le salut de votre âme. Ce n'est donc sur rien que vous auriez accompli, rien qui soit fait en vous, rien que vous sentiez ou qui vienne de vous. Il est de la plus haute importance d'être au clair sur ce fait, que c'est l'œuvre de Christ *sans nous*, et non l'œuvre du Saint-Esprit *en nous* qui est l'unique moyen par lequel nous puissions être mis à l'abri de la condamnation et de la colère à venir, et établis dans la paix avec Dieu.

Gardez-vous de faire dépendre votre paix de vos sentiments, de vos convictions, de vos larmes, de vos prières, de votre repentance, de vos devoirs accomplis ou de vos bonnes résolutions. Commencez par *aller à Christ* et ne vous figurez pas que vous deviez d'abord passer par je ne sais quelle préparation forgée dans votre imagination. Christ est l'*alpha* et l'*oméga*. Il doit être tout dans notre salut, ou bien Il ne sera rien.

Prenez garde de ne point tomber dans cette méprise si commune, de supposer que vous seriez mieux disposé à venir à Christ comme Sauveur, si la loi vous a fait sentir toutes ses terreurs. Pauvre pécheur ! Vous serez aussi bienvenu maintenant que vous pourriez l'être jamais. N'attendez pas pour aller à Lui de plus profondes convictions de péché. Préféreriez-vous ces convictions à Christ? Vous ne serez pas d'une

ligne plus en sûreté quand vos convictions de péché seraient plus profondes que celle d'aucun autre pécheur. Des convictions de péché sont précieuses; mais bien loin d'apporter à l'âme la sécurité, la paix et le salut, elles ne produisent que guerre, orage et trouble.

Il est bon d'être réveillé du sommeil quand le danger menace, mais est-ce échapper au danger? C'est le connaître, rien de plus. De même, être convaincu de péché, c'est savoir que l'on est sous la condamnation, ce n'est pas la délivrance, et en soi, cela ne peut amener la délivrance. Cette conviction, si profonde soit-elle, ne me parle d'aucun Sauveur, elle me dit seulement que j'en ai besoin.

Il y a cependant des personnes qui, lorsqu'elles ont été puissamment sous le sentiment des saintes et justes exigences de la loi, s'arrêtent là, et se félicitent comme si tout allait bien. Elles semblent dire : « Ah! j'ai vu combien la loi est sainte et quel grand pécheur je suis; tout va bien, je suis sauvé ! » — Tout va bien, vous êtes sauvé ! Ah ! pauvre âme ! Tout va-t-il bien pour le marin qui se réveille pour voir son vaisseau prêt à se briser contre les rochers, au milieu de la fureur des vagues? Est-il sauvé, le dormeur qui à minuit est tiré de son sommeil par la lueur des flammes qui l'environnent? Se tranquillise-t-il en disant : Tout va bien, j'ai vu les flammes?

Ah ! ne vous y trompez pas, c'est une voie dans laquelle les pécheurs sont souvent conduits à chercher quelque lieu de repos en dehors du

seul qui existe. Le désir inquiet d'éprouver des convictions de péché, et la satisfaction de les avoir expérimentées sont trop souvent des moyens subtils dont Satan se sert pour détourner les yeux du pécheur de l'œuvre parfaite de Jésus qui Lui-même a porté nos péchés en son propre corps sur le bois.

Pardon, réconciliation, paix avec Dieu coulent pleinement et uniquement du sacrifice que Christ a offert pour expier le péché.

O âme réveillée et convaincue par l'Esprit, contemple l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Contemple-le dans sa mort sur la croix; là où il a offert ce sacrifice d'un prix infini, où il a payé la rançon pour les péchés de plusieurs. Là est le but de son abaissement, de son obéissance et de ses souffrances. Là, l'œuvre a été accomplie, cette œuvre d'une grandeur qui confond l'esprit, que Lui seul, le Fils de Dieu, pouvait entreprendre et achever. Contemple ce sacrifice, et vois là une rédemption parfaite, seul fondement de notre paix, de notre espérance et de notre joie.

« Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre II, 24). Il n'est pas dit que ce sont nos prières, nos jeûnes, nos convictions, notre repentance, notre moralité, ni nos aumônes, ni même notre foi qui aient porté nos péchés. Oh non ! c'est Jésus Lui-même, Jésus seul, nul autre que Lui qui les a portés en son corps sur le bois.

Regarde donc à Lui seul, et tu sauras qu'ayant

Le Salut de Dieu 3 (1876)

été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ » (Romains V, 1).

L'ŒUVRE DE CHRIST

Tu l'accomplis, ô Christ! cette œuvre glorieuse
Qui n'exige de nous rien autre qu'accepter
Le travail de ton âme et ta mort douloureuse
Soufferte pour nous racheter!

A Toi fut le labeur : pour nous repos et gloire:
Tu pris pour toi la mort : par ta mort nous vivons:
Ton angoisse, ô Jésus! remporta la victoire
Par laquelle nous triomphons.

LES DEUX ALEXANDRE OU DÉLAI ET DÉCISION

III. — « JE NE VEUX PAS M'ENDORMIR AVANT QUE TOUT NE SOIT RÉGLÉ. »

C'était un froid et sombre jour d'octobre de l'année 1865. Tout était enveloppé d'un épais brouillard, et il soufflait un vent glacial. Au dehors l'humidité, le froid, la boue; au dedans l'ordre et la propreté. Aux deux extrémités de la salle d'hôpital, un brasier petillant répandait une bienfaisante chaleur.

Le moment de la visite du médecin de service approchait, lorsque deux jeunes gens entrèrent. Le plus âgé, s'adressant à moi, dit : « Auriez-vous la bonté, Monsieur, de faire une ordonnance pour mon ami, qui a une mauvaise toux? »

Me tournant vers son compagnon, je vis un jeune homme d'environ dix-sept ans, d'une beauté rare et presque féminine. Les traits de son visage offraient la plus parfaite harmonie. Rien n'indiquait qu'il eût besoin d'aucun traitement, sauf une fatale tache rouge sur chacune de ses pommettes, signalant un mal auquel il fallait apporter des soins immédiats. Après une ou deux questions et un examen rapide, je crus devoir l'engager à rester à l'infirmerie. Il hésita, disant qu'il était venu de Londres pour avoir quelques jours de congé, qu'être à l'hôpital ne répondrait guère à son but, et que, d'ailleurs, il ne se croyait pas malade à ce point. A certains égards, il avait raison; cependant, il m'intéressait tellement, que je lui fis remarquer combien il y avait d'imprudence pour lui à faire beaucoup de courses par un temps aussi humide. Son ami joignit ses instances aux miennes et, après un moment de réflexion, le jeune homme consentit à revenir le lendemain matin.

Le samedi donc, Alexandre U. entra dans la salle, et à ma visite du soir, je procédai à un examen attentif de l'état de sa poitrine. Comme je l'avais supposé, les poumons étaient atteints.

Je lui fis quelques questions. Il me dit que sa mère était morte poitrinaire; quatre de ses frères avaient été emportés par la même maladie, et « je crains beaucoup, ajouta-t-il, que je ne sois en train de suivre le même chemin. »

— Vraiment! Qu'est-ce qui vous le fait penser?

— C'est qu'ils ont tous commencé comme

moi; et, je ne sais pourquoi, mais je ne crois pas que je me rétablisse. Qu'en pensez-vous, docteur?

— Ce que vous m'avez dit de votre famille rend certainement le cas assez grave; cependant, comme le mal a été reconnu au début, j'ai l'espoir qu'un bon traitement pourra l'arrêter.

Il eut l'air incrédule, bien que reconnaissant, et comme je voyais qu'il paraissait prendre confiance en moi, je lui dis :

— Alexandre, dans le cas où vous ne vous remettriez pas, que deviendrait votre âme? Êtes-vous prêt à mourir?

— Moi? Oh! non, Monsieur, je ne suis pas prêt. Si j'étais appelé à mourir en cet instant, je sais que je serais perdu pour toujours.

— Vous avez donc quelquefois pensé à votre âme?

— Non, Monsieur, je ne puis pas dire que j'y aie jamais pensé bien sérieusement, quoique j'aie été élevé dans de bons principes. Mes parents étaient pieux. Ma mère priait beaucoup, mais elle est morte depuis bien des années. Elle est au ciel, je pense (ici le souvenir de la foi et de la piété de sa mère remplit ses yeux de larmes). J'ai reçu de bons enseignements aussi longtemps que j'ai été un enfant; mais j'ai dû quitter la maison et suis venu à Londres pour être commis dans un bureau.

— Et qu'avez-vous fait à Londres?

— Pour vous dire la vérité, Monsieur, je fis de mauvaises connaissances, je m'abandonnai

bientôt à toutes sortes d'excès, et je ne doute pas que ma vie déréglée ne soit la cause de ma maladie. Je ne puis m'en prendre qu'à moi-même et n'ai que ce que je mérite. Il n'y a donc pas moyen que je sois sauvé, car je ne suis qu'un misérable pécheur.

— N'aimeriez-vous pas être sauvé?

— Oui, certes, Monsieur; mais il n'y a pas de salut pour ceux qui sont tels que moi.

— Voilà où vous êtes dans l'erreur. N'avez-vous jamais entendu ceci : « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les *pécheurs?* » Vous êtes celui-là même que Jésus cherche et pour lequel il est venu. Il est le Sauveur et vous êtes un pécheur; l'un est fait pour l'autre. Le pécheur a besoin d'un Sauveur qui le sauve, et le Sauveur est à la recherche du pécheur afin de le sauver. Il y a plus : Jésus est mort pour le pécheur. Le verset 8 du chap. V de l'épître aux Romains nous dit : « Dieu constate son amour à Lui envers nous, en ce que *lorsque nous étions encore pécheurs*, Christ est mort pour nous. » Maintenant ne croyez-vous pas que Jésus est mort pour vous?

— Je crois, Monsieur, qu'il est mort pour vous, car vous êtes un homme pieux; mais il n'aurait pas donné sa vie pour un misérable tel que moi.

— Vous vous trompez de nouveau, Alexandre. Ce n'est pas pour les bons que Jésus est mort, car nul n'est bon que Dieu seul, et « il n'y en a aucun qui exerce la bonté, non, pas même un

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Le Salut de Dieu 3 (1876)

seul. » Vous voyez donc bien que, pas plus que vous, je ne suis bon; et pourtant, Jésus est mort pour nous. La raison pour laquelle il est mort, c'est qu'il nous aimait, comme Paul le dit : « Qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi. » Oh ! pensez à cet amour, confiez-vous en Lui. Il y a en lui un salut complet, gratuit, si vous le recevez. Voulez-vous aller à Lui, maintenant? à Lui qui est mort pour des pécheurs, et qui est vivant maintenant dans la gloire, attendant pour vous recevoir, vous bénir, vous sauver, ainsi qu'il a sauvé le brigand sur la croix?

— Ah ! Monsieur, tout cela est pour des gens comme vous, mais non pas pour moi.

Je me souviendrai toujours de cette soirée que je passai à parler à Alexandre de la grâce et de l'amour qui sont en Jésus. Étendu sur son lit, les lèvres serrées, les narines dilatées, les yeux baignés de larmes et fixés sur moi, il écoutait avec avidité : on voyait que pour lui il s'agissait de la vie. Chaque mot semblait entrer dans son âme, et à mesure que je lui montrais l'amour du Seigneur, le sentiment de ses péchés devenait toujours plus profond.

Il était tard. On avait baissé les lampes et j'allais lui souhaiter une bonne nuit, quand il me dit :

— Monsieur, ne voudriez-vous pas prier avec moi avant de partir? Je vous suis bien reconnaissant de m'avoir parlé comme vous l'avez fait; maintenant j'aimerais beaucoup que vous priiez.

Je le fis, en me confiant au Seigneur pour

qu'il bénît ce jeune homme ce soir-là même. Quand j'eus fini, Alexandre me saisit la main :

— Merci beaucoup, Monsieur, dit-il, je ne veux pas m'endormir avant que tout ne soit réglé.

— Et maintenant, bonne nuit, lui dis-je, vous devez être fatigué.

IV. — LA VIE AU MATIN.

Le dimanche, je faisais ma tournée d'assez bonne heure, de sorte que peu de minutes après neuf heures, je me retrouvai dans la salle où était Alexandre.

Je venais à peine d'entrer, que mon oreille fut frappée d'un : « Bonjour, Monsieur! » prononcé d'un accent à la fois joyeux et respectueux. Je levai la tête, et vis mon jeune ami debout, tout habillé, au pied de son lit.

— Bonjour, Alexandre.

— Tout est en ordre, Monsieur!

— En ordre ! de quoi parlez-vous?

— De ce que vous avez dit hier soir. Après votre départ, je ne pus m'endormir, ne cessant de penser à mes péchés et à ce que vous m'aviez dit du Sauveur et de l'amour qui l'a fait donner sa vie à la croix pour des pécheurs tels que moi. Quatre heures sonnaient, sans que j'eusse trouvé du repos, lorsque tout d'un coup il me sembla voir le Sauveur mourant sur la croix, cloué là pour moi et portant mes péchés. Je l'entendis me dire : « Venez à moi, vous tous qui vous fati-

guez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » J'allai à Lui, et j'ai maintenant le repos. J'ai trouvé Jésus et je suis bien heureux.

La vérité de ses paroles se lisait sur son visage, qui était comme celui d'un ange, illuminé d'une joie divine. On ne pouvait s'y tromper. En toute simplicité et sans réserve, il s'était abandonné à Christ, et, en conséquence, il était rempli « de toute joie et paix en croyant. »

Alexandre resta à l'hôpital pendant environ quinze jours, montrant de toute manière qu'il était vraiment un enfant de Dieu et croissant rapidement dans la grâce. Mais quant à sa maladie, il ne devint bientôt que trop évident qu'elle suivait le même cours que chez ses frères. Je n'avais qu'un conseil à donner, c'était d'essayer un séjour en Australie ; un parent riche lui paya le voyage, et il se rendit à Londres au mois de novembre, pour y attendre le départ d'un navire. Pendant ce temps, je reçus de lui deux lettres. Dans l'une se trouvait cette phrase : « Je suis très-heureux pour ce qui concerne le salut de mon âme. *J'espère que vous vous souvenez toujours de moi devant le trône de la grâce.* » Dans la seconde lettre, il me disait : « Je suis bien reconnaissant de pouvoir vous dire que je vais beaucoup mieux; le Dr J. me recommande de partir pour l'Australie le plus tôt possible. Je m'embarquerai donc, s'il plaît à Dieu, le 30 de ce mois (décembre), sur un vaisseau nommé « le London, » de Londres. — J'espère que vous ne *m'oubliez* pas dans vos prières. »

V. — DÉLOGEANT DANS UN ORAGE.

On se souviendra longtemps du mois de janvier 1866, et du superbe vaisseau de 2,000 tonneaux, tout cuirassé de fer, qui attendait à Plymouth ses passagers et ses dépêches. Le capitaine était un homme capable et expérimenté; des marins choisis composaient l'équipage. Le « London » prit la mer le 6 janvier, faisant route pour Melbourne, avec un chargement évalué à 1,200,000 livres sterling, et, en outre, une cargaison d'âmes vivantes d'un prix incalculable, au nombre de 239, parmi lesquelles était mon jeune ami Alexandre. Mais à peine la terre était-elle hors de vue que le navire rencontra de fortes brises qui, dans la nuit du 10, dégénérèrent en véritable ouragan. Le « London » était dans la baie de Biscaye lorsqu'il succomba à la fureur de la tempête. Voici le récit qui a été fait de cette catastrophe :

D'énormes vagues se précipitèrent coup sur coup sur son arrière, brisèrent les chaloupes, enlevèrent les écoutilles de la machine, éteignirent le feu, et inondèrent la cale. Au moyen des pompes, le vaisseau fut maintenu à flot jusqu'au matin du 11. Le capitaine rassembla alors tout le monde dans le salon et déclara qu'il n'y avait aucun espoir de salut. Il fut écouté avec calme; chacun s'attendait à ce qui allait arriver.

M. le pasteur Draper pria à haute voix et exhorta ceux qui étaient autour de lui. La con-

Le Salut de Dieu 3 (1876)

sternation régnait à bord, mais sans aucun désordre. Des mères pleuraient sur les petits enfants qui allaient être engloutis avec elles ; des amis s'embrassaient pour la dernière fois, comme se préparant à partir pour un long voyage. D'autres, ouvrant leurs Bibles, y cherchaient quelque consolation dans des passages bien connus ou depuis longtemps oubliés. A deux heures de l'après-midi, une pinasse fut mise à la mer ; seize hommes de l'équipage s'y embarquèrent avec trois passagers. A peine avaient-ils quitté le « London, » que celui-ci s'enfonça dans les eaux avec les deux cent vingt personnes qui restaient à bord. Mon jeune ami et frère dans le Seigneur, Alexandre U., était du nombre.

Lorsque ce récit déchirant parvint à mes oreilles, j'écrivis au vieux père d'Alexandre pour lui exprimer ma sympathie. Je lui racontai de quelle manière la grâce du Seigneur avait opéré dans le cœur de son fils pendant qu'il était à l'hôpital, et lui dis ma ferme conviction qu'il était maintenant avec Jésus. Je reçus en réponse, une excellente lettre, empreinte de tristesse, comme on le croit aisément, mais pleine aussi de résignation. Voici, en substance, ce qu'il me disait :

« J'ai eu six fils. Quatre déjà sont morts de la phthisie. Le cinquième est malade dans un hôpital en Chine, et peut-être a-t-il succombé. Maintenant le Seigneur a pris à Lui Alexandre, mon plus jeune fils. « L'Éternel l'avait donné, l'Éter- « nel l'a ôté, que le nom de l'Éternel soit béni. » Je pense que vous avez été l'instrument dont

Dieu s'est servi pour amener mon enfant à la connaissance du Sauveur, et lui, à son tour, a été en bénédiction pour sa sœur. Il lui avait écrit plusieurs fois, en la suppliant de donner son cœur à Jésus, et lorsque le vaisseau était à Plymouth, il eut la joie de recevoir d'elle une lettre où elle lui disait qu'elle aussi avait cherché et trouvé le Sauveur. Je suis donc bien consolé, quoique le coup soit difficile à supporter. »

Que les voies de Dieu sont merveilleuses ! Qu'il est beau de voir la manière dont il bénit, et comment le cercle de la bénédiction va s'élargissant toujours davantage ! Le frère, converti à l'hôpital, amène sa sœur à la connaissance du Seigneur. Lui-même est retiré auprès de Jésus de la manière dont nous venons de parler. Pour combien d'âmes sur ce navire a-t-il pu être un messager de salut ? Dieu seul le sait : le jour du Seigneur le manifestera.

Depuis ce temps, sa sœur a poursuivi son chemin avec joie, et, un an ou deux après, elle est allée rejoindre son frère dans la présence du Seigneur.

Et maintenant, cher lecteur, je voudrais vous adresser quelques paroles ? Avez-vous déjà reçu Christ ? Sinon, n'attendez pas un jour de plus. Que ces récits vous servent à la fois d'avertissement et d'exemple. Quelle ressemblance, et pourtant quel contraste entre ces deux jeunes gens ! Ils portaient le même nom, souffraient du même mal ; ils se sont trouvés au même hôpital ; ils avaient à peu près le même âge ; à tous deux la

bonne nouvelle du salut fut annoncée. L'un *remet à plus tard* de se décider pour Christ, et il est plongé subitement dans l'éternité, sans Christ, je le crains. L'autre *se décide aussitôt ;* il croit simplement en Christ et se trouve en pleine possession de la joie et de la paix. Lui aussi est entré dans l'éternité ; mais je suis assuré qu'il est « avec Christ. » Souvent, quand je me représente le malheureux navire avec sa cargaison d'hommes voués à la mort, je crois entendre, dominant le sifflement de la tempête, le mugissement des vagues et les accents du désespoir, la voix du jeune chrétien murmurant doucement : « *Je suis très-heureux quant à ce qui concerne le salut de mon âme !* »

Cher lecteur, pourriez-vous, dans un moment pareil, dire la même chose ? Laissez-vous convaincre. Si vous avez hésité jusqu'à présent, n'hésitez plus maintenant. Commencez une nouvelle vie avec Christ. Qu'il vous suffise de l'avoir *rejeté* pendant les années qui se sont écoulées, et *recevez*-Le aujourd'hui par la foi en son nom, de manière à marcher désormais comme étant « une nouvelle création en Christ. » N'écoutez pas Satan qui vous dit « d'y réfléchir » encore, de peur que votre fin ne soit semblable à celle du premier Alexandre ; dites plutôt : « Je ne veux pas m'endormir avant que tout ne soit réglé. » Alors, quoi qu'il arrive, dans la vie ou dans la mort, vous pourrez dire aussi : « Tout est en ordre, » et « je suis très-heureux quant à ce qui concerne le salut de mon âme. »

SIMPLES ESSAIS SUR L'ÉVANGILE

« DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE. »

I

Avec quelle simplicité le Seigneur Jésus annonce au savant Nicodème l'Évangile ou les bonnes nouvelles du salut ! Et pourtant quelle profondeur dans ses paroles, et quelle réponse aux vains efforts des hommes qui cherchent par leurs œuvres, par leur piété, ou par leurs prières et leurs larmes, à s'approcher de Dieu ! Le Seigneur Jésus nous dévoile la source de toute bénédiction : C'EST DIEU LUI-MÊME. C'est en Lui qu'il faut chercher la raison et la cause de la bénédiction que Jésus, descendu ici-bas, est venu annoncer aux hommes.

Quel contraste cela présente avec la loi donnée par l'intermédiaire de Moïse ! Nicodème connaissait cette loi ; mais il ne connaissait pas la grâce et la vérité qui sont venues par Jésus-Christ. La loi nous dit ce que l'homme doit faire et ce qu'il ne doit pas faire : Jésus vient nous annoncer ce que DIEU EST, et ce qu'IL A FAIT.

La conscience naturelle de l'homme, lors même qu'elle est réveillée, ne peut pas lui faire connaître Dieu tel qu'Il est. Elle nous dit que nous sommes pécheurs et que nous avons un compte à rendre à Dieu ; nous avons donc peur de le rencontrer, le connaissant seulement comme un Dieu de jugement.

La loi vient découvrir le péché caché dans le cœur, l'oblige pour ainsi dire à se traduire dans

Le Salut de Dieu 3 (1876)

des actes palpables de désobéissance. En même temps elle prononce la sentence de mort et de jugement sur tout pécheur. Mais Jésus vient alors nous dire ce que DIEU EST. Il est amour ; Il a trouvé un moyen d'effacer le péché selon la justice ; Il DONNE la vie éternelle. C'est pourquoi Jésus invite le pécheur à venir à Lui : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. »

Cher lecteur, si vous cherchez le salut, et si, occupé à vous rendre agréable à Dieu, vous faites vos efforts pour éviter son juste jugement, arrêtez-vous un instant, cessez vos efforts, et écoutez ce que Jésus vous dit au sujet de DIEU.

II

La loi dit : « Tu *aimeras* le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et de toutes tes forces... et tu *aimeras* ton prochain comme toi-même. »

Chaque enfant d'Adam, s'il veut parler en vérité, doit avouer qu'il a manqué et qu'il manque continuellement à ces deux égards.

Jésus, par qui sont venues la grâce et la vérité, nous entretient de l'AMOUR DE DIEU ; Il dit : « DIEU A AIMÉ... »

La loi exige de nous ce que nous ne pouvons pas faire, parce que nous sommes pécheurs ; Jésus vient nous dire ce que Dieu fait, parce qu'Il est DIEU. « DIEU EST AMOUR ; voilà pourquoi Dieu AIME.

Cher lecteur, voulez-vous continuer à faire

vos efforts pour apporter quelque chose à Dieu, ou bien voulez-vous ouvrir votre cœur à cette grâce surprenante qui parle de l'AMOUR DE DIEU?

Considérez qui est Jésus. A-t-il le pouvoir de nous révéler l'amour de Dieu? Connaît-il cet amour? D'abord Il est personnellement Dieu manifesté en chair; Il est « le Fils unique qui est dans le sein du Père » (Jean I, 18). Il dit à son Père : « Tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean XVII, 24). Jésus est descendu ici-bas pour nous faire connaître Dieu.

Un pauvre pécheur qui croit les paroles de Jésus peut dire : Je ne connais pas encore mon propre cœur, qui est trop rusé pour que je puisse m'y fier, mais je connais Dieu tel que Jésus l'a révélé, et j'ai connu et cru l'amour que Dieu a pour moi. Quel abri pour un pauvre cœur harassé et brisé par la conviction du péché, de pouvoir se réfugier auprès du Dieu vivant, le connaissant comme le Dieu *juste*, mais en même temps comme le Dieu *Sauveur!* « Il est juste, et Il justifie le pécheur qui croit en Jésus. »

Dites, cher lecteur, si ce n'est pas là un amour véritable : le Dieu vivant allant à la recherche des pécheurs qui se sont rebellés contre Lui ! Oui, certes, DIEU EST AMOUR.

LES SCRIBES ET LA TRADITION

« Et il arriva quand Jésus eut achevé ce discours, que les foules s'étonnaient de sa doctrine ; car il les enseignait comme

ayant autorité, et non pas comme leurs scribes » (Matthieu VII, 28, 29).

Toutes les fois que la confiance en l'homme usurpe la place de la vérité, cette confiance produit en nous, comme infaillible résultat, l'incertitude quant à notre position devant Dieu, et donne naissance à ce besoin de tradition, d'autorité officielle et successionnelle et de tous ces appuis d'une faiblesse qui a conscience d'elle-même. Tel était l'état des « scribes » : l'usage qu'ils faisaient de l'Écriture n'avait aucune puissance, parce qu'il ne découlait pas d'une simple et heureuse confiance du cœur en Dieu, et qu'il ne pouvait pas non plus la produire. Les scribes transmettaient une certaine mesure de connaissance de l'Écriture, enveloppée d'une couche de tradition qui, bien souvent, obscurcissait et pervertissait même ce qui était vrai en soi. — Tel est l'inévitable effet de la tradition : elle apporte toujours des éléments étrangers, qui se mêlent à la vérité de manière à cacher Dieu, en plaçant un voile entre l'âme et Lui. L'Esprit de Dieu, au contraire, emploie la Parole pour découvrir et chasser tous les obstacles et pour placer ainsi l'âme sans déguisement, dans la présence de Dieu afin que là elle apprenne les pensées de Dieu.

Si je suis accablé de ce que Dieu pense de moi comme pauvre pécheur convaincu de péché, ce qu'il me révèle de son amour parfait envers moi, me relève de la poussière, m'établit fermement sur mes pieds et me dit de sa part : « Ne crains pas. » Il en est ainsi, même actuellement, là où

le Saint-Esprit opère avec quelque puissance par les instruments qu'Il daigne employer, et combien plus, quand Jéhovah-Jésus était présent ici-bas! « Car celui que Dieu a envoyé, parle les paroles de Dieu, car Dieu ne donne pas l'Esprit par mesure » (Jean III, 34).

JÉSUS LE NAZARÉEN PASSAIT

Et il arriva, lorsque Jésus fut venu dans le voisinage de Jéricho, qu'un aveugle était assis sur le bord du chemin et mendiait. Et entendant la foule qui passait, il demanda ce que c'était. Et on lui rapporta que Jésus le Nazaréen passait. Et il cria, disant : Jésus, fils de David, aie pitié de moi!... ... Et Jésus lui dit : Recouvre la vue, ta foi t'a guéri. Et à l'instant il recouvra la vue, et le suivit, glorifiant Dieu... (Luc XVIII, 36-43).

L'homme est, hélas! plongé dans une nuit profonde,
Pauvre, aveugle et pécheur, loin de son Dieu chassé,
Sans espoir de salut, — mais pour lui dans ce monde
Jésus de Nazareth, dans sa grâce, a passé!

S'il n'était pas perdu, sans aucune espérance,
Dans les liens de la mort par Satan enlacé,
Pour venir lui porter la pleine délivrance,
Jésus de Nazareth n'aurait jamais passé.

Mais voici le moment, le moment favorable,
De crier à Jésus! Pauvre cœur oppressé,
Hâte-toi d'appeler ce Sauveur charitable,
Jésus de Nazareth, avant qu'il ait passé.

Dieu dit : Le temps est court, c'est l'heure de la grâce.
Oh! n'attends pas le jour où, de Lui repoussé,
Tu chercheras en vain le regard de sa face :
Jésus de Nazareth aura bientôt passé.

Quels regrets, quels remords, dans ce moment suprême
Où, surpris par la mort et devant Dieu placé,
Tu sauras, mais trop tard, que le Sauveur Lui-même,
Jésus de Nazareth, pour toujours a passé!

A Dieu que diras-tu pour voiler ton audace,
Pour couvrir ton péché qu'il voulait effacer,
Pour avoir méprisé le Sauveur et sa grâce,
Jésus de Nazareth, quand il vint à passer! A. S.

Le Salut de Dieu 3 (1876)

LE SANG DE JÉSUS

IV

LETTRE TOUCHANT L'EFFICACE DU SANG DE JÉSUS.

Un chrétien reçut un jour les lignes suivantes :

Mon cher Monsieur, vous rendriez un grand service à un pécheur si vous vouliez lui dire ce qu'il doit faire pour se préparer à la mort. Qu'est-ce que Dieu requiert et quand est-on prêt à mourir? Celui qui vous écrit est un jeune homme qui sait que ses jours sont comptés, et qu'il n'a plus que peu de temps à vivre dans ce monde. Dites-moi donc, je vous prie, qu'est-ce que la justification, et quand un pécheur est-il justifié devant Dieu?

Je vous supplie, fut la réponse, de vous reposer entièrement et avec la foi la plus simple sur le Seigneur Jésus-Christ, et *vous serez sauvé*. Toute vraie préparation à la mort est complétement hors de vous-même; elle est dans le Seigneur Jésus. Lavé dans son sang et ainsi revêtu d'une justice divine, vous pouvez paraître devant Dieu, et être agréé de Lui, pleinement, librement et pour toujours. Le salut du plus grand des pécheurs est tout préparé, accompli et parfait en Christ (Éphésiens I, 6; Colossiens II, 10).

Mais, je le répète, que les yeux de votre foi soient entièrement détournés de vous-même et

dirigés vers Jésus. Gardez-vous de chercher en vous-même une préparation quelconque à la mort. Tout est *en Christ*. Ce n'est ni un cœur brisé, ni un cœur pur, ni un cœur qui prie, ni même un cœur croyant qui vous fait accepter de Dieu. Il vous accepte pleinement et entièrement sur le fondement de l'EXPIATION accomplie par son Fils bien-aimé, auquel soit gloire! Appuyez-vous donc, avec une foi d'enfant, sur cette expiation : « Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, *est mort pour des* IMPIES » (Romains V, 6). En vous confiant à Lui, vous êtes sauvé.

Qu'est-ce que la justification? demandez-vous.

C'est Dieu tenant pour juste un pauvre misérable pécheur condamné et perdu, mais qui croit au Seigneur Jésus-Christ, comme en Celui qui par sa mort sur la croix a pleinement satisfait pour lui à tout ce que Dieu exigeait. Le pécheur croyant s'enveloppe pour ainsi dire de Christ; il revêt par la foi en Jésus-Christ la justice de Dieu, qui est « envers tous et sur tous ceux qui croient » (Romains III, 22).

Celui-là donc, et celui-là seul est justifié et préparé à mourir, qui jette loin de lui le vêtement de sa propre justice, et court s'abriter dans cette bienheureuse « ville de refuge, » le Seigneur Jésus; qui se cache là du vengeur du sang et s'écrie en triomphe : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (Romains VIII, 1).

Regardez donc à Jésus. L'Israélite mordu par

un serpent brûlant au désert, et près d'expirer, tournait-il son œil défaillant vers le serpent d'airain dressé par Moïse, il échappait à la mort et recouvrait aussitôt la santé et la vie; de même le Fils de l'homme a été « élevé, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Nombres XXI, 5-9; Jean III, 14, 15). Oh! jetez un seul regard de foi vers Lui, si faible fût-il, et fussiez-vous le plus vil des pécheurs, vous serez sauvé.

Dieu est prêt à vous accepter en son Fils bien-aimé; pour l'amour de Lui, Il ne se souviendra plus de vos péchés, ni de vos iniquités; Il les jettera, pour ainsi dire, derrière son dos (Hébreux X, 17; Ésaïe XXXVIII, 17), et, si la mort vient pour vous, vous pourrez remettre votre esprit au Seigneur Jésus. Vous serez avec Christ, en attendant le glorieux moment de la résurrection.

Au geôlier qui, tremblant et plein d'anxiété, s'écriait : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » Paul répond : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé » (Actes XVI, 30, 31). Ces paroles s'adressent aussi à vous. N'écoutez aucune suggestion de Satan ou de l'incrédulité. N'importe ce que vous avez été; tel que vous êtes, venez. Vous n'avez rien pour payer, pour satisfaire à ce que Dieu est en droit de demander; mais Il vous fait part de sa grâce, et, « sans argent et sans aucun prix, » il vous quitte votre dette (Matthieu XVIII, 25-27; Ésaïe LV, 1).

Jetez-vous aux pieds de Jésus. Jamais on ne

l'a vu, ce Sauveur plein d'amour, repousser aucun de ceux qui venaient à Lui. Bien au contraire, il vous adresse cet appel plein de grâce : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28), et, pour vous encourager, il ajoute ces consolantes paroles : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean VI, 37).

Oh! que votre réponse soit : « Seigneur, je viens, oui, je viens à toi. Je suis faible et tremblant; je ne puis rien par moi-même, mais je m'attache à Toi, je n'attends rien que de Toi. » Faites ainsi, ô chère âme anxieuse, et vous n'aurez pas peur de mourir. Celui qui regarde la face du Seigneur Jésus, peut aussi regarder la mort en face. Pour lui elle a perdu ses terreurs. Il s'écrie avec Paul : « Où est, ô mort, ton aiguillon? où est, ô hadès, ta victoire? Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché; et la puissance du péché, c'est la loi. Mais grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus Christ » (1 Corinthiens XV, 55-57).

Puissions-nous, en vertu de cette grâce libre et souveraine, et de cet amour que Dieu a constaté en donnant son Fils, nous rencontrer dans le ciel et nous unir dans ce chant de louange : « A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang,... à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen » (Apocalypse I, 5, 6).

Le Salut de Dieu 3 (1876)

LE NOM DE JÉSUS.

Ton nom est glorieux ! De ton amour suprême
Tes rachetés proclament les vertus.
O saint Agneau de Dieu ! Tu t'abaissas toi-même,
Et vins du ciel pour sauver des perdus.

Aux cœurs des tiens plus doux que tous les biens du monde
Tu les ravis par ta sainte beauté !
O Seigneur Jésus-Christ en qui la grâce abonde,
Sauveur puissant ! par nous sois exalté !

De ton divin amour, œuvre à jamais parfaite !
Pour les pécheurs, pleine rédemption !
La justice divine est par Toi satisfaite.
Tu fis la paix ! Gloire soit à ton nom !

« GUÉRIS PAR SA MEURTRISSURE »

Un pauvre homme se mourait à P. — Maintes fois le pasteur était venu le voir, avait lu près de lui les prières appropriées aux malades et aux mourants, et lui avait parlé de son état de péché. Mais le pasteur lui-même ne connaissait pas l'amour de Dieu pour les pécheurs, aussi tout ce qu'il pouvait dire ne faisait que rendre le pauvre homme plus misérable.

Un dimanche matin, le malade envoya son fils demander au pasteur de venir encore le voir après le service. « C'est bien inutile que j'y aille, » dit M. X., « mes visites ne semblent faire aucun bien à votre père. » — « Oh ! Monsieur, répondit l'enfant suppliant, venez, mon père m'a bien recommandé de ne pas revenir sans

vous. » — « Eh bien, répliqua le pasteur, je prendrai mon sermon pour le lui lire, » et il suivit le jeune garçon.

Il trouva le malade dans une grande détresse d'âme. — « J'ai apporté mon sermon pour vous le lire, » dit le pasteur ; et il commença par le texte. C'était le beau verset 5 du LIII^e^ chapitre d'Ésaïe : « Or, il était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités ; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison. » — « Arrêtez, » s'écria le mourant, après avoir entendu ces paroles ; « répétez-moi cela, Monsieur le pasteur : « Navré pour nos forfaits, » continua-t-il, « alors Il a été navré pour *les miens ;* oh ! je comprends maintenant !... *Froissé pour* MES *iniquités !* Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt, Monsieur ? Mais grâce à Dieu, j'ai compris maintenant ; je suis sauvé ! »

Cette même nuit, il s'endormit en paix, se reposant avec une pleine assurance sur l'œuvre de Christ.

Le jour suivant, le pasteur se rendit chez un ami et lui demanda ce que ce passage renfermait de plus que d'autres. — « Mais, » répondit son ami qui était un vrai croyant, « ce verset contient tout l'Évangile. Et maintenant, je vous en supplie, croyez-le. Pouvez-vous dire : Il a été navré pour *mes* forfaits ; il a été froissé pour *mes* iniquités ? Jésus, le Fils de Dieu, a porté *mes* péchés en son corps sur le bois ? » (1 Pierre II, 24).

« Je vois, s'écria le pasteur, combien j'ai été

aveugle jusqu'à présent. J'ai connu l'Écriture par l'intelligence, sans y croire de cœur. »

Le dimanche suivant, ses auditeurs furent frappés du sérieux et de la force de sa prédication ; ils le furent plus encore lorsqu'il leur confessa que jusqu'alors, il avait été un conducteur aveugle, mais que maintenant la grâce de Dieu avait lui dans son cœur, que toutes choses pour lui avaient été faites nouvelles dans le Christ Jésus, et qu'il les suppliait tous de se confier aussi en Lui comme en leur unique et parfait Sauveur.

O Jésus ! que ton nom pour une âme fidèle
Est grand et précieux !
Quel amour, quel bienfait, quelle grâce il rappelle ;
Quel salut glorieux !

SIMPLES ESSAIS SUR L'ÉVANGILE

« DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE. »

III

Jésus ne nous a pas seulement dit que Dieu aime, Il nous a aussi parlé de l'objet de son amour : « Dieu a tant aimé LE MONDE. »

Qu'est-il ce « monde » que Dieu a aimé ?

Nous pouvons l'envisager sous les trois points de vue, de la lumière, de la vie, et de l'amour.

(1) Le monde est *dans les ténèbres morales.* Le dominateur de ces ténèbres, c'est le diable

qui est appelé « le chef du monde » (Jean XIV, 30). Il fait tout son possible pour empêcher que la lumière de l'Évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendisse pas pour les hommes (2 Corinthiens IV, 4). Dans ce but, il aveugle leurs pensées. Ceux qui ne croient pas à l'Évangile ne s'opposent pas à cet aveuglement ; au contraire, ils aiment les ténèbres ; c'est là aussi le sujet de leur jugement, comme il est écrit : « Or c'est ici le jugement, que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean III, 19).

Le monde est sans aucune connaissance de Dieu. N'ayant pas voulu garder le peu de connaissance qu'ils auraient pu avoir de Dieu comme Créateur par le moyen de ses œuvres, les hommes se sont abrutis, et leur intelligence aussi a été remplie de ténèbres. Le commencement de l'épître aux Romains nous présente un tableau saisissant du triste état du monde. Il est tellement privé d'intelligence qu'il n'a pas même connu son Créateur lorsqu'Il est venu ici-bas : « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. » « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise » (Jean I, 5, 10).

(2) Le monde est *perdu.* « Le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort ; ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché » (Rom. V, 12). Le péché règne par la mort. C'est Satan « le méchant, » qui a le

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Le Salut de Dieu 3 (1876)

pouvoir de la mort; « le monde entier gît dans le méchant » (1 Jean V, 19).

Le péché se manifeste sous trois formes, savoir, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie (1 Jean II, 16); tout ce qui est dans le monde partage ce caractère.

(3) Le monde est *haïssable* et *plein de haine*. Il hait Dieu, son Créateur et son Juge. Lorsque Jésus, le Fils de Dieu, fut descendu ici-bas, Il dut constater cette haine. Plus Il faisait de bien en recherchant la misère pour l'alléger, plus cette haine se prononçait contre Lui, jusqu'à ce qu'enfin les hommes, après l'avoir accablé des derniers outrages, le crucifièrent entre deux brigands en se moquant des souffrances de Celui qui mourait pour les sauver de la juste colère de Dieu.

Jésus a dit : « Le monde me hait parce que je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises » (Jean VII, 7); Il a dit encore (Jean XV, 23, 24) : « Celui qui me hait, hait aussi mon Père; si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas eu de péché; mais maintenant ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père. »

Le monde est rempli de corruption et de violence. Non contents de haïr Dieu, les hommes se haïssent les uns les autres (Tite III, 3).

Considérez tout cela, cher lecteur. Le monde gît dans les ténèbres, dans la mort, dans la haine; et le diable est son chef. Y a-t-il quelque possibilité pour lui de s'approcher de Dieu par

ses propres efforts? Il ne sait pas même comment s'y prendre, car il a perdu la connaissance du Dieu vivant et véritable. Je demande encore : y a-t-il quelque chose dans le monde qui ait pu engager Dieu à entreprendre de le sauver? N'est-il pas en soi-même haïssable, et n'a-t-il pas fait tous ses efforts pour *résister* à Dieu, lorsque plein de grâce le Fils de Dieu est venu lui offrir le salut?

Voilà pourtant le monde que Dieu a aimé. Voilà le monde dans lequel vous et moi, mon cher lecteur, nous sommes nés, et duquel par nature nous faisons partie. Jésus est venu dans le monde, afin de nous révéler l'amour de Dieu. Jésus est le remède parfaitement et infiniment suffisant pour l'état désespéré du monde.

(1) Le monde est *dans les ténèbres;* mais Jésus est *la lumière* du monde (Jean VIII, 12). « En Lui est la vie, et la vie est la lumière des hommes » (Jean I, 4). Jésus dit aussi : « Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jean VIII, 12).

(2) Le monde est *perdu;* il a besoin d'être sauvé; il mérite le jugement de Dieu; mais Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût *sauvé* par lui » (Jean III, 17). Aussi Jésus dit : « Moi, je suis le pain vivant qui est descendu du ciel, si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; or le pain aussi que moi je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde » (Jean VI, 51).

(3) Le monde est *haïssable et plein de haine.*

Jésus est venu manifester ici-bas l'*amour de Dieu*, et le révéler à ceux qui étaient assis dans les ténèbres : « En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean IV, 10).

Que pensez-vous de cela, cher lecteur?

N'est-ce pas là une bonne nouvelle *pour un pécheur perdu?* Est-ce une bonne nouvelle pour *vous?* Êtes-vous prêt à reconnaître que *votre* état moral devant Dieu est représenté par ces trois mots : les *ténèbres*, la *mort*, la *haine?* Voulez-vous venir voir un Homme qui nous dit tout ce que nous avons fait, mais qui ne met le doigt sur nos nombreux péchés que pour nous faire comprendre qu'Il les a tous portés en son propre corps sur la croix, et que là Il a vidé pour nous la coupe de la colère de Dieu, en sorte que celui qui croit en Lui n'a point à la redouter? Celui-ci, n'est-Il pas le Christ?

Que vous les croyiez, cher lecteur, ou que vous ne les croyiez pas, ces paroles bénies de Jésus restent là dans toute leur majestueuse simplicité; elles restent encore là pour le pauvre pécheur qui a besoin du Sauveur : « DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE. »

LE SEMEUR, LA SEMENCE ET LE SOL

Luc, VIII, 12-15.

La simplicité de cette parabole est pleine de beauté; chaque mot y dénote son divin auteur

Avec quelle clarté le Seigneur a tracé cette peinture du semeur et de son œuvre! L'œil aime à s'y reposer, à la suivre dans sa vivante et profonde exactitude. Rien n'y est forcé, rien n'y dépasse le but; chaque trait est correct. Partout s'y montre une parfaite sagesse. C'est l'œuvre du Maître, de Celui à qui toutes choses sont connues et qui n'avait pas besoin que « quelqu'un lui rendît témoignage au sujet de l'homme, car Lui-même connaissait ce qui était dans l'homme » (Jean II, 25).

C'est Lui qui était le semeur, la parole de Dieu était la semence, — le diable et le monde les obstacles. Quoique n'étant plus sur la terre, Il est encore le semeur, car la prérogative de vivifier Lui a été confiée; « le Fils vivifie ceux qu'Il veut » (Jean V, 21), et il est encore écrit : « Le dernier Adam est un esprit vivifiant » (1 Corinthiens XV, 45), et dans un autre endroit : « Tu lui as donné autorité sur toute chair, afin qu'Il donne la vie éternelle à tout ce que tu lui as donné » (Jean XVII, 2).

Maintenant aussi la parole de Dieu est la semence; cette « semence incorruptible, la vivante et permanente parole de Dieu » par laquelle nous sommes « régénérés » (1 Pierre I, 23). Elle est répandue par la grâce diligente et persévérante de Celui qui « ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre III, 9); oui, « qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité » (1 Timothée II, 4).

Le Salut de Dieu 3 (1876)

De la manière dont on reçoit et retient la parole dépend la bénédiction. Pensez, cher lecteur, à l'inexprimable valeur de la parole de Dieu. Dans l'ordre naturel, s'il n'y a point de semence, il ne saurait y avoir ni herbe, ni épi, ni grain formé dans l'épi, ni moisson; sans la semence spirituelle, il ne peut y avoir ni vie divine, ni salut, ni ciel. De quelle importance n'est-il donc pas de recevoir cette semence et de la garder, l'entretenant avec soin dans l'âme comme étant ce qui produit un fruit d'une telle excellence?

La parole de Dieu, c'est son Évangile, la bonne nouvelle qu'Il fait annoncer aux pécheurs. Or cet Évangile « est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit » (Romains I, 16). Ce qu'il enseigne est « touchant son Fils (né de la semence de David, selon la chair, déterminé Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts) Jésus Christ notre Seigneur » (Romains I, 3, 4); et c'est dans cet Evangile que « la justice de Dieu est révélée sur le principe de la foi pour la foi » (Romains I, 17). Il fait connaître Dieu comme Sauveur. Il proclame dans toute sa valeur vivante, la nécessité et le prix de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus-Christ, de Celui qui est venu selon les conseils de Dieu et qui a réglé toute la question de la ruine et du péché de l'homme; qui a introduit une justice pour le pécheur et mis en évidence l'amour de Dieu aussi bien que sa puissance, de sorte que maintenant Dieu se montre

« juste, et justifiant celui qui est de la foi de Jésus » (Romains III, 26).

Précieux Évangile, joyeuses bonnes nouvelles, histoire pleine de charmes d'un amour rédempteur, voilà ce qui se déroule dans la Parole. Le sombre et terrible jugement d'un Dieu qui hait le péché, nous est montré comme tombant sur le Saint qui a souffert sur la croix; c'est ainsi que pour le croyant, ce jugement a été ôté d'avance et enlevé pour toujours. La coupe entière a été vidée, tout le poids de la colère a été porté et la gloire de Dieu brille maintenant dans la face d'un Sauveur glorifié.

Voilà les nouvelles qui maintenant sont proclamées partout. La semence est riche, le fruit en est merveilleux; mais voyons comment elle est reçue. Le Seigneur sur ce sujet nous donne un quadruple éclaircissement.

En premier lieu, « ceux qui sont le long du chemin, ce sont ceux qui entendent la parole; *ensuite vient le diable*, et il ôte de leur cœur la parole, de peur qu'en croyant, ils ne soient sauvés. » Notez-le bien : *ils entendent*, ils prêtent une certaine attention extérieure, si je puis dire ainsi; ils ne sont pas entièrement étrangers à la parole; mais le diable vient et l'enlève de leurs cœurs. Leurs cœurs ne l'ont pas reçue, ne l'ont pas cachée; la semence est restée à la surface, exposée à être ôtée. Une légère impression a pu sans doute être produite, mais l'influence était faible et a été facilement effacée. Hélas! faut-il qu'un semblable trésor soit si facilement aban-

donné! Ah! le diable connaît bien l'effet produit par la réception de la parole : « croire et être sauvé. » Voilà ce qu'il empêche avec succès chez de tels auditeurs. Ils sont sur le bord du chemin, intéressés, mais non pas réellement touchés; arrêtés pour un moment, mais sans qu'il y ait rien de plus; l'écoutant, mais pour oublier.

De ce nombre était le gouverneur Félix (Actes XXIV, 24-26). Il entend Paul discourir sur la justice, et sur la tempérance et sur le jugement à venir, et il en est *tout effrayé;* mais il dit à Paul : « Pour le présent, va-t'en; quand je trouverai un moment convenable, je te ferai appeler. » Le roi Agrippa était probablement un autre de ces auditeurs (Actes XXVI, 28-30). « Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien, » dit-il à Paul; mais, bientôt après, « le roi se leva, » et se retira, et sa presque persuasion provenant d'un cœur partagé, le laissa au pouvoir du diable. Oh! chose solennelle que la négligence de la parole de Dieu! Penser qu'un homme a pu trembler sous l'effet de sa vivante puissance, ou être presque persuadé par son appel d'amour et cependant lui refuser une place dans son cœur!

Il en est ainsi, néanmoins : chaque jour l'on voit des multitudes qui entendent comme Félix et Agrippa, et qui s'en vont sans être ni convaincues, ni réveillées, ni troublées par l'appel de l'Évangile. Hélas! c'est pour tomber entre les mains de leur vigilant ennemi, et le grain précieux destiné à produire leur éternelle bénédic-

tion, est enlevé de leur cœur. Combien de fois n'arrive-t-il pas aussi qu'une âme quitte le lieu où la parole a été prêchée avec sérieux, atteinte dans sa conscience et « presque persuadée » de devenir chrétienne; mais bientôt d'autres scènes attirent son attention, d'autres devoirs appellent ses soins, la parole est oubliée, l'appel négligé et le diable y trouve d'autant mieux son compte. L'âme, hélas! se trouve dans une pire condition que jamais.

Secondement, « ceux qui sont sur le roc, ce sont ceux qui lorsqu'ils entendent la parole, la reçoivent avec joie; et ceux-ci n'ont pas de racine; ils ne croient que pour un temps, et au temps de la tentation, ils se retirent. » Dans ce cas, il y a quelque chose de plus que dans le premier. Ceux-ci reçoivent la parole avec joie et croient pour un temps. Ils ont les marques extérieures de la réalité et les symptômes généraux de la vie. Il semble à celui qui les observe qu'il y ait vraiment en eux une œuvre de Dieu. Il y a joie et croyance. Ils « ont goûté la bonne parole de Dieu » (Hébreux VI, 5), et on voit en eux quelque chose du disciple, comme en ceux qui, trouvant la parole de Jésus dure à ouïr « se retirèrent et ne marchaient plus avec Lui » (Jean VI, 60-66).

La croyance n'était pas, chez ces auditeurs, une œuvre divine, et la joie n'était pas celle du Saint-Esprit. Les démons même peuvent croire, et des sentiments de joie ne proviennent souvent que d'une excitation naturelle, quoique, d'un

autre côté, et la joie et la foi soient bien, dans une âme vivifiée, le fruit et l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Mais il peut y en avoir des imitations, surtout dans les temps de réveil général. « Quand la religion va en pantoufles d'argent, dit Bunyan, elle a beaucoup de partisans. » Lorsqu'il s'agit seulement de jouir de quelque chose et que ce n'est pas une question de conscience, de péché, de ruine, d'exigences de la sainteté, des droits de Dieu, alors l'offre est acceptée par une foi professante avec promptitude et une fausse joie. On ne s'occupe que de soi-même et l'on dit : « Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie pas soif et que je ne vienne pas ici pour puiser » (Jean IV, 15) ; ou encore : « Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là » (Jean VI, 34). Mais viennent les temps d'épreuve, de tentation et de persécution, on voit alors ce que valaient les protestations de l'âme; elle trouve que la parole est une cause d'opprobre et elle se retire. La parole avait été reçue pour la joie, on l'abandonne à cause de la peine. Tels sont ceux qui n'ont point de racine. Ce n'est qu'une vaine apparence. Ils ressemblent aux « cinq vierges folles » (Matthieu XXV, 2, 3). Ils se montrent à la fin comme n'étant que des professants vides de la réalité de la vie, et ternissent le nom de chrétiens par leur retour en arrière et leur apostasie. Ce sont des taches dans l'histoire de l'Église : « Au temps de la tentation, *ils se retirent*. »

En troisième lieu, « ce qui est tombé entre les épines, ce sont ceux qui ayant entendu la parole et s'en étant allés, sont étouffés par les soucis, par les richesses et par les voluptés de la vie, et ils ne portent pas de fruit à maturité. » C'est quelque chose de plus que les précédents. Ils écoutent et s'en vont pour produire du fruit, mais le sol est mal nettoyé; il est couvert de mauvaises herbes et la semence est étouffée. Il y a un semblant de fruit, mais il n'arrive pas à terme.

D'un côté, le souci rongeur, avec son poids accablant de pauvreté, de labeurs pénibles et d'exigences innombrables; d'un autre, « les voluptés, » le plaisir, avec sa légèreté, son insouciance et sa folie, réussissent à flétrir la semence; enfin les richesses orgueilleuses, pour lesquelles la parole est un ennuyeux fardeau, et son appel au renoncement, un mal, ne l'estiment digne que du mépris. De sorte que soucis, richesses ou plaisirs font avorter la semence ; aucun fruit n'est produit; l'imperfection marque tout de son empreinte.

« Travaillez, non point pour la viande qui périt, » disait le Seigneur à plusieurs, pour qui ce travail était peut-être le seul objet de leur vie, à l'exclusion de toute recherche pour cette nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle et que Lui, le Fils de l'homme, voulait donner. Pour d'autres, les richesses ou l'amour des richesses sont un poison également destructeur. Tel était Balaam qui, lisons-nous, « aima le salaire d'iniquité » (2 Pierre II, 15); tel fut plus tard Judas, qui, pour trente pièces d'argent,

vendit son maître; tels encore sont ces chrétiens de profession contre lesquels Paul nous avertit, « amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu, » et dont il nous dit : « Détourne-toi de telles gens » (2 Timothée III, 4, 5).

Il est terrible l'effet produit sur la précieuse semence par ces épines du souci, des richesses et des plaisirs du monde sous leurs divers aspects. Combien aisément elles empêchent la parole de porter son fruit!

Quatrièmement, enfin, « ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui ayant entendu la parole, la retiennent dans un cœur honnête et bon, et portent du fruit avec patience. » Voilà le seul cas satisfaisant. Comme le Seigneur semble se complaire à le décrire ! Le cœur est *honnête et bon;* rendu tel, sans nul doute, par la grâce et préparé par elle à recevoir la parole. Puis elle est retenue, cette précieuse parole, et « ils portent du fruit avec *patience*. »

Ici le diable est repoussé : il ne lui est pas permis d'enlever la semence. Le sol est profond; les racines s'y étendent et s'y enfoncent: ni les soucis, ni les richesses, ni les voluptés n'ont la puissance d'empêcher le développement et la croissance du fruit, mais la patiente persévérance à faire bien, marque la qualité de l'œuvre intérieure. Une abondance de fruit en est le résultat. C'est ainsi que Marie reçut et retint la parole. Nous la voyons d'abord assise aux pieds de Jésus et recueillant ce qu'il disait (Luc X, 39); à la fin, c'est elle qui l'oint pour sa sépulture (Jean XII, 3).

Paul aussi, avait écouté et reçu la parole avec efficace : il regardait « toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus; » il courait « droit au but pour le prix de l'appel céleste » (Philippiens III, 8, 14); il achevait sa course « avec joie, » et attendait « la couronne de justice » (Actes XX, 24; 2 Timothée IV, 8).

Combien sont merveilleux les effets de la parole de Dieu ! C'est la puissance la plus influente sur la terre : c'est l'épée de l'Esprit. Que de droits n'a-t-elle pas à l'attention des hommes : c'est elle qui gouverne leurs destinées, qui commande leurs craintes, qui met dans leurs âmes la joie; c'est elle qui dirige leur course et règle leur vie. Elle est leur amie ou leur ennemie, leur délice ou leur terreur, leur arrêt de vie ou de mort. Méprisée ou estimée, mise de côté ou chérie, elle est la pierre de touche de l'état spirituel de l'homme. C'est pourquoi, lorsqu'une certaine femme éleva sa voix du milieu de la foule et dit à Jésus : « Bienheureux le sein qui t'a porté et les mamelles qui t'ont allaité; » Il répondit : « *Mais* PLUTÔT *bienheureux sont ceux* QUI ÉCOUTENT LA PAROLE DE DIEU ET QUI LA GARDENT » (Luc XI, 28).

LES PROMESSES DE SATAN

Satan promet ce qu'il ne donne jamais, — UN PLAISIR DURABLE;
et il donne ce dont il ne parle jamais, — UN ÉTERNEL TOURMENT.

LE SANG DE JÉSUS

V

LE SALUT PAR LE SANG DE JÉSUS EST LE DON DE DIEU.

Mon cher lecteur! Le salut par le sang de Jésus est un don de la grâce de Dieu, ainsi qu'il est écrit : « Vous êtes sauvés par la grâce » (Éphésiens II, 5). « Étant justifiés gratuitement par sa grâce » (Romains III, 24). « Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Romains VI, 23). « Car Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16).

Dieu, de sa plénitude ineffable, donne d'une manière qui surpasse tout ce que l'on peut concevoir. Il ne donne pas parce qu'Il voit en nous quelque mérite, mais il donne par pur amour. Cela ne relève-t-il pas infiniment la valeur et l'excellence du don? Les paroles de Christ, que nous avons citées plus haut, montrent clairement que la source d'où découle le don de Dieu, c'est l'amour.

Et comme Dieu, le donateur, est infiniment grand, le don l'est aussi; c'est son Fils unique. Que pouvait-il offrir de plus précieux?

Remarquez bien qu'il n'est pas dit que Dieu était irrité contre le monde; mais qu'Il l'a *tant* aimé, et qu'Il a donné son Fils unique.

Dieu est plein de miséricorde; Il est amour. Par amour Il a donné son Fils, afin que quiconque *croit* en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Le don que Dieu nous fait par amour, nous devons le recevoir par la foi. C'est l'unique moyen de saisir ce qui nous est offert. La foi seule, c'est-à-dire la confiance en la miséricorde et la grâce de Dieu, voilà la main par laquelle nous nous emparons du don que Dieu nous fait pour nous sauver du péché et de la mort.

Remarquons encore qu'il est dit : « Quiconque croit en Lui ». Serais-tu donc excepté, ô toi qui lis ces lignes? Christ ne nomme personne, ni Marie, ni Pierre, ni Paul; il dit « *quiconque* », afin que cette parole bénie s'adresse à tous. Supposer donc qu'il y ait quelqu'un qu'elles ne concernent pas, ce serait jeter un doute sur la vérité des paroles de Christ!

Oh! comprends bien que Dieu ne peut être infidèle à sa parole. Il a dit : « Quiconque croit a la vie éternelle ». Si donc tu reçois ce qu'Il dit, ce témoignage qu'Il rend, Lui qui ne peut mentir, quel que tu sois, *tu as la vie éternelle.*

Nul n'est exclu que celui qui s'exclut lui-même, et celui-là devra en rendre compte. « Celui qui me rejette, dit le Seigneur, et qui ne reçoit pas mes paroles, il a qui le juge; la parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour » (Jean XII, 48).

Le salut provient donc uniquement de la miséricorde de Dieu, sans vertu, sans mérites, sans œuvres de la part de l'homme, et cette grâce est

saisie seulement par la foi. Tout ce qui est nécessaire pour avoir la rémission des péchés et la vie éternelle se trouve entièrement et pleinement dans l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

Béni soit notre Dieu,
Qui par amour donna Jésus son Fils unique;
Don qui renferme tout, don le plus magnifique!
Béni soit notre Dieu!

Il a livré son Fils,
Doutes, faites silence! et vous, loin de mon âme,
Craintes vaines, fuyez! Dieu Lui-même proclame
Qu'Il a donné son Fils!

Qu'est-ce que le salut annoncé par l'Évangile? De la part de Dieu, une offre toute gratuite; de la part de l'homme, une simple réception de cette offre. Il est dit que « par Lui (Christ) est annoncée la rémission des péchés » (Actes XIII, 38). Dieu offre le pardon, et quiconque croit à la réalité de ce que Dieu dit, accepte ce qu'Il offre.

Le salut n'est en aucune manière la récompense de quelque chose que nous ayons faite; c'est le don de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. Ce n'est pas non plus qu'il y ait en nous rien qui nous en rende dignes; ce don provient uniquement de l'amour de Dieu et il est digne de Lui.

Quand nous plaçons devant nous la grandeur de cette offre imméritée, nous sommes disposés à penser que nous ne pouvons nous l'approprier sans y avoir acquis quelque titre. Oh! gardez-vous de laisser entrer une telle pensée dans vos cœurs. Vous tomberiez dans la folle présomption

de ceux qui croient pouvoir trouver en eux-mêmes ou qui estiment pouvoir faire quelque chose qui leur confère un titre à être sauvés. Ou bien, regardant dans votre cœur et examinant votre propre vie, et n'y trouvant pas (comme cela est vrai) l'ombre d'un titre à la faveur de Dieu, vous seriez jetés dans la crainte et le désespoir.

Dans les deux cas, on regarde à soi-même : détournez donc les yeux de ce que vous êtes, de ce que vous avez à faire et de ce que vous pouvez faire et portez-les uniquement vers le Sauveur. « Vous, tous les bouts de la terre, regardez vers moi, et soyez sauvés » (Ésaïe XLV, 22).

Le Fils a été « élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (Jean III, 14, 15). Tout ce que vous avez à faire, c'est d'accepter la grâce qui vous est présentée. Il est très-vrai que vous en êtes indigne et que vous êtes incapable de rien faire pour l'obtenir. Mais c'est précisément pour cela qu'il ne vous est rien demandé sinon de recevoir ce que Dieu vous offre. « Ne crains donc point », vous dirai-je, « crois seulement ».

Il est très-vrai aussi que sans la sainteté, nul ne verra le Seigneur. Or vous êtes loin d'être saint, et tous vos efforts ne vous le feront pas devenir. Mais Christ a aussi pourvu à cela. « Il nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté et rédemption » (1 Corinthiens I, 30).

Voilà ce que Dieu vous donne en Christ; mais

Il ne vous demande nullement d'être sage, ou juste, ou saint afin d'être en état d'accepter ce don. Commencez donc par le bon bout et sachez bien, mon cher lecteur, que le premier pas que vous ayez à faire est de recevoir simplement et avec confiance cette offre que Dieu vous fait, offre la plus libre, la plus gratuite, la plus généreuse et tout à fait inconditionnelle.

Si je venais à vous comme agent accrédité du plus grand des souverains de la terre, vous apportant de sa part une lettre d'invitation avec votre nom et votre adresse, douteriez-vous de votre droit à l'accepter? Eh bien, je viens à vous de la part du Roi des rois; voici la Bible, sa parole, où se trouve l'invitation qu'Il vous adresse.

Votre nom n'y est pas, c'est vrai; mais il y a plus, et ce qui ne laisse place à aucune équivoque. Il y est écrit « *quiconque* » et vous êtes compris dans ce mot; elle dit « *tous* », seriez-vous seul exclu du nombre? elle dit encore : « Si quelqu'un », et cela vous regarde aussi. Que peut-il y avoir de plus clair et de plus positif?

Oh! Sachez-le bien, *la grâce de Dieu est illimitée et absolument gratuite; elle exclut tout mérite et quoi que ce soit qui y ressemble, mais elle n'exclut personne.*

Par l'œuvre de la rédemption, Christ a satisfait à tout ce que la justice de Dieu exigeait au sujet du péché. Il s'est fait homme, et s'est offert Lui-même en sacrifice pour le péché, de sorte que l'amour de Dieu peut avoir son libre cours envers des pécheurs. « *Il convenait* pour lui, à

cause de qui sont toutes choses, et par qui sont toutes choses, que, amenant plusieurs fils à la gloire, il consommât le chef de leur salut par des souffrances » (Hébreux II, 10). En entrant dans le monde, il dit : « Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps... Voici, je viens pour faire ta volonté... C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (Hébreux X, 5-10). « Il *fallait* que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom » (Luc XXIV, 46).

Ainsi Christ, dans toute sa plénitude, vous est offert d'une manière absolue et complète, sans aucune condition de votre part, si ce n'est que vous l'acceptiez, renonçant par là même à apporter quelque chose de vous, sauf votre état de péché et de misère.

Oui, la grâce ouvre un marché absolument gratuit : « O vous tous qui êtes altérés, s'écrie-t-elle, venez aux eaux; et vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez et mangez. Venez, dis-je, achetez *sans argent et sans aucun prix* du vin et du lait » (Ésaïe LV, 1). Telle est aussi la dernière invitation que la grâce fait entendre : « Que celui qui a soif vienne; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » (Apocalypse XXII, 17).

Voilà donc les conditions que pose l'Évangile, si l'on veut qu'il y en ait : « *Sans argent et sans*

aucun prix ». Que voudriez-vous donc apporter? on ne vous demande rien; au contraire, il vous faut renoncer à tout ce que vous auriez la prétention d'apporter, c'est sans valeur. Oh! quelle bénédiction pour un pauvre pécheur! Il n'a qu'à venir tel qu'il est et sans que rien soit exigé de lui, il peut désaltérer et rassasier son âme en savourant le don précieux de l'amour de Dieu. Bonne nouvelle, en effet, précieuse bonne nouvelle qui proclame que Dieu donne gratuitement à celui qui n'a pas de quoi payer!

C'est une disposition tout à fait naturelle à l'homme élevé sous certaines influences de religion et de civilisation de supposer qu'il sera sauvé en se conformant à certaines règles et en remplissant certaines conditions. Il est pénible à son orgueil de penser que l'accomplissement de tous les devoirs d'honnête homme et de bon citoyen ne peuvent en rien le rendre agréable à Dieu; il est dur à la chair de se soumettre à être cherché et sauvé simplement comme un pécheur perdu, par un Rédempteur qui nous aime, et qui seul délivre le pécheur de la condamnation, de la corruption et de la perdition, et cela « sans argent et sans aucun prix ». Mais quelles que puissent être à cet égard les pensées et les sentiments de l'homme naturel, c'est là l'Évangile de la grâce, l'unique voie de salut.

Supposez que je vienne vous dire : A condition que vous croyiez, que vous vous repentiez, que vous pleuriez, que vous priiez, que vous obéissiez ou que vous fassiez telle autre chose,

vous jouirez de la faveur de Dieu, pensez-vous que ce serait là l'Évangile? Non assurément. Mais voici l'Évangile que l'Écriture proclame : Un Christ qui se place entre Dieu et l'homme, pour satisfaire à ce qu'exige Dieu et ainsi sauver l'homme; un Christ mis à la place du pécheur pour porter le poids de la colère de Dieu; un Christ qui n'a pas connu le péché, fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui (2 Corinthiens V, 21).

Il n'y a ici aucun lieu d'objecter que vous n'êtes pas qualifié pour jouir de cette grâce, parce que vous êtes un pécheur si misérable, si orgueilleux, si endurci, si aveugle et si stupide. La question n'est pas : Voulez-vous ôter d'abord toutes ces mauvaises choses et puis venir à Christ? Mais, voulez-vous venir tel que vous êtes à un Christ qui ôte le péché? C'est parce que vous êtes atteint de ces maladies mortelles que je vous invite à venir au Médecin qui les guérit.

O pauvre pécheur, venez à Christ. Vous êtes coupable, je vous l'offre pour justice; vous êtes souillé, je vous l'offre pour sainteté, vous êtes perdu, sans aucune ressource; je vous l'offre pour parfaite rédemption. Venez donc et recevez de Dieu, sans argent et sans aucun prix, le don de grâce qu'Il vous fait, « la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur »; « la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce » (Éphésiens I, 7).

Le Salut de Dieu 3 (1876)

CHRIST.

J'ai trouvé Christ! une ineffable joie
Déborde dans mon cœur.
Quelle lumière a brillé sur ma voie!
J'ai Christ pour Rédempteur!

Mon Christ est Roi sur les rois de la terre;
Et Seigneur des seigneurs.
Soleil brillant au royaume du Père,
Il répand ses splendeurs.

Au paradis, Il est l'arbre de vie
Qui nourrit les élus.
Mon Christ guérit, relève et purifie
Par ses saintes vertus.

Christ est ma viande et Christ est mon breuvage,
Mon rocher et mon fort;
Il est ma paix, ma joie et mon partage,
Ma gloire et mon trésor.

UNE DIFFICULTÉ LEVÉE

« Je voudrais bien que vous adressiez quelques paroles sérieuses à ma fille Caroline », disait une dame à un ami chrétien qui lui faisait visite; « elle se montre si indifférente à tout ce qui concerne le salut de son âme ».

Après ces paroles, la mère sortit, laissant sa fille seule avec le serviteur de Dieu.

Celui-ci, semblant entrer dans les pensées de la jeune fille, lui dit :

— Ne trouvez-vous pas, Caroline, qu'il est bien fatigant d'entendre toujours parler de semblables sujets?

— Oh oui, Monsieur, c'est bien vrai, répondit-elle toute surprise; on ne cesse de m'en entretenir, et je finis par en être tout à fait dégoûtée.

— Je le pensais, continua-t-il. Dites-moi, quel âge avez-vous?

— J'ai dix-huit ans.

— Et vous jouissez d'une bonne santé?

— Mais oui, Monsieur.

— Vous trouvez pourtant que le christianisme est une bonne chose, n'est-ce pas? Seulement jeune et bien portante comme vous l'êtes, vous pensez que l'on a tort de vous ennuyer en vous en parlant toujours. Mais je voudrais vous demander à quel âge vous pensez qu'il faille s'en occuper. Vous êtes-vous déjà posé cette question?

— Plus d'une fois, je dois l'avouer, répondit Caroline.

— Et qu'avez-vous répondu? Est-ce à cinquante ans?

— Oh *non*, Monsieur, dit la jeune fille, après un moment d'hésitation; il y a peu de jours que j'ai assisté aux funérailles d'une dame qui n'avait que trente-cinq ans.

— Eh bien, mettons trente ans.

— Je ne suis pas sûre que je doive attendre autant.

— Moi non plus, répondit-il; je ne le pense pas. Mais puisque vous vous trouvez trop jeune maintenant, dans combien de temps sera-ce pour vous le moment de penser à Dieu? Sera-ce dans un an d'ici?

— A vrai dire, Monsieur, je ne le sais pas.

— Eh bien, ma chère Caroline, pour moi, plus j'y pense, plus je vois combien il est dangereux pour vous de différer davantage.

La parole de Dieu ne dit pas dans un an, dans un mois, ou dans un jour, mais elle dit : Voici, c'est *maintenant* le temps agréable; voici, c'est *maintenant* le jour du salut (2 Corinthiens VI, 2), Vous savez que c'est là la vérité. N'est-il donc pas conforme à la vraie sagesse de saisir le moment actuel, le seul qui vous appartienne, et de chercher le Seigneur pendant qu'Il se trouve, de l'invoquer tandis qu'Il est près?

Ne voulez-vous pas que nous implorions immédiatement sa miséricorde?

Saisie par la puissance du Seigneur, la jeune fille s'agenouilla avec l'ami chrétien.

Un ou deux jours plus tard, elle trouvait la paix dans la foi au Christ Jésus dont le sang précieux l'avait lavée de ses péchés, et elle pouvait se réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu, Lui ayant été rendue agréable dans le Bien-aimé, — sauvée pour l'éternité!

Lecteur, est-ce votre cas? Êtes-vous sauvé? Cette grande question, la seule chose nécessaire, est-elle réglée en ce qui vous concerne?

Aujourd'hui si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs (Hébreux IV, 7).

Pécheur, c'est *maintenant* le moment favorable;
Demain n'est pas à toi; ne retarde donc pas.
Le Christ Jésus t'appelle : à sa voix adorable,
Oh! que ton cœur réponde, et viens tout misérable
A Celui qui pour toi descendit ici-bas.

Il t'offre maintenant le salut et la joie,
Le repos pour ton cœur et l'attente du ciel.
Oh! crois à son amour, laisse ta triste voie,
De peur que de Satan, ton âme étant la proie,
Ne perde pour toujours le bonheur éternel.

SIMPLES ESSAIS SUR L'ÉVANGILE

IV

UNE DIVINE RAISON.

Deux choses sont intimement liées dans le cœur de chacun de nous : l'amour-propre ou l'égoïsme, et la propre justice ou l'orgueil.

Ces deux choses nous empêchent de comprendre l'amour qui a sa source en Dieu, et qui ne trouve nullement sa raison d'être dans ceux qui en sont les objets.

La propre justice est cette disposition qui nous porte à faire valoir notre caractère. L'amour-propre est le mobile de toutes nos convoitises et de cette volonté rebelle qui ne se soumet pas à l'autorité de Dieu.

La propre justice nous engage à nous comparer avec d'autres personnes, en faisant ressortir leurs défauts et en atténuant les nôtres, et à faire valoir le principe de la loi toutes les fois que nous croyons pouvoir, par ce moyen, avancer nos propres intérêts. Le principe de la loi, c'est le talion, c'est-à-dire : « œil pour œil, dent

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Le Salut de Dieu 3 (1876)

pour dent » ; selon lui, le juste reçoit sa récompense, le méchant sa peine. On aime donc la loi, on la trouve bonne lorsqu'on peut appliquer ses exigences à autrui; on ne l'aime pas, on la trouve mauvaise, lorsqu'on a le malheur d'être soi-même l'objet de ses justes demandes.

Quelle pauvre chose que la propre justice ! et cependant, qu'elle est profondément enracinée dans nos cœurs ! Aveuglés par elle, il nous est impossible de comprendre un amour qui n'est pas motivé. — « La lumière luit dans les ténèbres mais les ténèbres ne l'ont pas comprise. »

Deux effets de la propre justice se manifestent respectivement dans ceux qui sont indifférents quant au salut que Dieu offre, et dans ceux qui ont été sérieusement éveillés pour connaître leur état de péché et leur besoin d'un Sauveur.

Les premiers se flattent qu'ils ne sont pas trop mauvais. Ne se sentant pas malades, ils n'éprouvent aucun besoin du médecin. Si parfois leur conscience leur reproche quelque chose et leur fait sentir qu'ils ne sont pourtant pas en règle avec Dieu, ils se tranquillisent aussitôt par une fausse appréciation de la miséricorde de Dieu, en affirmant que Dieu est trop bon pour envoyer les hommes dans les peines éternelles; toutefois ils se donnent bien garde de rechercher ce que Dieu dit à ce sujet dans sa Parole. Le diable aussi les tient endormis, sachant qu'aussi longtemps qu'ils se font de ses mensonges un oreiller de sécurité, ils lui seront une proie facile.

Vis-à-vis de ceux qui ont été réveillés pour apercevoir leur danger, Satan s'y prend d'une autre manière. Il se sert de leur propre justice non pas pour leur faire croire qu'ils sont *assez bons*, mais pour les épouvanter par la pensée qu'ils sont *trop mauvais* pour être sauvés.

La première classe de personnes n'éprouve aucun besoin de la grâce; la seconde ne sait pas en profiter parce qu'elle « ne la mérite pas ». D'une manière ou d'une autre *on s'occupe de soi.* C'est ce terrible amour-propre qui s'empare de nous avec une telle force que nous ne pouvons pas nous en débarrasser. Habitués à raisonner à notre point de vue égoïste, nous avons peine à suivre Jésus lorsqu'il dirige nos regards sur le Dieu vivant, et sur son amour infini.

Cher lecteur réveillé et travaillé par le fardeau de vos péchés, avez-vous jamais réfléchi à la raison pour laquelle il a fallu que le Fils de l'homme fût élevé sur la croix entre deux malfaiteurs et abandonné de Dieu dans ce moment de souffrances indicibles?

— Ah ! direz-vous sans doute, c'est à cause de nos péchés, car la justice inflexible de Dieu demandait la vie d'une victime. Dieu a dit que l'âme qui pèche, mourra. Il fallait donc que le sang coulât; car « sans effusion de sang il n'y a pas de rémission »; et Jésus s'est présenté comme victime volontaire pour verser son précieux sang afin que nous eussions la vie. Il a fait ainsi l'expiation de nos péchés.

— Oui certes; tout cela est vrai, Dieu en soit

béni ! Mais ne voyez-vous pas que cette « raison » que vous donnez est au point de vue de *la justice?* Elle n'explique pas pourquoi Dieu a fait connaître ce moyen de salut.

Jésus nous en donne *la raison divine.* Il dit : « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé (sur la croix (*)... CAR Dieu *a tant aimé* le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle » (Jean III, 14-16).

Jésus nous montre la source et la raison de la grâce dans la nature de Dieu lui-même.

Chère âme fatiguée, travaillée et chargée, ne voyez-vous pas la porte de la grâce ouverte devant vous sur le principe de la justice, il est vrai, mais ouverte selon toute la plénitude de l'amour qui ne trouve sa source qu'en Dieu seul? Jésus savait ce que devait lui coûter le don de la grâce aux pécheurs. C'est Lui qui nous a dit pourquoi *il fallait qu'il fût élevé*; c'est parce que DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE qu'il a donné son Fils unique...

LE MARIN MOURANT

Jacques du Boice avait reçu une bonne éducation; mais poussé par l'amour des aventures et un ardent désir de voir le monde, il s'était engagé comme matelot sur un baleinier. Après

(*) Comparez Jean XII, 32, 33.

une heureuse expédition, le vaisseau revenait vers la patrie.

De tous les hommes de l'équipage, aucun plus que Jacques ne se réjouissait du retour. Il croyait déjà sentir le baiser de sa mère, entendre la bienvenue cordiale de ses amis et voir leurs regards d'étonnement, leurs exclamations de surprise à la vue de tout ce qu'il apportait et à l'ouïe de ses aventures. Il passait toute son heure de quart à se représenter avec enthousiasme son retour à la maison. Pauvre garçon ! Ce ne fut qu'un rêve pour lui; jamais il ne revit sa mère dans ce monde !

Nous étions occupés à arranger les barils d'huile à fond de cale. La mer était forte et le vaisseau tanguait lourdement, de façon à rendre la besogne fatigante et dangereuse. Le dernier baril était arrivé, quelques minutes encore et les écoutilles allaient être fermées. Du Boice arrangeait quelques morceaux de bois entre les barils d'eau, lorsque subitement, par un fort coup de roulis, l'un des barils rompit son amarrage, roula dans l'écoutille où se tenait du Boice et lui broya littéralement les jambes.

Nous portâmes notre camarade dans l'entrepont et nous bandâmes de notre mieux ses jambes brisées; mais nous savions et lui savait aussi que ses heures étaient comptées et qu'il allait mourir. Cette nuit-là, pendant laquelle je le veillai, il ne cessa d'appeler sa mère. Oh ! cela fendait le cœur de l'entendre dans son délire répéter continuellement : « Ma mère ! ma mère ! »

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Le Salut de Dieu 3 (1876)

puis pleurer comme un enfant parce qu'elle ne venait pas.

Vers le matin il devint plus calme et parla de nouveau avec bon sens. Après m'avoir donné l'adresse de ses parents et un message pour eux, il dormit un moment. A son réveil, il me pria d'aller chercher sa Bible dans son coffre. Je la lui apportai, il l'ouvrit au premier feuillet qu'il contempla longuement; c'était un souvenir de sa mère donné au moment du départ et sur ce feuillet elle avait écrit de sa main : « A Jacques du Boice, de la part de sa mère Sarah du Boice. »

« Maintenant lisez », dit-il en me tendant le livre.

— « Où lirai-je? »

— « Là où il nous est dit comment se préparer pour le ciel. » J'ouvris la Bible et mes yeux tombèrent sur le psaume LI. Je commençai à le lire jusqu'à ce qu'arrivé au 10e verset : « O Dieu, crée en moi un cœur net et renouvelle au dedans de moi un esprit droit » : « Attendez, » me dit-il, « c'est justement ce dont j'ai besoin. Mais comment l'obtenir?..... Matelot, c'est une chose terrible que la mort — et je vais mourir! — Oh! si ma mère était ici pour me dire comment m'y préparer! » et il tremblait d'émotion.

Après un court silence, pendant lequel il sembla profondément plongé dans ses pensées, il dit : « Y a-t-il un endroit où il soit dit que des pécheurs tels que moi peuvent être sauvés? »

Je citai le verset 15 du chapitre I de la pre-

mière épître à Timothée : « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier. »

« O matelot! » dit-il, « cela est bon. Pouvez-vous vous rappeler quelques autres passages? »

Je citai encore : Hébreux, VII, 25. « De là vient aussi qu'Il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux. »

« Voilà qui est clair. A présent si je savais seulement comment venir à Dieu! »

— « Comme un enfant vient à son père », lui répondis-je.

— « Comment cela? »

— « Comme l'enfant croit que son père peut l'aider dans le danger, vous aussi regardez à Dieu pour être secouru maintenant; et comme l'enfant montre sa confiance en se réfugiant auprès de son père, de même remettez-vous à Jésus en vous jetant dans ses bras. »

Il resta un moment engagé dans une instante supplication auprès de Dieu, d'après les quelques paroles que je pus saisir. Puis les larmes commencèrent à couler le long de ses joues, il rouvrit les yeux et un radieux sourire illumina ses traits. Il dit alors : « Il est mort pour moi. Il me pardonne..... Je suis sauvé. Il peut sauver entièrement. »

Le jour paraissait : le soleil se levait dans sa royale splendeur au-dessus de l'Océan. Je tenais sa main dans la mienne et je sentis le tremble-

ment de la mort; puis il murmura : « Il est venu, il est venu. »

— « Qui? » demandai-je.

— « Jésus » fut sa dernière parole, et il s'endormit.

L'AVERTISSEMENT ACCEPTÉ

Il y a quelques années, un jeune homme courait à la gare de W... pour atteindre le dernier train partant pour L... où il désirait parvenir le soir même. Au moment où il arrivait à la station, il entend le signal du départ; il descend l'escalier en toute hâte, s'élance vers la salle d'attente, mais n'arrive que pour entendre l'employé lui dire : « C'est trop tard, Monsieur. » Les lumières s'éteignent, le *dernier* train était parti. Le jeune homme restait immobile de désappointement, ne sachant que faire, lorsque cette pensée s'imposa à son esprit avec une puissance invincible : « Que sera-ce de moi quand Christ viendra, si, comme maintenant, c'est trop tard pour moi, si ma dernière espérance s'est évanouie et si je reste dans l'obscurité pour toujours? » Cette pensée le fit frissonner, il ne pouvait s'en débarrasser. « Mais, » suggéra Satan, « que sais-tu si l'œuvre de Christ est d'aucune utilité maintenant? » Rentré chez lui, le cœur désespéré, il ouvrit sa Bible et son regard tomba sur ce passage : « Je ne te prie pas seulement pour eux, mais aussi pour tous ceux qui croiront

en moi par leur parole » (Jean XVII, 20). Ces paroles de Jésus lui en dirent assez : la lumière entra dans son âme, il ferma le livre et s'agenouilla pour rendre grâces au Seigneur de ce qu'Il l'avait sauvé, et depuis ce moment il n'a jamais eu aucun doute quant à son entière acceptation devant Dieu.

POÉSIE

« **Jésus-Christ, lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez.** » (1 Pierre, I, 8.)

Esclaves du péché nous étions dans le monde,
Perdus et malheureux, sans espoir et sans Dieu;
Tu nous vis, ô Jésus! dans cette nuit profonde,
Sur nous ton œil d'amour s'abaissa du saint lieu.

Pour nous tu vins mourir sur une croix infâme,
Tu subis du Dieu-Fort le terrible courroux;
La clarté du salut resplendit dans notre âme
Et de Dieu la faveur descendit jusqu'à nous.

Et maintenant, sauvés par ta grâce ineffable,
Ici-bas dans la paix nous marchons vers le ciel,
En chantant ton amour, ô Sauveur adorable
Qui vas nous introduire au séjour éternel.

Dès ici-bas, Jésus! notre sainte harmonie
Dans un concert d'amour s'élève jusqu'à toi,
En attendant le jour de la joie infinie,
Où la vue, ô Seigneur, remplacera la foi.

C.-L. F.

Le Salut de Dieu 3 (1876)

LE SANG DE JÉSUS

VI

LE SANG DE JÉSUS EST LE SEUL FONDEMENT DE LA PAIX AVEC DIEU.

« Or, l'Éternel avait parlé à Moïse et à Aaron au pays d'Égypte, en disant :

« Ce mois-ci vous sera le commencement des mois ; il vous sera le premier des mois de l'année. Parlez à toute l'assemblée d'Israël en disant : Qu'au dixième jour de ce mois, chacun d'eux prenne un petit d'entre les brebis ou d'entre les chèvres selon les familles des pères ; un petit, dis-je, d'entre les brebis ou d'entre les chèvres par famille ; — mais si la famille est moindre qu'il ne faut pour manger un petit d'entre les brebis ou d'entre les chèvres, qu'il prenne son voisin qui est près de sa maison, selon le nombre des personnes; vous compterez combien il en faudra pour manger un petit d'entre les brebis ou d'entre les chèvres, ayant égard à ce que chacun de vous peut manger.

« Or le petit d'entre les brebis ou d'entre les chèvres sera sans tare et sera un mâle ayant un an; vous le prendrez d'entre les brebis ou d'entre les chèvres; et vous le tiendrez en garde jusqu'au quatorzième jour de ce mois, et toute la congrégation de l'assemblée d'Israël l'égorgera entre les deux vêpres.

« Et ils prendront de son sang, et le mettront sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte des maisons où ils le mangeront; et ils en mangeront la chair rôtie au feu cette nuit-là, et ils la mangeront avec des pains sans levain et avec des herbes amères.

« N'en mangez rien à demi cuit, ni qui ait été bouilli dans l'eau; mais qu'il soit rôti au feu, sa tête, ses jambes et ses entrailles ; et n'en laissez rien de reste jusqu'au matin; mais s'il en reste quelque chose jusqu'au matin, vous le brûlerez au feu.

« Et vous le mangerez ainsi : vos reins seront ceints,

vous aurez vos souliers en vos pieds, et votre bâton en votre main, et vous le mangerez à la hâte. C'est la pâque de l'ternel.

« Car je passerai cette nuit-là par le pays d'Égypte et je frapperai tout premier-né au pays d'Egypte, depuis les hommes jusqu'aux bêtes; et j'exercerai des jugements sur tous les dieux d'Égypte. Je suis l'Éternel.

« Et le sang vous sera pour signe sur les maisons dans lesquelles vous serez, car je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous, et il n'y aura point de plaie à destruction parmi vous quand je frapperai le pays d'Égypte. » (Exode XII, 1-13).

Mon cher lecteur, si Dieu a réveillé votre âme et vous a fait connaître votre état de péché et de culpabilité devant Lui, peut-être pensez-vous, dans votre anxiété et votre désir de trouver la paix, que la première chose à faire est de demander à Dieu qu'Il répande sur vous son Saint-Esprit. Ce n'est pas ainsi que le Seigneur nous enseigne : « C'est ici l'œuvre de Dieu, dit-Il, que vous croyiez à Celui qu'Il a envoyé » (Jean VI, 29).

La première chose à faire est donc de tourner vos regards vers l'Agneau de Dieu, car l'unique fondement de la paix avec Dieu, comprenez-le bien, c'est le sang versé sur la croix.

C'est Christ qui est mort (Romains VIII, 34); et qui a dit sur le Calvaire. « C'est accompli » (Jean XIX, 30). C'est de Lui qu'il est écrit: « Le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché » (1 Jean I, 7). Ce que vous êtes donc tout d'abord appelé à faire, c'est de recevoir Christ pour votre parfait Rédempteur, afin

que vous ayez « la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce » (Éphésiens I, 7).

Je ne connais rien qui me semble mieux faire comprendre ce qu'est le salut par le sang de Jésus seul, que l'aspersion du sang de l'agneau pascal sur les portes des Israélites, la veille du jour où ils furent délivrés de la servitude d'Égypte. Que mon lecteur veuille bien lire au chapitre XII de l'Exode, les treize premiers versets cités ci-dessus.

« Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous » (Exode XII, 13). Le sang sur le linteau et les poteaux de la porte assurait la paix à Israël. C'était la seule chose requise pour jouir d'une paix solide, à l'abri des coups de l'ange destructeur. Dieu n'y ajoutait rien, car rien de plus n'était nécessaire pour échapper à l'épée du jugement. Dieu ne dit pas : « Quand je verrai le sang *et* les pains sans levain ou les herbes amères, je passerai par-dessus vous. » Non; ces choses avaient leur place et leur valeur propres, mais elles n'étaient pas le fondement de la paix en la présence de Dieu.

Il est tout à fait nécessaire d'avoir une idée nette et claire de ce qui constitue le fondement de la paix avec Dieu. On a mêlé tant de choses à l'œuvre du Christ, que les âmes restent plongées dans les ténèbres de l'incertitude et du doute quant à leur acceptation devant Dieu. On sait que le sang de Christ est le seul moyen de salut; mais les démons le savent aussi et cela ne leur

profite de rien. Ce qu'il faut savoir, c'est que *nous sommes sauvés*, — absolument, parfaitement, éternellement sauvés.

On n'est pas à moitié sauvé et à moitié perdu ; en partie justifié et en partie coupable; vivant et mort à la fois; enfant de Dieu et enfant du diable en même temps. Non : il n'y a que deux états et nous sommes nécessairement dans l'un ou dans l'autre.

L'Israélite n'était pas moitié à l'abri et moitié exposé au glaive du destructeur. Il savait qu'il était en sûreté. Il ne l'espérait pas seulement, il n'avait pas besoin de prier pour y être placé; il y était parfaitement. Pourquoi? Parce que Dieu avait dit : « Je verrai le sang et je passerai par-dessus vous. » Il se reposait simplement sur ce témoignage de Dieu, et ainsi scellait que Dieu est vrai (Jean III, 33). Il croyait que ces paroles étaient bien l'expression de la pensée de Dieu, voilà ce qui lui donnait la paix. Il célébrait la pâque avec confiance, dans une tranquille assurance, sachant que le destructeur ne pouvait le toucher puisqu'une victime sans tache avait souffert la mort à sa place.

Supposez que l'on eût demandé à un Israélite s'il jouissait de la paix, qu'aurait-il répondu ? Aurait-il dit : « Je sais que le sang de l'Agneau est l'unique moyen d'échapper à la mort, je sais que c'est un moyen parfait et divin; je sais aussi que le sang a été répandu et que l'aspersion en a été faite sur le linteau et les poteaux de ma porte; cependant, je ne suis pas

tout à fait tranquille. Je ne suis pas tout à fait sûr d'être à l'abri. J'ai peur de ne pas assez apprécier la valeur du sang, et de ne pas aimer le Dieu de mes pères comme je le devrais » ?

Pensez-vous que telle eût été sa réponse ? Assurément non. Combien de milliers de chrétiens de profession, cependant, qui ne tiennent pas un autre langage, quand on leur demande s'ils ont la paix ! A la place du sang de Jésus, ils mettent leur appréciation ou leurs pensées, et ainsi, de fait, ils font dépendre leur salut d'eux-mêmes, tout autant que s'ils devaient être sauvés par les œuvres.

L'Israélite était sauvé par le sang seul, et non par ce qu'il en pensait. Ses pensées à cet égard pouvaient être profondes ou superficielles, mais quelles qu'elles fussent, elles n'avaient rien à faire avec sa sécurité. Il n'était pas sauvé par ses pensées ou par ses sentiments, mais par le sang. Dieu n'avait pas dit : « Quand vous verrez le sang, je passerai par-dessus vous, » mais « *quand je verrai le sang.* » Ce qui donnait la paix à l'Israélite, c'est que l'œil de Jéhovah s'arrêtait sur le sang. Voilà ce qui mettait son cœur à l'aise. Il était dans la maison ; il ne pouvait pas voir le sang ; mais Dieu le voyait et cela suffisait pleinement.

L'application de ce qui précède à la question de la paix du pécheur est très-claire. Christ, ayant versé son sang en parfaite expiation pour le péché, en a fait l'aspersion en la présence de Dieu. Le témoignage de Dieu assure au croyant

que sur cette base tout est parfaitement réglé entre Dieu et lui. Toutes les exigences de la justice divine ont été pleinement satisfaites, le péché a été parfaitement ôté, de sorte que le plein courant de l'amour rédempteur peut couler du cœur de Dieu par la voie que lui a ouverte le sacrifice de Christ.

Le Saint-Esprit rend témoignage à cette vérité. Il présente toujours l'estime que fait Dieu du sang de Christ. Il dirige le regard du pécheur sur l'œuvre accomplie à la croix. Il déclare que tout est fait, que le péché a été ôté, que la justice s'est approchée, tellement qu'elle est « sur tous ceux qui croient » (Romains III, 22). Et que croient-ils ? Ce que Dieu dit parce qu'Il le dit, et non parce qu'eux le sentent.

Nous sommes toujours enclins à chercher en nous-mêmes le fondement de notre paix. C'est pourquoi nous sommes disposés à regarder comme tel l'œuvre du Saint-Esprit *en* nous, plutôt que l'œuvre de Christ *pour* nous. C'est une erreur.

Les opérations de l'Esprit de Dieu ont leur place dans le christianisme, mais jamais notre paix n'est présentée comme dépendant de son œuvre. Le Saint-Esprit n'a pas fait la paix : c'est Christ qui l'a faite ; il n'est pas dit du Saint-Esprit qu'Il est notre paix, mais cela est dit de Christ ; Dieu ne fait pas annoncer « la bonne nouvelle de la paix par le Saint-Esprit » mais « par Jésus-Christ » (Comparez Colossiens I, 20 ; Éphésiens II, 14, 17 ; Actes X, 36).

Le Saint-Esprit révèle Christ. Il nous le fait connaître, nous fait jouir et nous nourrit de Lui. Il rend témoignage à Christ ; il prend des choses de Christ et nous les annonce. Il est la puissance de communion avec Dieu ; par Lui nous sommes oints et scellés ; Il rend témoignage de notre adoption, Il est les arrhes de l'héritage. (Comparez Jean IV, 13, 14 ; 2 Corinthiens I, 21, 22 ; Romains VIII, 14-16 ; Éphésiens I, 13, 14). Ses opérations sont essentielles. Sans Lui nous ne pourrions ni voir, ni entendre, ni connaître, ni sentir, ni expérimenter, ni manifester rien de Christ ; sans Lui nous ne saurions jouir de tous les priviléges que nous avons en ce précieux Sauveur. Cela est clair ; tout vrai chrétien bien instruit dans la vérité le comprend et l'admet.

Malgré tout cela, l'œuvre du Saint-Esprit n'est pas le fondement de la paix, quoique ce soit Lui qui nous rende capables de jouir de la paix. Il n'est pas notre titre à posséder la paix, bien qu'Il nous révèle quel est ce titre et qu'Il nous en donne la jouissance.

Le Saint-Esprit poursuit encore son œuvre dans l'âme du croyant ; « Il intercède par des soupirs inexprimables » (Romains VIII, 26). Il agit pour nous amener à une plus entière conformité avec le Seigneur Jésus-Christ. Son but est de « présenter tout homme parfait en Christ » (Colossiens I, 28). Il est l'auteur de tout bon désir, de toute sainte aspiration, de toute affection pure et céleste, de toute divine expérience ;

mais l'œuvre qu'Il fait en nous et avec nous ne sera complète que lorsque nous aurons quitté la scène présente et pris nos places avec Christ dans la gloire. Telle était l'œuvre du serviteur d'Abraham ; elle ne fut achevée que lorsqu'il eut présenté Rébecca à Isaac. (Lisez Genèse XXIV.)

Il n'en est pas ainsi de l'œuvre de Christ *pour* nous. Elle est absolument et éternellement parfaite devant Dieu. Il a pu dire : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (Jean XVII, 4) ; et sur la croix : « C'EST ACCOMPLI » (Jean XIX, 30). Le Saint-Esprit ne peut pas encore dire qu'Il a achevé son œuvre. Il a patiemment et fidèlement travaillé pendant plus de dix-huit siècles comme le vrai, le divin vicaire de Christ sur la terre. Il travaille encore au milieu de toutes les influences hostiles qui environnent la sphère de ses opérations. Il agit dans les cœurs des enfants de Dieu afin de les faire parvenir en pratique et d'une manière expérimentale jusqu'à la hauteur de leur divin modèle ; mais jamais il n'enseigne à une âme à s'appuyer sur l'œuvre qu'Il accomplit en elle, pour avoir la paix en face de la sainteté de Dieu.

Son affaire est de parler *de Jésus*. « Il prendra de ce qui est à moi, dit Christ, et il vous l'annoncera » (Jean XVI, 14). Il ne peut que présenter l'œuvre de Christ comme le fondement solide sur lequel l'âme doit se reposer pour toujours. Bien plus, ce n'est que sur le fondement de l'expiation parfaite accomplie par Christ qu'Il

Le Salut de Dieu 3 (1876)

peut faire sa demeure dans le croyant et y poursuivre ses opérations. « Auquel aussi ayant cru, dit l'Apôtre, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse » (Éphésiens I, 13). Nulle puissance, nulle énergie du Saint-Esprit n'aurait pu effacer le péché, mais le sang de Jésus l'a ôté. « Le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché » (Jean I, 7).

Il est de la dernière importance de distinguer entre l'œuvre du Saint-Esprit *en* nous et l'œuvre de Christ *pour* nous. Dans les âmes où ces choses sont confondues, il y a rarement une paix bien établie quant à la question du péché. Le type de la pâque éclaircit cette différence d'une manière très-simple.

La paix de l'Israélite n'était pas fondée sur les pains sans levain ou sur les herbes amères qu'il devait manger, mais *sur le sang*. Il ne s'agissait pas non plus de ce qu'il pensait relativement au sang, mais de la pensée de Dieu à cet égard. C'est là pour le cœur un immense soulagement et une consolation précieuse. Dieu a trouvé une rançon; et, à nous pécheurs, Il nous la fait connaître, afin que sur l'autorité de sa Parole et par la grâce de son Esprit, nous trouvions en elle un plein repos. Sans doute nos pensées et nos sentiments à l'égard de cette rançon restent toujours bien au-dessous de son infinie valeur, mais puisque Dieu déclare que par elle Il est parfaitement satisfait pour ce qui regarde nos péchés, nous pouvons aussi être satisfaits. Certes notre conscience peut trouver un parfait repos dans

cette œuvre où la sainteté de Dieu trouve le sien.

Mon cher lecteur, si jusqu'à présent vous n'avez pas trouvé la paix en Jésus, je vous supplie de peser sérieusement ce qui vient de vous être présenté. Voyez la simplicité du fondement sur lequel votre paix doit reposer. Dieu prend son plaisir dans l'œuvre accomplie par son Fils et par laquelle le pécheur qui croit est fait « justice de Dieu en Christ » (2 Corinthiens V, 21). Cette justice n'est pas fondée sur vos sentiments ou sur votre expérience, mais sur le sang versé de l'Agneau de Dieu. Votre paix ne dépend donc que de ce sang précieux dont l'efficace et la valeur sont inaltérables devant Dieu.

Qu'est-ce que le croyant a donc encore à faire? A quoi est-il appelé? A célébrer la fête des pains sans levain, en ôtant tout ce qui est contraire à la sainteté et à la pureté de sa haute position. C'est son privilége de se nourrir de ce précieux Christ dont le sang a effacé toute sa culpabilité. Étant assuré que le glaive du destructeur ne peut pas l'atteindre, parce qu'il est tombé sur Christ son substitut, il peut dans un saint repos célébrer la fête, sous le parfait abri que l'amour lui a préparé dans le sang de la croix.

Que Dieu dans sa grâce veuille conduire tout cœur qui doute ou qui hésite encore, à trouver le repos dans le divin témoignage que renferment ces paroles: « Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous » (Exode XII, 13).

LE SANG DE JÉSUS

Avant d'avoir appris qu'une sainte victime
Avait versé son sang pour effacer mon crime
Et couvrir mon forfait,
L'avenir à mes yeux apparaissait terrible,
Je redoutais l'enfer, et du Juge inflexible
L'inexorable arrêt.

Mais au pied de la croix j'ai contemplé ta face,
Là je vis de ton sang la puissante efficace,
Jésus, Agneau de Dieu!
La paix est dans mon cœur! Je m'approche sans crainte
Du Dieu juste, et l'amour dont je connais l'étreinte
M'introduit au saint lieu.

Devant Dieu je subsiste, en sa lumière pure,
Lavé de mes péchés et de toute souillure
En ton sang précieux.
Plein de joie, en Ton nom mon cœur se glorifie;
Je ne veux rien que Toi dont je reçus la vie
Et qui m'ouvris les cieux.

Quand, vêtus de justice et couronnés de gloire,
Les saints entonneront leur hymne de victoire
Au céleste séjour,
A leurs voix, mon Sauveur, unissant mon cantique,
De ta mort proclamant la vertu magnifique,
Je dirai ton amour.

LE PROCHAIN

Je fus appelé, il y a quelque temps, à visiter une jeune fille atteinte d'une maladie de poitrine déjà avancée. Sa mère, femme pieuse et aimant le Seigneur Jésus, ne cessait de demander à Dieu la conversion de son enfant, et

elle le faisait avec d'autant plus de sollicitude qu'à vues humaines, celle-ci n'avait plus que peu de jours à passer sur la terre.

Mais la jeune fille, malgré la gravité de son état, était restée jusqu'alors dans la plus complète indifférence à l'égard de toute chose sérieuse. Son insouciance pour ce qui concernait le sort éternel de son âme se peignait sur son visage quand on lui en parlait.

On aurait pu croire que vu sa grande faiblesse, elle ne jouissait guère de la vie, mais soit qu'elle s'efforcât de passer le temps le plus agréablement possible, soit qu'elle se fît illusion et se nourrît de vaines espérances d'avenir, elle ne s'occupait que des choses de cette terre et bannissait de son cœur la pensée de l'autre vie.

Telle était sa condition d'âme lorsque je vins la voir.

Après avoir échangé quelques paroles, je lui lus dans le chapitre X de l'Évangile de Luc, la parabole du compatissant Samaritain. Dieu ouvrit son cœur pour écouter attentivement les paroles bénies de Celui qui, descendu ici-bas pour nous faire connaître l'amour de Dieu et accomplir toute la volonté de son Père, avait enfin laissé sa propre vie pour expier nos péchés.

Laissant la parole de Dieu, vivante et opérante et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, produire son effet sur l'âme de la jeune fille, je n'ajoutai aucun commentaire:

« Et Jésus, répondant, dit: Un homme des-

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Le Salut de Dieu 3 (1876)

cendit de Jérusalem à Jéricho, et tomba entre les mains des voleurs, qui aussi l'ayant dépouillé et l'ayant couvert de blessures, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Or, par aventure, un sacrificateur descendait par ce chemin-là, et, le voyant, passa outre de l'autre côté; et pareillement aussi un lévite, étant arrivé en cet endroit-là, s'en vint et le voyant, passa outre de l'autre côté; mais un Samaritain, allant son chemin, vint à lui, et, le voyant, fut ému de compassion; et s'approcha et banda ses plaies et y versa de l'huile et du vin; et, l'ayant mis sur sa propre bête, il le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui... »

Plus j'avançais dans ma lecture, plus la malade paraissait prendre intérêt à ce qu'elle entendait, et son air habituel d'indifférence faisait place à une anxiété profonde. Je continuai : « Et le lendemain, s'en allant, il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier, et lui dit : Prends soin de lui; et ce que tu dépenseras de plus, moi, à mon retour, je te le rendrai. Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs ? »

A mesure que la grande bonté et les tendres soins du Samaritain pour le pauvre malheureux passaient devant la jeune fille, il semblait qu'un rayon de gloire resplendissant de la face du Seigneur Jésus illuminait son âme. Rassemblant ses forces, elle se souleva sur son lit et, appuyant sa tête sur sa main, elle me regarda fixement, ses grands yeux rayonnants de joie,

et dit: « Est-ce là le Dieu de la Bible ? Est-ce là le Dieu de la Bible? Jusqu'à présent je ne l'avais pas connu. »

La vivante et permanente parole de Dieu, cette semence incorruptible, avait pénétré dans cette âme et produit son fruit de vie. La chère enfant était née de nouveau et ce fut pour sa mère transportée de joie, comme si elle la recouvrait d'entre les morts.

Depuis ce moment la paix de la jeune fille coula sans interruption comme un fleuve. Ses progrès spirituels furent rapides, et, avec sa mère, elle put louer et bénir continuellement le Seigneur.

Elle ne recherchait plus les choses vaines de ce monde pour faire passer le temps; elle ne repoussait plus la pensée de sa fin prochaine, car elle pouvait la contempler avec calme, sachant qu'elle s'en allait pour être avec le Seigneur qui l'avait rachetée.

De jour en jour ses forces défaillaient et le terme de ses souffrances approchait rapidement. Trois mois après la visite que je viens de raconter, elle s'endormit et son esprit s'envola vers Celui qui dans sa bonté suprême est descendu du ciel sur cette terre pour être notre « *prochain.* »

Oui, tu quittas, Seigneur, ta demeure éternelle,
Et voulus ici-bas être notre prochain;
Tu t'inclinas vers nous, ô bon Samaritain !
Pour guérir de nos cœurs la blessure mortelle.

C'est peu pour ton amour : dans la maison du Père,
Pour toujours recueillis, Tu veux nous réunir.
Nous serons avec Toi; nous verrons resplendir
Ta grâce et ta beauté dans la pure lumière.

O Jésus, sois béni ! De notre âme ravie,
La ferme et sûre attente est l'instant bienheureux
Où par Toi revêtus de nos corps glorieux,
Nous nous envolerons au séjour de la vie.

SIMPLES ESSAIS SUR L'ÉVANGILE

V

LE CARACTÈRE ET LA MESURE DE L'AMOUR DE DIEU.

« Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui l'a fait connaître » (Jean I, 18). « Le Fils unique, » c'est Jésus-Christ : c'est Lui qui nous révèle Dieu. Il le présente comme un DONATEUR, Il nous dit que Dieu DONNE.

L'homme est par nature tellement légal qu'il a de la peine à saisir cela, principalement parce que le fait de DONNER gratuitement met de côté toute idée de *mérite* en celui qui reçoit. Or cela humilie le cœur naturel. On est bien lent à prendre devant Dieu la place d'un pécheur perdu qui ne mérite que la perdition; mais une fois qu'on a pris cette place, quelle bonne nouvelle que celle qui nous apprend que Dieu donne la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur ! Dieu ne désire pas la mort du pécheur, mais Il

veut le sauver par sa grâce en le justifiant en vertu de la rédemption que Christ a opérée.

Le cœur naturel trouve dans la loi quelque chose qui le flatte, dans ce sens qu'elle lui présente des commandements, et semble supposer chez lui une certaine puissance pour les observer. Il est trop aveugle pour voir que l'effet réel de la loi est de faire ressortir notre entière incapacité de plaire à Dieu.

La loi s'adresse à une créature déchue, et exige d'elle l'obéissance sous peine de mort, mais elle ne lui donne aucune force pour garder le commandement.

La grâce fait tout le contraire. Elle offre la vie sans aucune condition, à l'homme qui se reconnaît devant Dieu désobéissant et perdu; puis cette vie nouvelle se manifeste par des fruits pour Dieu, produits par la puissance que le Saint-Esprit déploie dans l'homme régénéré.

Quel bonheur de connaître Dieu comme un Donateur qui fait part de sa grâce sans qu'elle soit motivée autrement que par son amour ! Il s'ensuit que, si Dieu donne ainsi, Il donne d'une façon *digne de Lui*, de sorte que le don, dans sa mesure est aussi illimité que Dieu lui-même et, de toute manière, porte le cachet du DONATEUR. C'est là un fait fécond en bénédictions.

Notre désir ou le sentiment que nous pouvons avoir de notre vrai besoin n'est pas la mesure de la grâce de Dieu. Lorsque Dieu rencontre le pécheur sur le terrain de la grâce, Il agit envers lui d'après sa propre nature.

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Hélas ! ne faut-il pas convenir que notre nature est tellement contraire à celle de Dieu que l'on préfère souvent rester loin de Lui pour pouvoir suivre ses propres penchants dans les ténèbres dont Satan est le dominateur ? La fin de cette voie de péché, c'est la mort et le jugement qui va jeter dans les peines éternelles tant d'âmes qui ne veulent pas venir à Jésus pour avoir la vie.

Cher lecteur, ne voulez-vous pas laisser Dieu être pour vous un DONATEUR, afin de recevoir tout de sa part?

Il y a deux grands dons de Dieu qui résument tous les autres ; c'est le don de son Fils, et celui du Saint-Esprit. Jésus parle du premier de ces dons dans le chapitre III de l'Évangile de Jean, dans le passage qui nous a occupés. Celui qui le reçoit a la vie éternelle. Il est écrit « Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean IV, 11, 12).

Lorsque Jésus nous entretient de l'autre de ces dons dans les chapitres XIV et suivants de cet Évangile, Il dit que le Saint-Esprit est donné seulement à des *croyants* et que le monde ne peut pas le recevoir ; voici ses paroles : « Je prierai le Père, et il vous DONNERA un autre consolateur pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas » (Jean XIV,

16, 17). L'apôtre Pierre dit que Dieu a donné le Saint-Esprit « *à ceux qui Lui obéissent* » (Actes V, 32) ; et l'apôtre Paul dit : « *Parce que vous êtes Fils,* Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs criant : Abba, Père » (Galates IV, 6). Il est donc évident qu'il faut être enfant de Dieu pour recevoir le Saint-Esprit ; mais pour devenir enfant de Dieu, il faut recevoir Christ, ainsi qu'il est écrit : « Il vint chez soi et les siens ne l'ont pas reçu ; mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom » (Jean I, 11, 12).

O vous qui faites encore partie du « monde, » considérez l'excellence du DON par lequel Dieu a fait preuve de son amour pour le monde ; « car Dieu a *tant* aimé le monde qu'il A DONNÉ SON FILS UNIQUE... » Regardez au Fils du Dieu vivant, à celui qui peut seul révéler le Père ! Combien est merveilleuse cette relation bénie qu'Il ouvre maintenant aux pauvres pécheurs perdus ! Il est le Fils UNIQUE. Il était avec Dieu avant que rien n'eût été fait (Proverbes VIII, 22-26). Tout ce qui fut fait a été fait par Lui et pour Lui (Jean I, 3 ; Colossiens I, 16). Toutes choses subsistent par Lui (Colossiens I, 17 ; Hébreux I, 3). Lui aussi demeurera, lorsque les cieux et la terre et toutes choses périssables auront passé pour toujours (Psaume CII, 25, 27). Il faut que tous les êtres créés reconnaissent son autorité et fléchissent les genoux devant Lui, — car Il est le centre et l'objet de tous les con-

seils du Père, l'objet aussi de ses suprêmes délices.

Avez-vous jamais réfléchi sérieusement à ceci, que vous aurez affaire individuellement et personnellement avec le Fils de Dieu ? Si vous allez à Lui *maintenant*, ce sera pour trouver en Lui la vie éternelle ; si vous ne voulez pas vous soumettre à Lui, il vous faudra plus tard comparaître devant son trône de jugement ; car c'est à Lui que Dieu le Père a donné le pouvoir de juger et il faut que tous ceux qu'Il n'aura pas vivifiés soient jugés par Lui. Alors vous ne pourrez pas échapper ; vous ne pourrez pas vous cacher dans la foule et vous soustraire à la vue pénétrante de Celui devant la face duquel s'enfuiront les cieux et la terre. Puissiez-vous aller à Lui *maintenant* pendant que la porte de la grâce est encore ouverte !

« Le Père aime le Fils et a mis toutes choses entre ses mains » (Jean III, 35). Aimez-vous le Fils, cher lecteur ? Est-ce avec joie et reconnaissance que vous l'attendez ? Il va venir et tout œil le verra. Oh ! venez à Lui *maintenant*, croyez en Lui, écoutez son appel d'amour. « Baisez le Fils de peur qu'Il ne s'irrite et que vous ne périssiez dans cette conduite quand sa colère s'embrasera tant soit peu. Oh ! que bienheureux sont tous ceux qui se retirent vers Lui ! » (Psaume II, 12).

Celui qui est EN CHRIST est aussi absolument sauvé qu'aucun de ceux qui sont maintenant auprès du Seigneur.

Correspondance

Question 1. — « Il y a tel juste qui périt dans sa justice ; et il y a tel méchant qui prolonge ses jours dans sa méchanceté » (Ecclésiaste VII, 15). Le mot « juste » exprime-t-il un *croyant ?* Ou bien un homme à propre justice comme dans Ésaïe XXIX, 14 : « La sagesse des sages périra. »

2. — « Ton frère, qui est faible, périra » (1 Corinthiens VIII, 11). Dans quel sens l'Apôtre entend-il le mot « périra ? »

Réponse.—1. Un petit mot qui se retrouve vingt-neuf fois dans les dix premiers chapitres de l'Ecclésiaste, imprime un cachet singulier sur l'écrit tout entier, c'est « SOUS LE SOLEIL. » Ce livre décrit les expériences de l'homme dans toutes les circonstances diverses de la vie présente. Ces expériences sont racontées avec exactitude par un homme auquel Dieu avait accordé la sagesse pour voir tout selon la vérité ; elles sont résumées par cette parole accablante : « Tout est vanité et rongement d'esprit. »

Le verset 15 du chap. VII, décrit une de ces expériences pratiques. Le terme « juste » y est relatif : il est en contraste avec le « méchant. » Quelques versets plus bas, le mot est employé dans un autre sens, un sens *absolu :* Envisagé ainsi, il n'y a pas d'homme « juste » sur la terre, qui ne pèche pas (chap. VII, 20). Au verset 15, c'est « *relatif* » et peut s'appliquer à toute sorte de justice. C'est un fait que la justice ne nous garantit pas la vie du corps et les avantages temporels dans un monde où règne le péché. Cette vérité peut admettre toutes sortes d'applications pratiques ; elle se borne ici à ce qui se voit « SOUS LE SOLEIL, » c'est-à-dire dans ce monde-ci, sans qu'il soit question de l'autre.

Le passage Ésaïe XXIX, 14, traite du jugement de Dieu sur le peuple d'Israël.

2. Le mot « périra » (1 Cor. VIII, 11) est le même que celui qui est traduit, « détruis » (Rom. XIV, 15). « Ne *détruis* pas par ta viande celui pour lequel Christ est mort. » Il se retrouve en Luc VI, 9, où il est rendu par « perdre, » dans le passage : « Est-il permis..... de sauver la vie ou de la *perdre ?* » Dans tous ces cas le mot est en contraste avec « *sauver.* »

Il nous semble que l'apôtre veut faire ressortir ici avec une force très-grande l'effet désastreux produit sur un « frère faible, » par une marche qui lui serait en piége et qui aurait pour résultat d'outrager et de rendre insensible sa conscience.

C'est l'entraîner dans le péché, et en tant que cela dépend de celui qui agit ainsi, c'est perdre un frère pour lequel Christ est mort... Christ est mort pour lui, et toi, tu agis de manière à amener sa destruction, si cela ne dépendait que de ton acte.

Le Salut de Dieu 3 (1876)

LE SANG DE JÉSUS

VII

LA RÉGÉNÉRATION A POUR BASE LE SANG DE JÉSUS.

Le Seigneur Jésus a dit : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (Jean III, 3). Cette déclaration n'implique nullement une expérience que vous, cher lecteur, vous auriez à faire et qui viendrait se placer entre vous et le précieux sang de Christ; car s'il est vrai que nous sommes sauvés, « par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit-Saint », c'est que Dieu « l'a répandu richement sur nous *par Jésus-Christ, notre Sauveur* » (Tite III, 6).

La nécessité d'être né de nouveau fait ressortir votre entière impuissance pour approcher de Dieu.

Cette vérité telle que la présente l'Écriture, n'est nullement en contradiction avec cette autre vérité que je désire plus particulièrement que Dieu vous fasse saisir, savoir la toute-suffisance du sang de Jésus pour vous donner la paix avec Dieu; car nous ne pouvons être acceptés comme justes devant Dieu autrement qu'en Christ, suivant ce que dit la Parole : « ..... Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus » (Romains III, 24). Au contraire, la nécessité d'être né de nouveau montre avec plus de clarté que le salut ne se trouve qu'en Christ seul. Lisez le III^e^ chapitre de

l'Évangile de Jean, étudiez avec soin ce sujet d'une importance vitale, et vous verrez que vous êtes dépouillé de tout moyen d'obtenir par vous-même miséricorde et jeté comme un pécheur perdu à la croix du Christ, sans espoir d'être sauvé, si ce n'est par la grâce.

Le Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, affirme par deux fois et de la manière la plus solennelle cette absolue nécessité de la nouvelle naissance quand Il dit : « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (vers. 3). « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (vers. 5). Et comme raison de cette nécessité, il pose ce fait : « Ce qui est né de la chair est chair » (vers. 6).

La « chair », c'est la nature humaine corrompue, telle qu'elle est devenue par l'introduction du péché dans le monde. Dans cet état la volonté est contraire au bien, la conscience est souillée, l'intelligence obscurcie quant aux choses de Dieu, les affections sont ennemies de Dieu et tournées vers les choses de la terre et vers des objets indignes, les désirs sont corrompus, les appétits déréglés et sans contrôle. « Toute l'imagination des pensées du cœur n'est que mal en tout temps » (Genèse VI, 5). « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Romains VIII, 7). Comment donc ce qui est « chair » pourrait-il entrer dans le royaume de Dieu, ou même le voir? « Ceux qui sont dans la chair

ne peuvent plaire à Dieu » (Romains VIII, 8).

Tels nous sommes tous comme descendants d'Adam pécheur. Car Adam après qu'il eut péché « engendra un fils à sa ressemblance, selon son image » (Genèse V, 3). Or qui tirera le pur de l'impur? (Job XIV, 4). Toute la race humaine, avec chacun des individus qui la composent, est donc absolument et entièrement dépravée. Nés de parents déchus et corrompus, nous sommes infectés de cette souillure héréditaire. « Ce qui est né de la *chair* est *chair*. » Chacun se trouve par conséquent impropre à entrer dans le royaume de Dieu; et, laissé à lui-même, dans l'impossibilité de plaire à Dieu.

Remarquons aussi une autre vérité capitale. C'est que la chair reste toujours chair. Il n'y a pas à attendre pour elle d'amélioration, de régénération, de changement qui la rende propre pour le royaume de Dieu. « Le More changerait-il sa peau ou le léopard ses taches? » (Jérémie XIII, 23). L'homme naturel peut se policer, se civiliser, s'adoucir; il peut se corriger de certains défauts, renoncer à tel ou tel vice, arriver à un point de moralité plus élevé, mais il reste toujours « chair. » Essayer de se réformer, de devenir meilleur dans l'espérance de se rendre digne d'entrer dans le royaume de Dieu, n'a aucune valeur devant Dieu. Nicodème, cet homme respectable, pieux, docteur d'Israël, ne peut comme tel, même voir le royaume de Dieu. Il lui faut autre chose que la conformité à un certain modèle de vertu humaine, si élevé

soit-il. Pour Dieu la mesure de la sainteté ce n'est pas la moralité, c'est Christ, et l'on ne peut être en Christ que par l'Esprit. Pour connaître, apprécier et goûter les choses de Dieu, il faut sortir de la chair et des choses de la chair; car « l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu » (1 Corinthiens II, 14.)

Voilà pourquoi il faut ce changement radical que le Seigneur appelle la nouvelle naissance, et que l'Esprit de Dieu seul peut opérer.

Vous exagérez, dira-t-on peut-être, et de telles vues ne sont propres qu'à dégoûter et éloigner complétement de la religion des personnes bien disposées.

Devons-nous donc cacher la vérité ou frelater la parole de Dieu, au lieu de parler en sincérité comme de la part de Dieu devant Dieu? (2 Corinthiens II, 17). Êtes-vous convaincus que l'Écriture dit vrai lorsqu'elle déclare : « Le cœur de l'homme est rusé et désespérément malin par dessus toutes choses » (Jérémie XVII, 9)? « Du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures » (Matthieu XV, 19). Croyez-vous que l'homme dans la chair est esclave du péché et du diable (Jean VIII, 34; 1 Jean III, 8), incapable de connaître, d'aimer et de servir Dieu?

Je le répète donc, l'homme naturel, quelles que soient ses connaissances, ses talents, son amabilité et sa moralité, est tout à fait impropre au royaume de Dieu.

Il est dur, sans doute, de croire que notre « moi » soit aussi mauvais que je viens de l'indiquer, et en fait il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse vraiment nous en convaincre, mais le Seigneur ne représente-t-il pas notre condition comme absolument dépravée, comme « chair » ? Ne déclare-t-Il pas solennellement que sans la « nouvelle naissance » pas un homme, non pas même un Nicodème, moral, instruit et qui cherchait la vérité, ne peut voir le royaume de Dieu ni y entrer? Le Seigneur ne dit pas qu'il ne le verra pas ou qu'il n'y entrera pas; mais qu'il ne *peut* le voir, qu'il ne *peut* y entrer, montrant par là que c'est *moralement impossible*.

Cette impossibilité provient aussi du fait qu'il s'agit d'entrer dans un royaume. Un anarchiste a une aversion décidée pour tout gouvernement régulièrement établi; ainsi un homme qui par sa nature hait les saintes lois par lesquelles le royaume de Dieu est gouverné, ne saurait y entrer pour en être un loyal sujet. Dieu devrait changer Lui-même de nature avant de pouvoir admettre un tel homme dans son royaume, et puisque Dieu ne peut changer, c'est nous qui devons avoir une nature nouvelle, en harmonie avec la sienne; nous devons être participants de la nature divine (2 Pierre I, 4), être de Dieu dans le Christ Jésus (1 Corinthiens I, 30). Il nous faut être « nés de nouveau » et avoir ses lois dans nos cœurs et nos entendements (Hébreux X, 16).

C'est un principe de notre être, que pour qu'un

homme soit heureux, il doit y avoir quelque correspondance entre ses goûts, ses dispositions et les habitudes, et la scène sur laquelle il est placé, la société à laquelle il se trouve mêlé et les services dans lesquels il est employé. Un poltron sur un champ de bataille, un libertin dans une maison de prières, un mondain plein de pensées légères auprès d'un lit de mort, un ivrogne dans la compagnie d'hommes saints, sentiront instinctivement qu'ils ne sont pas à leur place; il n'y a là pour eux aucune jouissance. Quelle joie pourrait donc goûter un homme irrégénéré dans le royaume de Dieu sur la terre ou au ciel?

Qu'on lui parle des beautés de la nature, qu'on lui décrive les merveilles répandues sur la terre et dans les cieux, que l'on fasse passer devant lui tout ce qu'a su créer la puissance de l'intelligence humaine, toute la finesse et la délicatesse des sentiments de l'homme dans les arts et la littérature, que l'on fasse appel à sa générosité et à son bon sens, que même dans des formes éloquentes, on lui parle de religion, il comprendra de tels discours et y applaudira. Mais parlez des choses spirituelles et éternelles, et vous ne trouverez qu'indifférence. On estimera que vous êtes obscur, prosaïque et sans intérêt.

D'où cela provient-il, sinon de ce que l'homme naturel ou dans la chair manque de ce sens spirituel qu'une nouvelle naissance seule peut communiquer. Car l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car

elles lui sont folie; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement (1 Corinthiens II, 14).

C'est une vérité digne de la plus sérieuse attention qu'être né de nouveau ne veut pas dire une amélioration de nous-mêmes, mais la création d'une nouvelle nature spirituelle produite par Dieu Lui-même. Cela est évident d'après ce que dit Jésus dans son entretien avec Nicodème : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ». Cette œuvre merveilleuse ne s'effectue par aucun effort de votre esprit, de votre intelligence, d'aucune de vos facultés. Ni prières, ni larmes, ni repentir, ni luttes ne peuvent la produire, mais le Saint-Esprit seul, par le moyen de l'eau, de la parole de Dieu qu'il applique à l'âme par sa puissante énergie.

Cette œuvre est donc d'une nature spirituelle car « ce qui est né de l'Esprit est esprit ». Elle ne consiste pas dans une réforme extérieure; c'est une transformation intérieure, selon ce qui est dit : « Soyez transformés par le renouvellement de votre entendement » (Romains XII, 2). Il s'agit « d'être renouvelés dans l'esprit de votre entendement » (Éphésiens IV, 23), et c'est alors que l'on est rendu capable de discerner quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite (Romains XII, 2), et de produire « le fruit de l'Esprit, l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance » (Galates V, 22).

*

Ah! direz-vous, quelle terrible vérité! Moi pauvre pécheur sans force, je n'ai plus que le désespoir à attendre. Comment atteindrai-je jamais à une pareille hauteur?

Vous avez bien raison, en effet, de désespérer de vous-même; c'est l'Esprit seul qui peut vous communiquer une nouvelle nature, et quant à votre *moi* il est incurablement *mauvais* et comme tel jugé et condamné. Mais à quoi la conviction de cette vérité doit-elle vous conduire? A vous confier en Jésus seul.

En effet remarquez que le Seigneur continue son discours en plaçant devant « le docteur d'Israël » l'expiation faite par Lui-même, le Fils de l'homme qui devait être « élevé, » et l'amour de Dieu envers un monde qui périssait, amour manifesté par le don et l'œuvre de son Fils.

Il vous faut être né de nouveau. Vous dites que vous êtes abattu et sans force. Le mortel poison du péché coule dans tout votre être, vous êtes perdu et vous désirez vivre.

Eh bien, Jésus vous invite à regarder à Lui, le Fils de l'homme élevé comme Moïse autrefois éleva le serpent au désert. Alors vous vivrez d'une vie à jamais durable et permanente dans sa réalité spirituelle.

Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour le juger, mais pour le sauver. Pour cela, le Seigneur Jésus est mort afin que celui qui croit en Lui ne soit pas jugé, mais qu'il ait la vie éternelle. Celui qui reçoit ce témoignage est « né de nouveau », il est tiré de la corruption, de la mi-

sère et de la mort dans lesquelles il gisait. Ayant reçu la parole de la vérité, il est du nombre de ceux que Dieu de sa propre volonté a engendrés pour être une sorte de prémices de ses créatures (Jacques I, 18). « Il est régénéré, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre I, 23).

Car « quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » (1 Jean V, 1).

Voulez-vous donc, mon cher lecteur, voir réalisée pour vous cette vérité indispensable pour entrer dans le royaume de Dieu, regardez à la croix où Jésus a été élevé; c'est là que vous verrez votre culpabilité enlevée; dirigez vos regards vers Celui qui est vivant, ressuscité et assis à la droite de Dieu. Par la foi en Lui vous serez pris hors de la vieille création où il n'y a que condamnation et mort, et transportés dans la nouvelle où se trouve la justification et la vie (Voyez Romains VI, 3-11, et Éphésiens II, 1-10).

Sachez-le bien, le grand but pour lequel Dieu dans son amour ineffable a envoyé son Fils est celui-ci : « Ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'*en croyant, vous ayez la vie par son nom* (Jean XX, 31).

La nouvelle nature est une nature dépendante, elle n'agit pas d'elle-même. Le vieil homme prétend être indépendant.

LE FAIT EST QUE JE NE M'EN SOUCIE PAS

Me promenant un jour au bord de la mer, je me trouvai près d'un homme que j'avais déjà souvent vu occupé à creuser dans les rochers pour y chercher du jais. Quoique depuis plusieurs jours son travail eût été infructueux, il le poursuivait sans avoir l'air de se décourager, et regardait de temps en temps avec une sorte de pitié un groupe de femmes et d'enfants qui, non loin de là, recueillaient les morceaux de charbon de terre que de fréquents naufrages jettent sur ces côtes.

« Voyez comme ces malheureux travaillent, me dit-il. Ils font plus d'une lieue pour arriver; et quand ils ont ramassé ce qui ne vaut pas dix sous, il faut encore qu'ils le portent en haut des falaises et ensuite jusque chez eux!

— « Mais ils l'ont pour rien, lui répondis-je, et c'est là ce qui les attire. »

— « C'est bien cela ! Que ne ferait-on pas, et quelle peine ne se donnerait-on pas pour avoir quelque chose pour rien? Il y en a plus d'un qui irait bien loin pour cela, alors même qu'il s'agirait d'une chose dont on ne se soucierait plus, dès qu'on la possèderait. »

— « Oui, telle est en effet la manière dont le monde agit, lui dis-je; mais voici ce qui est étrange : il y a *une chose* que les hommes ne veulent point recevoir, même pour rien.

— « Quelle chose donc? »

— « Le salut que Dieu leur offre. C'est cepen-

dant le seul moyen de l'obtenir. On l'achète sans argent et sans aucun prix. »

— « Bien, bien ! répliqua-t-il; je connais tout cela d'un bout à l'autre, voyez-vous; car je vais régulièrement au culte. Ma mère était chrétienne, comme on dit, et même mon fils qui est en Australie, vient de m'écrire qu'il s'est converti. Mais moi, je ne suis pas de leur trempe. »

— « Et pourquoi, lui dis-je? Vous savez bien qu'il y a un ciel et un enfer, que Dieu a envoyé son Fils dans le monde mourir pour des pécheurs et qu'à cause de cela, Il leur donne librement et gratuitement le salut. La perspicacité avec laquelle vous savez discerner l'empressement des gens à rechercher ce qui ne coûte rien, s'élèvera en jugement contre vous au dernier jour. »

— « Le fait est que je me soucie pas de ces choses, répondit-il. Je n'en sens pas le besoin et je ne puis pas le sentir. J'ai toujours été ainsi. »

— « Vous n'êtes plus jeune? »

— « J'ai soixante ans environ. Mais quel rapport cela a-t-il avec ce que vous me dites? »

— « Écoutez; durant ces soixante ans, vous êtes-vous jamais mis, pendant un seul quart d'heure, à genoux devant Dieu pour le supplier de vous tirer de cet état d'indifférence et de mort, et de vous donner le désir de posséder la vie? »

Pendant quelques instants il resta silencieux,

puis il dit : « Non; jamais dans ma vie je n'ai prié Dieu de sauver mon âme. »

Et il continua, tout en tirant de sa pipe des bouffées de fumée, de parler et d'argumenter pour excuser son indifférence.

Je le quittai, le cœur rempli de tristesse à la pensée de l'insouciance et de l'engourdissement mortels dans lesquels périssent tant de milliers qui, comme cet homme, portent le nom de chrétiens.

Laissez-moi vous adresser aussi un mot, mon cher lecteur, qui peut-être jusqu'à présent êtes resté sans inquiétude quant à ce qui concerne votre âme.

Croyez-vous qu'il vaille la peine de recevoir de la part de Dieu le salut qu'Il vous offre « sans argent et sans aucun prix? » Ce don précieux que sa grâce vous présente, c'est la vie éternelle et cette vie est dans son Fils. Seriez-vous assez insensé pour ne point vous en soucier?

Tôt ou tard, que vous y pensiez ou non, il faut que vous ayez *personnellement* affaire avec le Dieu vivant. Vous ne pouvez éviter sa rencontre. Maintenant c'est dans sa grâce qu'il vient à vous, pécheur; plus tard ce sera en jugement. Vous préoccupez-vous de ce moment solennel?

Peut-être admettez-vous d'une manière générale que Christ est mort pour sauver les pécheurs, mais le croyez-vous pour vous-même? Vous présentez-vous devant Dieu comme un *pécheur perdu* pour recevoir gratuitement de Lui,

le salut et la vie? Ou bien, comme l'homme dont je viens de vous entretenir, n'avez-vous nul sentiment de votre état et du danger que vous courez?

Réfléchissez à cette parole solennelle : « C'est ici le jugement, que la lumière est venue au monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière : car leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean III, 19).

C'est votre négligence obstinée, c'est votre indifférence persistante à l'égard de Christ, le don de Dieu, qui sera cause de votre ruine éternelle.

Secouez donc maintenant votre assoupissement, occupez-vous du salut de votre âme, de peur que ce ne soit dans l'enfer même qu'ait lieu votre réveil.

La porte de la vie s'ouvre toute grande devant vous. Dieu, dans son amour, vous appelle, vous invite, vous presse d'y entrer, en vous montrant le pardon et la paix dans la croix de Jésus. Oh ! prenez garde que vos pas insouciants ne vous conduisent loin de cette porte jusque dans l'étang de feu où nul ne dira : « Je ne m'en soucie pas. »

Pécheur insouciant ! le temps fuit, l'heure avance
Et bientôt il faudra paraître devant Dieu.
Tu vas le rencontrer ! Peux-tu fuir sa présence?
Où te cacher? Sa main t'atteindrait en tout lieu.
Oh ! sors de ta torpeur ! Vois, sa grâce t'appelle.
Pourquoi veux-tu périr? Il t'offre le salut.
Son amour te fait don de la vie éternelle :
Saisis-la ; puis joyeux, marche droit vers le but.

SIMPLES ESSAIS SUR L'ÉVANGILE

VI

QUICONQUE

Il est écrit (Romains I, 16) que l'Évangile est *la puissance de Dieu* en salut à QUICONQUE CROIT. La manière dont Jésus présente la vérité à Nicodème en Jean III, met en évidence précisément ce caractère distinctif de l'Évangile. Il lui annonce l'amour de Dieu envers le monde, amour dont la grande preuve est le don de son Fils; puis il montre le but de la bonne nouvelle en ajoutant ces mots : « afin que QUICONQUE CROIT en lui (le Fils) ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle. »

De telles déclarations abondent dans les Écritures; en voici un exemple :

Après que l'apôtre Pierre, dans la maison de Corneille, eut raconté les faits qui concernaient « Jésus de Nazareth », sa vie, sa mort, sa résurrection et le propos arrêté de Dieu de l'établir juge des vivants et des morts, il résume l'évangile en ces termes : « Tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, QUICONQUE CROIT en Lui, reçoit la rémission des péchés » (Actes X, 43).

L'appel est général; il n'y a aucune exception; la parole s'adresse également aux riches et aux pauvres, aux sages et aux ignorants, aux grands et aux petits : c'est à QUICONQUE CROIT.

Tout le monde est également pécheur devant Dieu; tout le monde a donc besoin du même salut. Sous ce rapport, il n'est question ni du nombre, ni du genre des péchés que l'on a commis. Un seul péché a suffi pour qu'Adam et Eve fussent chassés du Paradis; et comme dit l'apôtre Jacques : « Quiconque gardera toute la loi et faillira en un seul point, est coupable sur tous », — il est convaincu par la loi d'être un transgresseur. Personne ne peut donc subsister devant Dieu sur ce terrain, « car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Romains III, 22, 23). Si on les mesure les uns à côté des autres, il est possible qu'il y ait grande différence entre les hommes, mais au point de vue de la gloire de Dieu, il n'y en a pas un qui arrive à la hauteur requise.

Le salut, soit dans son caractère intrinsèque, soit dans sa suffisance pour pourvoir aux besoins du pécheur, est *universel*. Il est adressé *à tout le monde*. « Jésus s'est donné Lui-même en rançon *pour tous;* » et « Dieu veut que *tous les hommes* soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité » (1 Timothée II, 4, 6).

— Tout le monde est-il donc sauvé?

— Non; car hélas, beaucoup ne veulent pas écouter l'Évangile, ne veulent pas venir à Jésus pour avoir la vie (Jean V, 40). Dieu veut, les hommes ne veulent pas. C'est ainsi que le Seigneur Jésus pleura sur la ville de Jérusalem, en disant : « Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue

les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois *j'ai voulu* rassembler tes enfants, comme une poule sa couvée sous ses ailes, et *vous ne l'avez pas voulu !* » (Luc XIII, 34).

Oui, il faut bien le reconnaître : la porte est *ouverte* à *tout le monde*. « Il n'y a pas de différence » dans la perdition des hommes, tous ont péché, tous sont perdus; il n'y a pas de différence non plus dans le salut que Dieu leur offre, car « le sang de Jésus Christ son Fils purifie de *tout péché*. » La justice de Dieu est manifestée par la foi de Jésus-Christ *envers tous;* son efficacité est aussi rendue évidente, mais seulement en tous ceux qui croient (Romains III, 22).

Le médecin est tout-puissant, le remède est de toute efficacité, mais, hélas ! il y a beaucoup de malades qui ne veulent pas s'approcher du médecin, ni profiter du remède qu'il apporte. Chose étrange, mais tristement vraie, ils aiment trop leur maladie pour vouloir en sortir, ils méprisent le remède divin. « La lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. »

Que leur jugement sera terrible ! Quelle coupe de colère se prépare pour eux ! Non contents de s'être rebellés contre l'autorité de Dieu, et d'avoir enfreint ses lois, les hommes méprisent sa grâce après avoir mis le comble à leur iniquité, en crucifiant le Fils de Dieu entre deux malfaiteurs ! Malgré tout cela, la bonne nouvelle de la grâce de Dieu se fait encore entendre; car

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Jésus Lui-même a dit : « C'est ici la volonté de mon Père : que QUICONQUE DISCERNE LE FILS ET CROIT EN LUI ait la vie éternelle; et moi je le ressusciterai au dernier jour (Jean VI, 40). Que la grâce de Dieu est grande ! Mais n'oublions pas que c'est au *pécheur* qu'elle s'adresse.

Jésus confond la sagesse de Nicodème, l'homme sage de ce monde, en lui apprenant que « si quelqu'un n'est né de nouveau, — né non pas de la chair mais de l'Esprit; — il ne peut voir le Royaume de Dieu.

Il apprend à la femme samaritaine, pauvre pécheresse corrompue, qu'Il est prêt à lui faire connaître le caractère de Dieu en lui donnant de l'eau vive, et que Dieu le Père cherche des adorateurs qui l'adorent en Esprit et en vérité (Jean IV, 10-23).

Enfin, Il dit au pauvre misérable, trop infirme pour profiter même du remède plein de grâce dont Dieu continuait à favoriser son peuple ; « Lève-toi, prends ton petit lit et marche » (Jean V, 8).

La sagesse du sage doit être mise de côté, car il faut reconnaître sa maladie pour profiter du remède. Alors, quelle que soit la corruption dans laquelle on s'est plongé, quelque complète que soit son incapacité pour profiter des moyens de délivrance, la Parole de Dieu est efficace pour sauver l'âme qui la croit. La parole du Seigneur demeure éternellement. Or c'est cette Parole qui nous a été annoncée.

Où en êtes-vous, cher lecteur? Comment

échapperez-vous si vous négligez un si grand salut qui, ayant commencé par être annoncé par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu ?

VOILA L'AGNEAU DE DIEU

JEAN I, 36.

A Golgotha, l'Agneau sans tache
Nous ouvre l'accès au saint lieu ;
A l'adversaire, il nous arrache.
Voilà l'Agneau de Dieu !

Sa voix d'amour, pleine de charmes,
Répond même au plus faible vœu.
Pécheur contrit, sèche tes larmes !
Viens à l'Agneau de Dieu !

Faible et lassé, dans la détresse,
De mon péché faisant l'aveu,
En Jésus je trouve allégresse.
Voilà l'Agneau de Dieu.

Son sang versé, source féconde,
Proclame la grâce en tout lieu :
Il ôte le péché du monde.
Voilà l'Agneau de Dieu !

J.-R. M.

Correspondance

Question. Y a-t-il un intervalle de temps quelconque entre la conversion et la réception du Saint-Esprit ? (Romains VIII, 15), — l'habitation de l'Esprit dans le croyant (1 Corinthiens VI, 19). — Concilier à ce sujet les passages :

D'une part : « Nul ne peut dire Seigneur Jésus si ce n'est par l'Esprit » (Éphésiens I, 13, 14; 1 Corinthiens XII, 3-13, etc.).

D'autre part : « Les apôtres ayant appris que la Samarie

avait reçu la Parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean qui, étant descendus, prièrent pour eux pour qu'*ils* reçussent l'Esprit-Saint » (Actes VIII, 14, 15).

Réponse. Pour bien répondre à cette question, il faut commencer par établir le sens du mot « *conversion.* » Selon l'usage habituel, ce mot est employé pour désigner d'une manière générale le changement qui a lieu lorsqu'une âme est sauvée, c'est-à-dire lorsqu'elle passe de son état naturel dans la lumière de la connaissance de Dieu et dans la relation d'enfant auprès de Lui.

Toutefois, quand on veut entrer dans les détails de ce changement, il est nécessaire de préciser l'expression et de l'employer dans son sens strict et scripturaire, celui de *la soumission de la volonté à celle de Dieu.* On se soumet réellement à Dieu lorsqu'on écoute et qu'on reçoit la Parole. On peut être bien loin encore de se reposer entièrement sur l'œuvre de Christ et de trouver ainsi la certitude de la rémission de tous ses péchés.

Pendant cet intervalle (qui peut être plus ou moins prolongé), l'Esprit de Dieu fait sentir à la personne réveillée le besoin qu'elle a du pardon de ses péchés, et dirige ses regards vers la personne et l'œuvre de Christ comme vers l'unique fondement de son acceptation auprès de Dieu. Du moment que le croyant se repose sur ce fondement, le Saint-Esprit vient habiter en lui.

Voyez l'exemple de Saul de Tarse. — Terrassé par la vue de la gloire du Seigneur Jésus, le blasphémateur fut à l'instant changé en un serviteur de Dieu et le cri propre à un serviteur s'échappe de ses lèvres : « Seigneur, que faut-il que je fasse? » De ce moment-là date sa conversion. Ébloui, aveuglé même par la lumière qu'il avait vue, il fut plongé ensuite dans une telle angoisse d'âme que, pendant trois jours, il ne mangea ni ne but, cherchant sa consolation auprès du Seigneur qu'il priait sans le connaître encore pleinement. Le Seigneur Jésus qui ne voulait pas le laisser longtemps dans cet état, lui envoya son serviteur Ananias afin qu'il recouvrât la vue et qu'il fût rempli de l'Esprit-Saint (Actes IX, 17, 18).

Saul se lève de terre, et avec l'énergie que lui donne le Saint-Esprit, il est baptisé avant de rien manger, proclamant ainsi d'une manière sensible et pratique que la rémission de ses péchés avait eu lieu.

Plus tard, il rappelle à Timothée la vérité bénie dans laquelle il avait trouvé le repos de son âme. Il s'était reconnu

blasphémateur, persécuteur et outrageux; mais, dit-il, « cette parole est certaine et digne de toute acceptation que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont moi je suis le premier » (1 Tim. I, 15). Il y eut donc, pour Saul de Tarse, un intervalle de trois jours entre sa conversion et le moment où Dieu le remplit de son Saint-Esprit. Pendant ce temps où il fut profondément travaillé dans son âme, on ne pouvait cependant pas le traiter ouvertement comme un frère en Christ. Mais après que, par son baptême, il eut donné la preuve que son âme était en repos, il prit sa place parmi les frères de Damas avec lesquels il était uni de fait, ayant été introduit par le Saint-Esprit dans l'unité d'un seul corps (1 Cor. XII, 12, 13).

Cet exemple explique ce qui peut paraître contradictoire dans les deux points relevés par la question.

I. Le Saint-Esprit est reçu *après* que l'on a cru au Seigneur, ainsi que le montrent clairement des passages tels que Jean VII, 39; Éphés. I, 13; Gal. IV, 6. Il est reçu lorsque le cœur se repose entièrement sur l'œuvre du Christ pour sa justification devant Dieu (Rom. V, 1, 2, 5; Gal. III, 1, 2; Actes XIX, 5, 6).

II. Jusqu'à ce qu'une personne ait reçu le Saint-Esprit, on ne peut pas la reconnaître comme étant dans la position chrétienne; car « si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de Lui » (Rom. VIII, 9). *On ne devrait donc pas encore le traiter comme un frère en Christ, mais plutôt arrêter* son attention sur l'œuvre de la rédemption accomplie par le Seigneur Jésus, pour qu'il y trouve le repos de son âme.

Quant au passage : « Nul ne peut dire « Seigneur Jésus, » si ce n'est par l'Esprit-Saint » (1 Cor. XII, 3), nous dirons qu'il s'agit ici de distinguer le vrai caractère de diverses énergies et *manifestations dites spirituelles. Lorsque la personne qui parle* est poussée par le Saint-Esprit, elle reconnaît, avant tout, l'autorité de Jésus comme Seigneur. Dans le cas contraire, on doit conclure que ce n'est pas le Saint-Esprit qui agit.

FRAGMENT

La tribulation peut surgir dans l'Église; on peut être désappointé par ce qu'on voit même dans des frères ; mais ceux qui ont Christ devant eux persévèrent; la Parole qu'ils ont entendue et qu'ils gardent les met en rapport avec Lui, et Christ est plus que tout le reste.

Le Salut de Dieu 3 (1876)

LE SANG DE JÉSUS

VIII

QUELLE EST LA FOI PAR LAQUELLE ON SAISIT CHRIST?

Dieu, dans sa parole, rend témoignage à sa propre grâce et à l'œuvre de Christ. Il se fait connaître à nous comme le Dieu d'amour qui a envoyé dans le monde son Fils afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (Jean III, 16). Il nous révèle son amour qu'il constate envers nous, en ce qu'Il n'a pas épargné son Fils. Il nous dit la pleine satisfaction qu'Il a trouvée dans l'œuvre que le Seigneur Jésus a accomplie. Il nous montre dans ce sacrifice l'eau qui purifie, aussi bien que le sang par lequel l'expiation est faite pour les péchés (1 Jean V, 6), et ainsi Il rend ce témoignage que pour le pécheur « tout est prêt, » afin qu'il puisse être sauvé et avoir part à la joie du festin de noces (Matthieu XXII, 4).

Mais comment un pécheur pourra-t-il entrer en possession de ces précieuses bénédictions, du pardon, de la paix, de la joie, de la vie éternelle? Ce n'est par aucun mérite, ni par aucune œuvre, mais simplement en recevant le témoignage de Dieu. C'est là la foi. Par là on a confiance en Dieu, le Dieu vivant et vrai; on apprend à le connaître en connaissant le Seigneur Jésus-Christ son Fils; et c'est dans cette connaissance qu'est la vie éternelle (Jean XVII, 3).

Oui, pauvre pécheur, tel est le caractère plein de grâce de Dieu; tel est l'amour qui déborde de son cœur, que vous n'avez qu'à vous remettre entre ses mains; quelque méchant que vous soyez, quelque désespéré que soit votre état, Il ne permettra pas que vous soyez confus. Vous n'avez qu'à vous confier en Lui, en sa parole, au témoignage qu'Il a rendu de son Fils, et vous avez la vie éternelle.

Pensez-vous que Dieu puisse vous tromper? Pouvez-vous douter de son amour quand Lui-même l'affirme? « Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand; car c'est ici le témoignage de Dieu qu'il a rendu au sujet de son Fils; celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même; celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils. Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils » (1 Jean V, 9-11).

Celui donc qui a reçu son témoignage, a scellé que Dieu est vrai (Jean III, 33).

Ainsi, c'est par la foi que nous sommes unis à Christ, de manière à posséder la vie éternelle; c'est en le connaissant tel que l'Écriture nous le révèle et en nous abandonnant à Lui avec une entière confiance, que nous avons part aux richesses de grâce qui découlent de Lui. Mais la foi qui établit ainsi un lien entre nous et le Fils de Dieu, ne le fait pas en vertu de quelque mérite

qui soit en elle, elle est simplement le moyen et le seul par lequel l'âme peut saisir quoi que ce soit de Dieu et de Christ, « car vous êtes sauvés *par la grâce*, par la foi, et cela ne vient pas de vous; c'est le don de Dieu; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Éphésiens II, 8, 9). « La foi est l'assurance des choses qu'on espère et la conviction de celles que l'on ne voit pas » (Hébreux XI, 1); elle prend Dieu au mot sans s'embarrasser des difficultés et des impossibilités, elle agit comme Abraham qui, contre espérance, crut avec espérance, et qui ne forma pas de doute sur les promesses de Dieu par incrédulité, pleinement persuadé que ce qu'il a promis il est puissant aussi pour l'accomplir (Romains IV, 18, 20, 21).

C'est ainsi que l'on est sauvé en croyant. Dieu vous annonce son message de grâce; Il vous dit que la vie éternelle est en son Fils, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde; il est écrit que Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, et quelque incroyable qu'il puisse paraître que Dieu ait déployé une telle grâce, veuille sauver des pécheurs tels que vous et moi, et nous ait aimés le premier, nous qui étions haïssables; c'est pourtant vrai, d'une vérité ineffable pour nos âmes, puisque Dieu le dit. Tout ce qu'il y a donc à faire, c'est de recevoir cette joyeuse bonne nouvelle, de s'en emparer avec bonheur, en adorant cet amour qui surpasse toute connaissance, et sans penser qu'il y ait rien à ajouter à ce qui a été pleinement accompli, sans

avoir aucun doute, ni défiance à l'égard de Dieu.

Ah! direz-vous, je voudrais bien croire ainsi; mais je ne le puis. Je crains, mon cher lecteur, que ce ne soit une fausse idée de la foi qui vous fasse parler ainsi. Vous semblez penser que la foi est une espèce d'œuvre à accomplir, tandis qu'elle consiste simplement à reconnaître l'œuvre accomplie par un autre. Vous voulez faire quelque chose pour arriver à jouir de la faveur de Dieu et vous avez l'idée que si vous pouviez seulement *croire*, Dieu vous récompenserait en vous donnant le pardon et la paix. Laissez de côté cette pensée, et ne vous figurez pas que la foi soit le prix auquel s'achète la paix. La paix est faite par le sang de sa croix (Colossiens I, 20); c'est Christ qui est notre paix, il est venu et a annoncé la bonne nouvelle de la paix à nous qui étions loin (Éphésiens II, 14, 17); cette paix vous est offerte, vous n'avez qu'à la saisir en vous confiant au témoignage de Dieu.

Aussi longtemps que vous attachez quelque vertu méritoire à *votre foi*, vous ne pouvez trouver la paix. La foi, bien loin d'être une œuvre, est la cessation de toute œuvre. Abandonnez donc toute prétention d'avoir en vous-même quelque chose qui aide à vous sauver; le salut est comme une montagne inaccessible aux efforts de l'homme; cessez toute tentation de la gravir et laissez Christ vous y porter dans ses bras.

Mettez bien dans votre esprit que ce n'est pas l'acte de croire, mais que c'est l'objet de votre foi,

c'est-à-dire Christ, qui vous sauve. C'est vers Lui que Dieu dirige vos regards quand Il dit : Voici l'Agneau de Dieu. « Regardez vers moi et soyez sauvés. » Dieu l'a exalté par sa droite pour Prince et Sauveur (Actes V, 31). Oubliez donc toute autre chose, votre foi, votre repentance, vos sentiments; contemplez le Fils et vous aurez la vie éternelle. C'est en Lui et non dans votre foi que se trouvent le salut et la paix.

Tant que vous vous méprendrez sur ce qu'est vraiment la foi et sur son rôle quant à l'application du salut à vous-même, vous resterez dans le trouble. Vous vous plaignez de votre impuissance à croire. D'où vient cette impuissance? Elle ne provient pas de l'impossibilité où vous êtes de croire d'une manière convenable, mais de ce que vous n'abandonnez pas tout effort de propre justice, consistant à vouloir accomplir un acte ou une œuvre quelconque qui vous rende capable ou digne d'être sauvé.

Contemplez donc toute la suffisance de l'unique et grande œuvre que le Fils de Dieu a achevée pleinement sur la croix. Prenez ce que Christ a fait, et soyez entièrement satisfait du salut qu'il a accompli quand Il est mort et ressuscité.

Je crois, direz-vous peut-être encore, mais ma foi est si faible que je ne puis en être satisfait. Vraiment? Sachez donc que tant que vous regarderez à l'intensité, au degré de votre foi, vous ne pourrez jamais être satisfait. Si pour être sauvé et avoir la paix, vous attendez d'avoir atteint telle ou telle mesure de foi, vous attendrez toujours. La Parole de Dieu ne dit pas : Étant satisfait de notre foi nous avons la paix avec Dieu ; mais, « ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu » (Romains V, 1). Ne cherchez donc plus aucune satisfaction en votre foi, mais mettez toute votre satisfaction en Jésus-Christ et son œuvre; c'est là que Dieu a trouvé la sienne.

Manque-t-il quelque chose pour vous en Christ? Y a-t-il une demande, un besoin de votre âme auquel Il ne puisse répondre? Que désirez-vous de plus? Être satisfait de Christ et de son œuvre n'est-ce pas entrer dans la pensée de Dieu, et n'est-ce pas la vraie foi? Une foi plus grande de votre part ajoute-t-elle quelque chose à la gloire de sa personne, à l'efficace de son sang et de sa mort? Ou bien Christ attend-il pour vous donner quelque chose que votre foi ait atteint un certain degré ou une qualité qui vous donne un titre à la bénédiction?

Ne vous abusez pas en supposant que votre foi ait un prix, un mérite quelconque, toute nécessaire qu'elle soit comme étant ce qui saisit Christ. L'essence même de la foi, c'est de trouver tout en Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté et rédemption (1 Corinthiens I, 30). Croyez-vous cela? Êtes-vous heureux de le savoir? Voudriez-vous y ajouter quelque chose? Alors ne vous inquiétez plus de savoir si votre foi est assez grande, réjouissez-vous d'avoir trouvé ce trésor, Christ, et poursuivez en paix votre chemin sans détourner vos yeux de celui en qui se trouvent pour vous toutes choses.

Bienheureux êtes-vous si vous n'êtes satisfait ni de votre foi ni de rien de ce qui est en vous ! C'est de Jésus seul qu'il faut l'être. Sauf Lui, rien au ciel ni sur la terre ne peut donner la paix à votre âme. La foi la plus parfaite, en dehors de son objet, ne peut tranquilliser la conscience, ni bannir aucune crainte. Elle n'a en elle-même ni pardon ni vie. Elle fait une chose quand elle est réelle : elle vous détourne de vous-même et vous présente Celui en qui se trouvent la paix et la joie. « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom » (Jean I, 12).

CAÏN

L'histoire de Caïn, dans le chap. IV de la Genèse, fait ressortir à trois points de vue jusqu'à quel degré l'homme est tombé dans le bourbier de la corruption et de la dépravation morale.

1. Caïn apporte à Dieu une oblation des fruits de la terre, — de la terre que Dieu avait maudite.

2. Il méprise le moyen de grâce que Dieu lui offre et ne veut pas se repentir.

3. Il satisfait son amour-propre blessé et ses besoins de vengeance en tuant son frère duquel Dieu avait agréé le sacrifice.

L'application de ces choses à nous et aux temps actuels n'est pas difficile.

1. L'idée que l'on se fait ordinairement du salut, c'est que nous pouvons l'acheter à Dieu en lui apportant quelque chose qui vient de nous, bon et beau à nos yeux peut-être, mais qui participe nécessairement du caractère de la corruption dans laquelle nous sommes plongés. Comme si ce n'était pas assez pour nous d'être éloignés de Dieu, nous l'insultons en lui apportant, comme mérite personnel, les fruits de cet éloignement!

2. Dieu vient rencontrer le pécheur sur le terrain de la grâce souveraine : l'homme méprise cette grâce parce qu'elle est toute gratuite, et qu'elle ne fait aucun cas de la justice humaine.

3. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, descend ici-bas pour chercher et sauver le pécheur, et se donne Lui-même en sacrifice pour le péché : l'homme lui témoigne sa haine en se moquant de Lui et en le crucifiant entre deux brigands.

Chose merveilleuse, mais bien digne de Dieu, qu'Il prenne une créature dégradée à ce point, et jouet du diable; qu'Il la rende propre à vivre en sa sainte présence, et qu'il en fasse un temple du Saint-Esprit !

ÉTANT MORT, IL PARLE ENCORE

Dans un petit hameau vivait un homme encore jeune avec sa femme et leur unique enfant. Il avait été instruit, dès son jeune âge, dans la con-

Le Salut de Dieu 3 (1876)

naissance de l'Évangile de la grâce de Dieu, et les chrétiens qui l'entouraient estimaient qu'il avait vraiment reçu Jésus pour son Sauveur.

Sa vie, aux yeux du monde, était honnête et morale. Depuis de longues années, il suivait régulièrement les réunions des enfants de Dieu; on pouvait, sans rencontrer d'opposition et même avec facilité lui parler des vérités divines, qu'il connaissait d'ailleurs de manière à pouvoir instruire d'autres personnes, ce qu'il avait souvent fait; mais avec tout cela, comme il n'arrive que trop souvent, il s'était contenté de connaître les vérités de la Parole de Dieu, sans que son cœur y eût été réellement gagné, ni sa volonté vraiment soumise.

Un dimanche, étant sur le point de se rendre à la réunion qu'il fréquentait, il fut tout à coup saisi d'un mal si grave qu'il dut se mettre au lit. Ce fut pour ne plus s'en relever, comme il en eut la conviction dès l'abord. La maladie fit de rapides progrès, et il éprouva aussitôt le besoin de faire appeler près de lui ceux qui pouvaient lui parler du Seigneur Jésus.

Je le vis pendant les sept derniers jours de sa vie sur la terre. Ses souffrances étaient cruelles; mais quand on lui en parlait. « Oh! disait-il, ces souffrances-là ne sont rien; elles auront bientôt passé, mais les autres!... » Il voulait dire les angoisses de son âme troublée à la pensée de la mort et de ce qui la suit.

Il reconnaissait et disait à tous ceux qui le visitaient que s'il venait à mourir dans l'état où

il se trouvait, il était perdu! Avec quelle ardeur il recherchait le Seigneur! Comme il dévorait ce qu'on lui lisait ou ce qu'on lui disait de l'Évangile! Jamais il ne s'en lassait, quelles que fussent ses souffrances. « Parlez-moi, disait-il, parlez-moi de ce qui concerne le salut de mon âme, bien que je ne puisse pas vous répondre. »

Nous lui lisions alors les merveilleuses déclarations de la grâce : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde, afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par Lui » (Jean III, 14-17). « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs » (1 Timothée I, 15).

Il écoutait avidement, les regards fixés en haut, comme s'il eût désiré voir Jésus et le posséder comme son Sauveur. « Mais, disait-il, je ne puis le saisir. Oh! que mon cœur est loin de Dieu! Peut-être ne veut-il pas de moi! »

« Au contraire, lui répondions-nous, Jésus lui-même a dit : Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi (Jean VI, 37). Bien plus, ce tendre Sauveur invite les âmes par ces paroles : Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos »

(Matthieu XI, 28). Mais cela n'apportait point la paix à son âme. Son cœur était rempli d'angoisse et de crainte à la pensée d'avoir connu la vérité depuis si longtemps sans lui soumettre son cœur et d'avoir résisté aux tendres appels que Dieu, comme il confessa plus tard, lui avait tant de fois fait entendre et d'une manière toujours plus solennelle. Consumé par une terrible maladie qui, ni jour ni nuit, ne lui donnait de relâche, il voyait que cette fois il ne pouvait échapper et qu'il avançait rapidement vers une issue terrible : c'était la mort et ce qui la suit, le jugement et l'enfer. Il le savait et tressaillait d'épouvante.

Voyant cependant qu'il croyait ce qu'on lui disait touchant le Seigneur Jésus, je lui lus à plusieurs reprises ces paroles : « Je vous ai écrit ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (1 Jean V, 13). Il me semblait que ce passage si simple et si positif devait chasser de son cœur toute crainte. Mon espoir fut trompé.

Que de fois, auprès de son lit de douleur, nous implorâmes la miséricorde de Dieu en sa faveur! Il aimait ces intercessions. Il priait lui-même, et demandait quelquefois qu'on le laissât seul dans l'obscurité. Que se passait-il alors dans cette âme? Je l'entendis une fois disant à demi-voix : « Seigneur, sauve-moi ou je péris! » Ah! pensais-je, on ne se moque pas de Dieu. Car quand bien même Dieu dans sa par-

faite grâce, amène enfin une âme à Lui, il faut qu'elle mène deuil pour chaque refus qu'elle a opposé à son appel d'amour.

Le neuvième jour de sa maladie, comme j'entrais près de lui, il me dit : « Vous tardiez à venir, je croyais bien ne pas vous revoir. Mais je n'ai pas encore la paix. Peut-être que le Seigneur ne veut pas de moi. » Ses forces diminuaient. C'était chose navrante de voir sa figure éperdue. Quelquefois une lueur d'espoir venait l'illuminer. Il disait : « J'espère que le Seigneur ne me laissera pas; mais, reprenait-il, si la mort arrivait subitement! »

Je lui citai ces paroles : « Il a fait la paix par le sang de sa croix » (Colossiens I, 20). Il y eut un moment de silence, puis il dit : « Il a fait la paix pour moi! pour moi! Oh! donne-moi, Seigneur, de le bien saisir! Il a fait la paix pour moi. Je puis bien m'y fier! »

Je tressaillis et pensai : « Cette fois, Dieu lui donne de comprendre. » Quelques instants plus tard, sa femme, qui était une enfant de Dieu, étant allée près de lui, lui dit : « Tu crois bien, cher ami, que Jésus est mort pour toi? » — Oui, je le crois, dit-il après un moment, Jésus est mort pour moi. Il est mort pour moi! Quel bonheur!

Le Seigneur agissait dans son âme; il n'était pas nécessaire que nous ajoutions aucune parole. A mesure que la paix pénétrait dans son cœur angoissé, sa figure naguère si troublée, s'illuminait de joie. « Plus de crainte, disait-il, plus de frayeur, rien que bonheur! »

Le Salut de Dieu 3 (1876)

De quelle joie nous fûmes remplis, en entendant ces paroles!

Bientôt après, se tournant vers les personnes de sa famille qui lui avaient donné leurs soins, il leur dit : « Ne faites pas comme moi. J'ai passé toute ma jeunesse loin de Dieu, ne suivant que ma propre volonté. J'ai trompé les enfants de Dieu par une apparence de piété. Mais on ne peut tromper Dieu. Lui savait bien ce que j'étais. Il m'a repris et châtié bien des fois sans que je voulusse me soumettre. Enfin, Il m'a amené où vous me voyez, et où il n'y avait pas moyen d'échapper. Il fallait aller en enfer!... et ce mot « enfer » est terrible!... C'est sa grâce qui m'a amené là. »

Puis, s'adressant à sa sœur : « Dis à notre père, continua-t-il, de penser à son âme, car il est déjà avancé en âge. »

C'était une scène solennelle; nous fondions tous en larmes. Sa figure était sereine et imposante. « A présent, dit-il, ce sera bientôt fini. » Il souffrait cruellement, mais de même qu'auparavant ses souffrances morales lui avaient fait oublier celles de son corps, maintenant ces dernières étaient allégées par la joie et la paix qui remplissaient son âme.

Nous rendîmes ensemble grâces au Seigneur, pour la faveur ineffable qu'il venait de nous accorder. Il avait arraché une âme à Satan et à l'enfer. Grâces et gloire lui en soient rendues à jamais!

« Quel grand, quel parfait Sauveur! » disait notre ami. Il se réjouissait à la pensée d'être

bientôt auprès de Lui et de contempler sa gloire. Pour lui désormais, mourir était un gain (Philippiens I, 21). Il savait que si sa maison terrestre, qui n'est qu'une tente, était détruite, il avait un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux (2 Corinthiens V, 1). Autant il avait été troublé, autant il était maintenant calme et joyeux dans la jouissance de cet amour parfait qui bannit la crainte.

Oh! chère âme qui lisez ces lignes, et qui ne possédez pas encore la paix avec Dieu, sachez-le bien, ce n'est pas un vain mot que celui de « Jésus. » Il signifie : « Sauveur; » et c'est une vivante réalité. Celui qui porte ce nom est une personne vivante qui a accompli tout ce qu'il faut pour *sauver* les pécheurs qui croient en Lui. Notre cher malade jouissait du plein salut qui se trouve en Jésus. Devant cette merveilleuse œuvre de grâce, et devant la personne adorable du Sauveur, tout dans ce monde avait disparu, même ce qu'il aimait le plus. Il pouvait dire : « Je m'en vais sans regret, » même lorsque sa femme chérie lui présentait leur enfant bien-aimé. Il les remettait au Seigneur en comptant sur cette parole : « Laisse tes orphelins, et je leur donnerai de quoi vivre, et que tes veuves s'assurent sur moi » (Jérémie XLIX, 11).

Pour lui, il avait trouvé Jésus, et Jésus avait ravi son cœur. Semblable au seigneur éthiopien qui, ayant reconnu en Jésus celui dont le prophète parlait, continua son chemin plein de joie,

sans paraître même s'apercevoir de l'absence de Philippe (Actes VIII, 35-39), ainsi, pour notre ami, tout s'éclipsait devant Jésus.

La maladie suivait sa marche rapide, mais l'action de grâces et la louange sortaient maintenant de ce lit de douleur et de mort. Malgré son extrême faiblesse, notre cher malade rendait témoignage à tous ceux qui venaient le voir, de la grâce de Dieu envers lui. « J'ai la paix, disait-il, la paix! quel bonheur! Combien il est heureux d'avoir un Sauveur et un tel Sauveur! »

Environ trois heures après, il ne put presque plus parler, mais sa figure portait l'empreinte de la paix et de la joie. Bientôt il perdit la connaissance de ce qui l'entourait, et, un peu plus tard, il s'endormit en Jésus.

Telle fut la grâce de Dieu envers lui.

Je voudrais maintenant ajouter un mot pour ceux qui, se contentant d'une connaissance intellectuelle de la vérité, vivent dans l'iniquité, c'est-à-dire en faisant leur propre volonté.

Il est possible que vous ne commettiez pas de péchés grossiers, scandaleux devant les hommes, que vous soyez honnêtes et respectés pour votre bonne conduite, que vous ayez même des parents, des amis pieux; mais si vous faites votre propre volonté et non celle de Dieu, vous vivez dans le péché comme le poisson dans l'eau. Car « le péché, c'est l'iniquité » (1 Jean III, 4), c'est-à-dire une marche sans loi, sans obéissance à Celui qui a tout droit sur vous.

Vous êtes donc du nombre de ceux sur les-

quels Jésus révélé du ciel exercera la vengeance en flammes de feu avec les anges de sa puissance, non parce que vous ne connaissez pas l'Évangile ou que vous ne l'écoutez pas annoncer, mais parce que, le connaissant, vous ne lui obéissez pas (Lisez 2 Thessaloniciens I, 7-9.)

Remarquez bien ces mots : *Qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ,* vous qui, tout en possédant et connaissant la Parole de Dieu, et faisant profession d'y croire, ne marchez que comme votre cœur, ou vos intérêts, ou le monde vous mènent. Quelle sera la fin de ceux qui suivent une telle voie? Ils subiront le châtiment d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force (vers. 9). Oh! chers lecteurs, au nom de vos plus précieux, de vos seuls vrais intérêts, je vous en supplie, faites-y attention. Ayez pitié de votre âme. « Baisez le Fils de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périssiez dans cette conduite, quand sa colère s'embrasera tant soit peu » (Psaume II, 12). « Et que ferez-vous au jour de la visitation et de la ruine éclatante qui viendra de loin? Vers qui recourrez-vous pour avoir du secours, et où laisserez-vous votre gloire? » (Ésaïe X, 3).

Jésus vous tend les bras, son cœur veut vous étreindre;
Il a tout fait pour vous; vous avez tout en Lui.
Sous ce divin abri vous n'avez rien à craindre;
Oh! venez sans tarder; venez dès aujourd'hui.

Jésus vous dit : « Celui qui entend ma Parole et qui croit celui qui m'a envoyé a la vie éter-

nelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean V, 24). Il est établi par Dieu, juge des vivants et des morts (Actes X, 42); mais, s'Il est votre Sauveur, Il ne sera pas votre Juge.

Ah! si celui dont je vous ai dit la fin pouvait vous parler, comme il vous presserait de venir à Jésus, comme il vous conjurerait de ne pas vous contenter d'une forme de piété, mais de saisir dès maintenant la réalité des choses éternelles et invisibles. Mais quoique mort, il vous parle encore par le récit que j'ai mis sous vos yeux.

Venez donc à Jésus sans aucun retard.

Le temps se hâte où le Seigneur, comme nous l'avons rappelé, sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu pour exercer le jugement contre ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile; mais auparavant il sera venu pour appeler autour de Lui les siens vivants sur la terre et les réunir à ceux qui, endormis en Lui, seront alors ressuscités (1 Thessaloniciens IV, 14-18). Quel jour glorieux pour les saints quand ils seront ainsi pour toujours avec Celui qui les a aimés et s'est donné Lui-même pour eux!

Lecteur! pour laquelle de ces venues de Jésus êtes-vous prêt? L'une et l'autre vous placent dans un état immuable. C'est la vie, la gloire et la félicité éternelle avec Lui; ou bien ce sont les désespoirs et les pleurs éternels loin de Lui.

Oh! puissiez-vous dès à présent, en croyant en Jésus, recevoir le royaume inébranlable, retenir la grâce par laquelle vous serviez Dieu d'une

manière qui lui soit agréable, avec révérence et crainte. Car aussi notre Dieu est un feu consumant (Hébreux XII, 28, 29).

Il parle encore et du sein de la tombe
Sa voix s'élève et te dit : N'attends pas !
Viens à Jésus avant que le jour tombe,
Et que vienne la nuit de l'éternel trépas.

Viens à Jésus, afin que dans sa gloire
Avec les saints tu paraisses un jour ;
Il vient bientôt consommer sa victoire !
Oh ! ne refuse pas ton cœur à son amour.

L'ATTENTE DU SEIGNEUR

MOBILE DE LA VIE DU CHRÉTIEN ET BAUME POUR SON CŒUR

« Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu; c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a point connu. Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que quand Il sera manifesté, nous Lui serons semblables, car nous le verrons comme Il est. Et quiconque a cette espérance en Lui se purifie, comme Lui est pur » (1 Jean III, 1-3).

« Car notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ [comme] Sauveur; qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'Il a de s'assujettir même toutes choses » (Philippiens III, 20, 21).

« Usez donc de patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur » (Jacques V, 7).

Si je me mets au lit le soir avec la pensée que peut-être Christ viendra avant que le matin n'ar-

rive; si je me lève le matin en me disant : « Peut-être le verrai-je avant le soir; » quel effet une telle attente n'aura-t-elle pas sur mes pensées, ma volonté, mes désirs et ma conduite! Ne prendrai-je pas plaisir à tout ce qui lui est agréable, et, suivant l'exhortation de l'apôtre Pierre, ne m'appliquerai-je pas « à être trouvé sans tache et irréprochable devant Lui, en paix? » (2 Pierre III, 14). Que de choses que maintenant les chrétiens considèrent comme innocentes et permises et qui apparaissent tout autres dans la lumière de la gloire de Celui qui vient!

L'attente du Seigneur me met en rapport avec Lui, me fait entrer dans le courant de ses pensées, me fait travailler avec courage et de façon à ce que je ne sois pas confus lorsqu'Il arrivera.

C'est de cette manière que la venue du Seigneur nous est toujours présentée dans l'Écriture; non comme une doctrine seulement nous parlant de quelque chose qui vient; mais comme une espérance vivante qui purifie, nous tient séparés du mal qui nous environne et nous garantit de la mondanité. En outre, c'est pour notre âme un appui qui nous soutient et nous fortifie en chaque instant de notre vie, nous rendant « fermes et inébranlables, » et nous stimulant à être « toujours abondant dans l'œuvre du Seigneur » (1 Corinthiens XV, 58).

Mais cette attente de Christ est aussi un baume pour toute blessure et pour toute douleur.

Nulle peine ne peut atteindre l'âme, nul coup si douloureux frapper le cœur que cette espé-

rance bénie ne soulage. Si nous examinons quelques-uns des passages de l'Écriture où il est parlé de cette glorieuse venue, nous verrons clairement qu'elle vient toujours répondre aux besoins de ceux auxquels elle est présentée dans leurs circonstances de douleurs ou d'épreuves.

Au XIV^e^ chapitre de l'Evangile de Jean, par exemple, nous voyons les disciples accablés de tristesse, parce que le Seigneur Jésus était sur le point de les quitter. Ils l'avaient regardé comme le roi d'Israël qui allait prendre le trône de David son père, selon la promesse de Dieu (Luc I, 32, 33), et ils n'avaient pas compris que d'abord Il devait être rejeté et crucifié.

Maintenant leurs yeux sont ouverts en quelque mesure, et ils sont pleins de douleur. Alors le Seigneur leur dit : « Que votre cœur ne soit pas troublé... Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures... Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, *je reviendrai* et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi » (Jean XIV, 2-4).

FRAGMENT

Le péché expié pour nous par Christ et jugé en nous par l'Esprit, voilà ce qui nous rend heureux; mais si la seconde chose est négligée, nous ne saurions jouir de la première.

LE SANG DE JÉSUS

IX

LE SANG DE JÉSUS EST POUR LE CROYANT LA BASE DE SA PAIX ET LE THÈME CONSTANT DE SON ADORATION.

Je voudrais m'adresser aujourd'hui plus spécialement à ceux qui croyant déjà en Christ, ont été amenés à sentir plus profondément leurs obligations et leur responsabilité.

Rappelons-nous d'abord que si nous voulons être remplis de la grâce de Dieu et rafraîchis dans nos âmes, il est essentiel que nous retenions fermement les grandes vérités dans lesquelles nous avons trouvé le repos au moment de notre conversion.

Comme les Israélites auxquels l'Éternel rappelle sans cesse la délivrance merveilleuse dont ils avaient été les objets, lorsqu'il les tira du pays d'Égypte, nous devons aussi nous souvenir constamment de l'œuvre d'amour et de puissance par laquelle le Seigneur Jésus nous a délivrés.

Un chrétien était sur son lit de mort, et un ami lui citait différents passages qui montraient la fidélité de Dieu. Quand cet ami se fut retiré, le malade dit à ceux qui restaient auprès de lui : « Des textes tels que ceux-là ne me donnent pas autant de consolation et de soulagement que ces paroles : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle »

(Jean III, 16), ou celles-ci : « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec Lui? » (Romains VIII, 32) Ces témoignages si clairs, qui nous dévoilent le cœur de Dieu, me soutiennent plus que de simples promesses. J'aime à être mis en contact avec une personne vivante. »

C'est là une expérience commune en semblables circonstances. Quand un chrétien, fût-ce même le plus avancé, est sur son lit de mort, il sent qu'il n'y a rien sur quoi il puisse reposer avec confiance, excepté sur les précieuses vérités que proclame l'Évangile de la grâce de Dieu, et sur la personne vivante de son Fils ressuscité et monté en haut.

Sommes-nous faibles, abattus, découragés dans notre course à travers un monde rempli de mal; notre âme est-elle comme « rassasiée de maux, et notre vie est-elle venue jusqu'au sépulcre » (Psaume LXXXVIII, 3); sommes-nous dans un état où « notre esprit se pâme en nous, et où notre cœur est désolé au dedans de nous » (Psaume CXLIII, 4), c'est encore la contemplation de l'œuvre et de la personne bénies de Christ qui seule peut nous relever et nous fortifier.

La parole certaine et digne de toute acceptation que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs (1 Timothée I, 15) est celle qui donne la vie au pécheur qui désespère, et c'est elle aussi qui console et ranime le chrétien. L'Évangile est toujours la puissance de

Dieu en salut à quiconque croit (Romains I, 16), et Christ peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui (Hébreux VII, 25).

Si l'on trouve dans le Christ Jésus la paix de la conscience par le pardon des transgressions passées, c'est en Lui aussi qu'on trouve la paix du cœur dans les circonstances présentes (voyez Philippiens IV, 7), et la paix de l'esprit quant à l'avenir. Et cela n'est pas une théorie, mais un fait que doit réaliser tout enfant de Dieu : « Car nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos... Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Christ?... Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Romains VIII, 28-39).

Souvent une âme pieuse cherche en elle-même, dans ses sentiments envers Dieu, dans ses progrès, en un mot dans les fruits qui doivent être le résultat de la vie de l'Esprit, elle cherche, dis-je, une certitude qu'elle appartient à Dieu. La trouve-t-elle? Non. Et la raison pour laquelle tant de personnes sincères qui croient en Jésus sont harassées par les doutes et les craintes et sont souvent comme enveloppées de ténèbres, c'est qu'au lieu de s'appuyer entièrement sur le bien-aimé Sauveur, elles veulent se reposer en partie sur ce que leur fournissent leurs propres

expériences. Certes les fruits de justice que produit en nous le Saint-Esprit sont précieux comme évidences de la grâce qui nous a été donnée, mais s'y confier comme s'ils étaient les bases de notre paix, cela ne peut se faire qu'au grand détriment spirituel de nos âmes.

Il est bon sans doute, et il faut que les fruits de l'Esprit se voient en nous; mais c'est Christ Lui-même, reçu et cru, Christ sur lequel on se repose, que l'on aime et que l'on suit, c'est Lui seul qui donne à notre âme une paix permanente.

C'est aussi en tenant, par la foi, nos regards attachés sur Lui que nous croîtrons à son image. Et plus nous avancerons dans cette voie, plus aussi nous verrons tout l'odieux du péché et nous sentirons combien loin nous sommes encore d'être conformes à Christ en toutes choses. Mais si notre sanctification pratique est une œuvre graduelle et encore imparfaite, souvenons-nous que notre justification devant Dieu est parfaite et complète. La première s'opère en nous par la puissance du Saint-Esprit, la seconde a été accomplie par l'œuvre de Christ. En même temps n'oublions pas que par le sacrifice de Christ nous sommes déjà sanctifiés pour ce qui regarde notre position devant Dieu, et que nous sommes agréés de Lui, saints et irrépréhensibles, selon toute la valeur à ses yeux du précieux sang de Christ. « C'est par sa volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (Hébreux X, 10).

Justifiés par le sang de Christ et ayant ainsi la

paix avec Dieu, c'est aussi par ce moyen que nous sommes parfaitement purifiés et sanctifiés, de sorte que par le sang de Jésus nous avons une pleine liberté pour nous approcher de Dieu.

Qu'il est grand le prix auquel une telle rédemption a été opérée, — une rédemption qui, répondant à tous les besoins du pécheur, satisfait en même temps à tous les droits de la justice et de la sainteté de Dieu, et nous dévoile les profondeurs et les hauteurs de son amour, de sa grâce et de sa gloire !

Est-il étonnant de voir que les cœurs des rachetés y reviennent continuellement ? Dans le ciel comme sur la terre, le sang de l'Agneau est le thème de leurs adorations. Sur la terre ils adorent « Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang » (Apocalypse I, 5) ; et dans le ciel, les vingt-quatre anciens avec leurs harpes et leurs coupes d'or pleines de parfums, chantent un cantique nouveau, disant : « Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux ; car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation ; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu ; et ils régneront sur la terre » (Apocalypse V, 9, 10).

Faut-il s'étonner, demanderai-je encore, si l'on parle sans cesse du sang de Jésus, vu que la merveille des merveilles, cette œuvre insondable de l'amour de Dieu, par laquelle un pécheur trouve une entrée dans les saintes demeures de la lumière divine, c'est la mort du Fils de Dieu !

Précieux Sauveur ! Il savait combien le souvenir de sa mort est essentiel pour les siens, et Il laissa cette ordonnance si douce à son cœur, qui leur rappelle, toutes les fois qu'ils y participent, son corps donné et son précieux sang versé pour eux. C'est ainsi que dit l'apôtre Paul : « Car moi, j'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné : c'est que le Seigneur Jésus, la nuit qu'Il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le rompit et dit : Ceci est mon corps qui est pour vous, faites ceci en mémoire de moi. De même il prit la coupe aussi, après le souper, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang : faites ceci, toutes les fois que vous la boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Corinthiens XI, 23-26).

O Fils de Dieu ! Sauveur plein de tendresse,
Du péché, de la mort ton sang nous délivra,
Pour toujours rachetés, les tiens pleins d'allégresse,
Dans la gloire introduits répéteront sans cesse :
A l'Agneau, gloire, honneur ! Amen, Alléluia !

LA PAROLE ET LA FOI

Le Seigneur dit que quiconque CROIT, A la vie éternelle. C'est par le moyen de la foi que l'âme est mise en rapport avec Dieu, le Dieu vivant, et cette foi a pour objet ce que Dieu dit.

La parole est de Dieu. De là vient sa puissance et son efficacité. C'est par la parole de Dieu que

tout a été créé ; « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. » C'est par sa parole que toutes choses subsistent. Il est dit du Fils qu'il soutient toutes choses par la parole de sa puissance (Hébreux I, 3).

Le Seigneur Jésus, durant le cours de son ministère, donna constamment des preuves incontestables de la puissance divine de sa parole.

« Lève-toi, dit-il à l'impotent, prends ton petit lit et marche, » et ces paroles suffisent pour guérir l'homme qui avait langui trente-huit ans dans son infirmité (Jean V, 8, 9).

« Lazare, sors dehors, » crie-t-il à celui qui depuis quatre jours gisait dans le sépulcre et qui sentait déjà la corruption ; et, à cet appel, le mort ressuscite (Jean XI, 39-44).

C'est une parole aussi divinement puissante qui se fait entendre au pécheur.

« La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. » (Hébreux IV, 12). Elle est incorruptible, vivante et permanente, et demeurera lorsque toutes choses auront passé (voyez 1 Pierre I, 23-25). Si donc je suis sauvé par elle, je trouve également en elle l'assurance inébranlable d'un salut éternel, car elle ne change jamais, elle ne peut pas se contredire. Or la parole a la puissance pour sauver nos âmes (Jacques I, 21).

« La foi est de ce qu'on entend et ce qu'on

entend par la Parole de Dieu » (Romains X, 17). C'est lorsque la Parole de Dieu est reçue dans le cœur que l'on passe de la mort à la vie.

Cette même parole qui communique la vie, la soutient aussi. Le salut de l'âme est en elle ; en elle aussi se trouve la nourriture de l'âme sauvée. « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Matthieu IV, 4).

Quel bonheur pour nous de pouvoir nous remettre à Dieu pour toutes choses, pour le présent et pour l'avenir, nous appuyant sur la parole immuable et invariable du Dieu vivant, dans laquelle nous trouvons toute assurance pour nos *âmes* devant Dieu !

Nous avons vu que c'est la foi qui nous met en rapport avec Dieu. Les Écritures nous montrent aussi que la porte de la foi est la seule par laquelle l'homme puisse entrer en relation avec Dieu. Le récit de la chute d'Adam prouve cette vérité (voyez Genèse III).

Aussitôt qu'il eut commis son péché de désobéissance dans le jardin d'Éden, Adam eut peur de Dieu. C'est ainsi que dit le prophète : « Vos iniquités ont fait séparation entre vous et votre Dieu » (Ésaïe LIX, 2). Pour que l'homme jouisse de nouveau de la communion avec Dieu, deux choses sont nécessaires : il faut d'abord que les péchés de l'homme soient ôtés ; or cela est une œuvre que Dieu seul peut accomplir, et Il le fait par le moyen du précieux sang de Christ (Hé-

Le Salut de Dieu 3 (1876)

breux IX, 14). Ensuite il faut que l'homme se soumette de cœur à la parole de Dieu qui lui annonce que cette œuvre a été accomplie, car sans cette soumisssion, il est évident qu'il restera toujours dans l'état de rébellion dans lequel il est tombé par son premier acte de péché. C'est la désobéissance qui l'a privé de la communion avec Dieu, l'obéissance seule peut l'y faire rentrer.

C'est là cette bonne nouvelle que le Seigneur est venu nous annoncer : « Qui croit au Fils, a la vie éternelle, mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur Lui » (Jean III, 36). — Et remarquez que cette soumission de cœur que Dieu exige de nous, n'est pas une soumission à une parole de jugement ou à une loi impossible à accomplir, mais bien à une parole de grâce et de pardon gratuit accordé au pécheur perdu. « Les gages du péché, c'est la mort; mais le DON DE GRACE de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Romains VI, 23).

Pécheur, pourriez-vous résister plus longtemps à cet appel de grâce? Dieu ne peut ni cacher ni anéantir sa vérité, cela est évident. Il vous dit nettement ce que vous êtes : un pécheur totalement perdu; en même temps il vous offre la grâce et la vie en vertu de l'œuvre de rédemption que Christ a opérée. Le Seigneur Jésus a dit : « Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Mais allez et apprenez ce que c'est que : « Je veux miséricorde et non pas sacrifice; » car je ne suis

pas venu appeler des justes, mais des pécheurs » (Matthieu IX, 12-13).

La foi est le lien qui nous unit à Dieu; c'est ce qui nous met à l'aise dans sa présence. Il est écrit : « Abraham crut Dieu et cela lui fut compté à justice » (Romains IV, 3). La foi d'Abraham se manifesta par la confiance qu'il avait en Dieu, comme la suite de son histoire nous le montre, et il fut appelé « ami de Dieu » (Jacques II, 23). Nous sommes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de nous-mêmes. Tout est de Dieu, du Dieu qui va à la recherche des pécheurs pour les sauver et les amener à Lui, leur pardonnant gratuitement toutes leurs fautes.

Y a-t-il quelqu'un qui dise : Qu'est-ce que la communion de Dieu? Je ne la désire pas; je ne m'en soucie point.—Que désirez-vous donc? Cherchez-vous la paix, la joie, le bonheur, tout en restant loin de Dieu? Hélas! pauvre âme, combien il vous en coûtera d'apprendre cette leçon élémentaire que le bonheur n'existe pas dans les choses d'ici-bas, où le péché a tout gâté et où la mort met fin à tout ce que le cœur recherche!

Le bonheur n'existe que dans la présence de Dieu et dans sa communion. C'est là qu'il y a une plénitude de joie, des plaisirs qui durent éternellement (Psaume XVI, 11). — En dehors, il y a le jugement, les ténèbres, les peines éternelles.

La mort et la vie sont devant vous, — choisissez! Dieu dit que celui qui croit au Fils A la vie éternelle.

MINNIE GRAY, OU CHERCHÉE ET TROUVÉE

I

LA SALLE DE PRÉDICATION

La coupe du bonheur terrestre était comble pour Minnie Gray, quand le Seigneur parla pour la première fois à son âme. Tout ce que le monde admire, tout ce qu'il estime, tout ce qui a du prix à ses yeux, elle le possédait; aussi lui prodiguait-il ses plus radieux sourires. Elle ignorait combien est trompeuse cette faveur qui s'adressait non à ce qu'elle était en elle-même, mais uniquement à ses avantages extérieurs. Tout lui apparaissait riant et plein de charmes, et elle ne connaissait rien dont l'excellence pût éclipser l'éclat de sa félicité.

Minnie était restée orpheline à un âge trop tendre pour avoir pu comprendre l'étendue de la perte qu'elle avait faite. La parente âgée sous les soins de laquelle elle avait été élevée n'avait qu'un objet dans sa vie : rendre heureuse celle qui lui avait été confiée; et elle pensait assurer son bonheur en s'appliquant à satisfaire tous ses désirs.

Au commencement de l'été de 186., Minnie, accompagnée de quelques jeunes amies, se rendit un soir dans une petite chapelle à l'apparence paisible et où se tenait une réunion. C'était Minnie qui avait suggéré cette idée à ses compagnes dans le but de savoir ce qui pouvait attirer tant de gens à passer une délicieuse soirée d'été d'une manière qui leur semblait si triste.

« Nous ne resterons qu'un quart d'heure, avait-elle dit; nous nous mettrons près de la porte, puis nous nous glisserons dehors sans bruit. »

Mais ce dessein échoua. Lorsqu'elles entrèrent, la salle était déjà trop remplie : elles furent obligées de se séparer, et Minnie, loin de ses compagnes, se trouva droit en face du prédicateur. Pendant quelques moments elle ne songea qu'à s'amuser en pensant à la nouveauté de la scène où elle avait introduit ses amies et en se représentant leur ennui d'être forcées de passer ainsi toute une soirée.

Mais bientôt toute son attention fut attirée et comme enchaînée. Les manières et le sérieux profond, puis les paroles du prédicateur la frappèrent, et comme il discourait « sur la justice et sur la tempérance et sur le jugement à venir, » Minnie trembla de même que le gouverneur romain d'autrefois (voyez Actes XXIV, 25).

Elle avait bien entendu parler d'aumônes et de prières, jamais de justice et de jugement comme elle l'entendait en ce moment. Il lui semblait que le regard du prédicateur était fixé sur elle; toute autre chose avait disparu de son esprit, excepté la pensée que c'était la vérité. Et comment pourrait-elle échapper à un jugement si proche, si imminent? Il y avait, après cette vie, quelque chose à quoi elle n'avait jamais pensé; il existait un Dieu dont elle n'avait jamais reconnu les droits. Voilà ce qui s'imposait à son âme avec puissance. Elle n'avait jusqu'alors rien connu au delà de la terre et de ses plaisirs, et

Le Salut de Dieu 3 (1876)

tout à coup l'éternité se découvrait aux yeux de son âme.

Le prédicateur avertissait ceux qui étaient jeunes, gais et insouciants, et elle sentait que ses paroles s'adressaient à elle. Les terreurs de l'Éternel l'environnaient, elle aurait voulu les fuir et était sur le point de s'écrier : « N'y a-t-il aucun moyen d'échapper à ce jugement redoutable, à cet enfer plein d'horreurs? »

Mais comme ces pensées remplissaient son âme, le prédicateur, cessant de dérouler devant ses auditeurs cette œuvre de jugement, œuvre étrange pour Dieu et son travail non accoutumé (Ésaïe XXVIII, 21), se mit à parler de l'amour qui remplit le cœur de Dieu; du chemin du salut que Lui-même a ouvert en livrant son propre Fils; il montra Christ venu du ciel pour chercher le plus vil pécheur et l'amener à la maison du Père,— Christ, le seul chemin pour quiconque veut y entrer, le seul qui sauve de la colère à venir.

Le prédicateur devenait toujours plus épris de son sujet; il semblait qu'il lui fût doux au delà de toute expression de parler des attraits de Christ, de s'étendre sur son amour et sur tout ce qui le rend aimable, de le présenter de telle sorte que d'autres yeux et d'autres cœurs pussent aussi regarder à Lui et être attirés vers Lui pour l'adorer et le suivre.

Mais Minnie ne voyait en Jésus aucune beauté qui fît qu'elle le désirât. Le prédicateur avait pris pour texte le XI[e] chapitre de Matthieu et

termina par la touchante invitation sortie des lèvres du Sauveur Lui-même : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos. » Minnie ne sentait ni fatigue, ni besoin de repos; le monde ne lui avait présenté qu'une brillante scène de bonheur, et cependant ces dernières paroles résonnaient à ses oreilles comme si elle les avait entendues auparavant, et comme si elle avait voulu les entendre encore, quoiqu'elles n'eussent pour elle aucune douceur (1).

Elle désirait être mise à l'abri du jugement, mais elle ne désirait pas Christ. Le ciel lui apparaissait comme un séjour lugubre où elle ne souhaitait d'aller que pour échapper aux terreurs de l'enfer, lorsqu'à un certain moment il lui faudrait mourir et quitter ce monde. Mais ce temps, elle l'espérait, était encore loin d'elle. Être chrétien à la manière du prédicateur lui paraissait si sombre! N'y avait-il donc aucune autre ressource, aucun moyen terme entre cette alternative et l'éternité terrible qu'il avait dépeinte, et que quelque chose lui disait être une réalité?

Satan murmurait à ses oreilles : Tu as bien le temps de t'occuper de ces choses; le prédicateur est un enthousiaste. Pourquoi se hâter tellement et se jeter dans la détresse et le trouble?

(1) Longtemps après, Minnie Gray apprit que ces paroles avaient été les dernières prononcées par sa mère mourante, lorsque toute petite enfant, on l'avait amenée près de son lit pour recevoir son dernier baiser.

Elle accueillit cette suggestion, et sa conscience s'étant calmée pour un moment, elle jeta un rapide et ardent coup d'œil sur les visages qui l'entouraient pour voir si elle y découvrirait le reflet de ses propres terreurs ou de l'anxiété que semblait éprouver le prédicateur pour le salut des âmes. Chez une ou deux personnes seulement elle put en voir quelques traces. D'après leurs livres et leur air même, elle s'imagina que la plupart étaient des auditeurs réguliers. Quoique plusieurs fussent attentifs, d'autres donnaient des signes de fatigue, quelques-uns s'agitaient, regardaient à leur montre et semblaient impatients; combien y en avait-il qui se doutaient d'être observés de près par une âme qui mesurait la vérité de Dieu par leurs actes?

Oh! pensa-t-elle, mon cas n'est pas si désespéré; il est clair que d'autres ne pensent pas que tout ce qu'il dit soit la vérité, sans cela ils seraient sérieux comme lui. C'est évidemment un enthousiaste emporté par son sujet. Rien ne presse. Je n'ai pas besoin de me décider maintenant; j'y penserai. Si tous semblaient prendre à ces choses un aussi profond intérêt que lui, je sentirais que c'est maintenant ou jamais qu'il faut prendre parti.

Cependant ces paroles d'une part : « Venez à moi, » et d'une autre, celles-ci : « Allez-vous-en loin de moi, » ne cessaient de retentir à ses oreilles, et répandaient sur son visage habituellement radieux, un nuage inaccoutumé. Lorsqu'elles sortirent ensemble, ses amies s'en aperçurent et

la raillèrent à cause de son silence. « Assurément, Minnie, lui dit l'une d'elles, vous ne pensez pas qu'il y eût rien de vrai dans les paroles de cet homme? »

Elle rougit et répondit : « Supposez qu'elles soient vraies, combien cela est sérieux pour nous! » Il y eut une exclamation générale, et celle qui avait déjà parlé dit en riant : « Pauvre H., que dira-t-il quand Minnie Gray sera devenue méthodiste? »

Satan veillait pour enlever du cœur de Minnie la parole qui y avait été semée; il savait comment détourner la flèche de la conviction qui commençait à pénétrer. Minnie ne répondit rien aux dernières paroles de son amie; elle se demanda aussi ce que dirait H., car dans trois mois elle devait devenir sa compagne.

Pendant quelques moments, dans son anxiété touchant l'avenir éternel, elle avait oublié la terre; mais maintenant ses joies et ses espérances recommencèrent à surgir en foule dans son cœur, avec la pensée de celui en qui elles se concentraient, et les paroles qui l'avaient si vivement impressionnée perdirent peu à peu de leur puissance.

Lorsqu'elle fut seule, dans le calme de la nuit, elles se firent encore entendre, et il ne lui était pas facile de s'en débarrasser; mais le diable murmura de nouveau : « Tu as bien le temps; tu es si jeune! Ne te décide pas maintenant; pense à tout ce que tu aurais à abandonner pour Christ, H. lui-même peut-être! »

Elle prêta l'oreille aux perfides suggestions de l'ennemi. Elle mit résolûment de côté tout ce qu'elle avait entendu et refusa l'appel de Celui qui aurait voulu l'attirer à Lui par les cordeaux de son amour, et choisit la terre pour sa portion : son cœur était trop plein pour qu'il y eût place pour Christ. Mais Celui dont elle se détournait ainsi de propos délibéré ne voulait pas l'abandonner. Elle avait repoussé son appel; Il étendit sa main et lui enleva celui qu'elle avait placé entre son âme et Lui-même. Deux mois à peine après cette nuit où elle avait fait taire la voix de sa conscience, où elle avait fait son choix et avait préféré le monde à Christ; précisément au moment où tout semblait le plus beau et où le bonheur terrestre allait mettre le dernier fleuron à sa couronne, tout fut subitement renversé. Un message télégraphique, dans sa terrible concision, vint, sans aucune préparation, briser ses espérances et plonger son cœur dans la douleur. Jamais la pensée que la mort pût atteindre celui qu'elle aimait, n'avait abordé son esprit. C'était une douleur trop profonde pour qu'aucune consolation pût l'adoucir, et elle ne connaissait pas Celui qui seul peut verser un baume efficace sur les plus douloureuses blessures.

Une chrétienne âgée qui avait connu sa mère dans sa jeunesse, vint la voir, pensant que dans cette heure de détresse, le cœur de Minnie Gray s'ouvrirait pour écouter Celui qui a porté nos douleurs aussi bien que nos péchés. Mais Minnie s'était comme enveloppée de sa douleur et re-

poussa toute consolation. Ne sachant pas ce qui, deux mois auparavant, s'était passé entre son âme et Dieu, sa vieille amie lui cita ces mêmes paroles : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos, » et lui parla de l'amour de Celui qui les avait prononcées. Minnie tressaillit en les entendant, mais elle ne pouvait pas voir d'amour dans le coup qui avait désolé sa vie; elle ne connaissait pas le cœur qui était ému envers elle de la plus tendre compassion et qui lui disait d'une voix plus suppliante encore que celle de sa servante âgée : « Venez à moi et je vous donnerai du repos. »

Minnie était alors bien fatiguée, mais la fatigue même et la douleur fermaient la porte à Christ et endurcissaient son cœur contre Lui au lieu de l'adoucir. L'amie de sa mère la quitta en priant pour elle et en lui exprimant sa tendre sympathie. Sa visite sembla n'avoir produit aucun effet sur celle qu'elle désirait atteindre; mais ses paroles furent bénies pour la parente chez laquelle Minnie vivait et qui bientôt après s'en alla paisiblement vers le Seigneur, laissant Minnie sous sa garde, dans la confiance qu'Il trouverait le moment et le chemin pour l'amener à Lui.

Un an ou deux se passèrent, le monde cherchant à l'attirer de nouveau dans son cercle enchanteur. Elle se voyait adulée et caressée; mais son cœur restait plein d'inquiétude et de fatigue. Bientôt les symptômes du mal fatal qui lui avait ravi son père et sa mère se montrèrent aussi chez

elle. Ceux qui l'entouraient s'en apercevaient clairement; pour elle, elle n'y voyait autre chose que l'effet de longues nuits d'insomnie. Elle n'avait aucun désir de vivre, mais elle redoutait la mort et faisait tout ce qui était en son pouvoir pour en éloigner la pensée. Se souvenant plus tard de ce moment de sa vie, elle disait : « Je ne voulais pas venir à Jésus; et, dans son amour pour moi, Il m'a forcée de chercher un asile dans ses bras. »

Dans l'automne de 186., sa santé s'affaiblit considérablement, et en même temps elle perdit presque tout ce qu'elle possédait. Elle put alors voir ce que vaut l'amitié du monde. Ceux qui l'avaient le plus entourée au temps de sa santé, de sa beauté et de sa richesse, furent les premiers à s'éloigner d'elle, maintenant que la détresse l'accablait.

Une parente éloignée lui ayant offert pour quelque temps un asile, elle se rendit près d'elle. Elle commença alors à se rappeler avec angoisse de cœur le soir où elle avait entendu prêcher sur le XI^e^ chapitre de Matthieu. Elle aurait désiré entendre encore des paroles semblables, et cependant elle craignait d'ouvrir sa Bible pour les y trouver, parce qu'elles semblaient la condamner. Elle ne pouvait pas prier et ne connaissait personne à qui elle pût s'adresser. Elle était loin du lieu où elle avait entendu le serviteur de Dieu, elle ne savait qui il était, ni rien qui le concernât.

Semaine après semaine s'écoulaient; elle voyait ses forces décliner, et l'esprit orgueilleux qui

avait lutté jusqu'alors semblait aussi brisé. Elle sentait qu'elle était un fardeau dans la maison où elle se trouvait. Minnie Gray avec ses richesses et ses charmes, et Minnie Gray malade et minée par le chagrin et le souci, étaient deux personnes bien différentes aux yeux de ceux qui regardent aux choses extérieures. Quand un jour ses parentes firent allusion à l'hôpital, Minnie fut presque heureuse de s'y faire transporter et d'accepter les soins d'étrangers plutôt que de rester un hôte désagréable et à charge.

A suivre D. V.

VENEZ AVEC FOI

Venez au Sauveur débonnaire,
Venez au Prince de la paix;
Pourquoi languir dans la misère?
Jésus pardonne pour jamais.
Sa grâce ineffable
Sauve le coupable;
Mortels, plus d'effroi!
Jésus vous convie
Au fleuve de vie;
Venez avec foi!

De votre cruelle blessure,
Il est prêt à vous soulager.
Croyez... Il n'est pas de souillure
Que son sang ne puisse laver.
Sa grâce ineffable
Sauve le coupable;
Mortels, plus d'effroi!
Jésus vous convie
Au fleuve de vie;
Venez avec foi!

J.-R. M.

LE SANG DE JÉSUS

X

LE SANG DE CHRIST PLACE LE CHRÉTIEN DANS UNE POSITION DE SAINTETÉ ABSOLUE DEVANT DIEU

Mon cher lecteur, si vous avez goûté en quelque mesure que le Seigneur est bon, vous avez compris que pour l'âme le seul vrai bonheur se trouve dans la jouissance de la présence de Dieu. En dehors de cette présence adorable, il n'y a rien qui puisse réellement la satisfaire. Ses vrais besoins peuvent être trompés pour un temps par la poursuite ou la jouissance des biens et des plaisirs de la terre, mais bientôt le vide se fait d'autant plus douloureusement sentir : la soif du cœur ne peut s'étancher qu'à la source d'où jaillissent les eaux de la vie.

C'est ce que comprenaient bien et ce que sentaient ces hommes de Dieu qui s'écriaient : « Éternel des armées ! combien sont aimables tes tabernacles ! Mon âme désire ardemment, et même elle soupire après les parvis de l'Éternel ; mon cœur et ma chair tressaillent de joie après le Dieu fort et vivant » (Psaume LXXXIV, 1, 2). « O Dieu ! tu es mon Dieu fort ; je te cherche au point du jour : mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite en cette terre déserte, altérée et sans eau, pour voir ta force et ta gloire » (Psaume LXIII, 1, 2). « Pour moi approcher de Dieu, c'est tout mon bien » (Psaume LXXIII, 28). « J'ai demandé une chose à l'Éternel, et je la requerrai

encore ; c'est que j'habite en la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie, pour contempler la présence ravissante de l'Éternel » (Psaume XXVII, 4). C'est là, en effet, à sa droite, qu'il y a des plaisirs pour jamais ; car sa face est un rassasiement de joie (Psaume XVI, 11).

Mais comment approcher de Dieu et s'abreuver à ces eaux jaillissantes en vie éternelle ? « Éternel ! qui est-ce qui séjournera dans ton tabernacle ? qui est-ce qui habitera en la montagne de ta sainteté ? » (Psaume XV, 1). Dieu est saint, en effet, et tout dans sa demeure respire la sainteté. Ses yeux sont trop purs pour voir le mal, et le méchant ne séjournera point chez lui (Habacuc I, 13 ; Psaume V, 4, 5). Devant Lui les séraphins couvrent leurs faces et s'écrient : Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ! (Ésaïe VI, 3). Jour et nuit les quatre animaux qui sont au milieu du trône et à l'entour du trône ne cessent aussi de dire : Saint, saint, saint, Seigneur Dieu, Tout-Puissant ! (Apocalypse IV, 6, 8). Qui donc pourra subsister en la présence de ce Dieu parfaitement saint ?

L'homme pécheur ne peut comme tel s'approcher de Dieu, et bien moins encore rester en sa présence. Pour lui c'est la mort. C'est ce que Dieu veut faire comprendre aux enfants d'Israël quand Il descend sur le mont Sinaï et que, sous peine de mort, Il leur défend d'approcher ; c'est ce que signifiait le voile qui cachait le lieu très-saint et l'arche où Dieu siégeait entre les chérubins ; c'est ce que sent très-bien Ésaïe quand voyant le

Seigneur séant sur un trône haut et élevé, il s'écrie : C'est fait de moi ; car mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées ! (Ésaïe VI, 5). Manoah aussi s'effraye et dit : Certainement nous mourrons, parce que nous avons vu Dieu (Juges XIII, 22). De là vient encore cette crainte qui saisit le cœur de tout homme devant les manifestations de la gloire de Dieu (voyez Luc II, 9, 10 ; V, 9).

L'homme est-il donc à jamais séparé de Dieu ? L'approche du Dieu bienheureux, source de toute félicité, lui est-elle interdite ? Non, Dieu a pourvu Lui-même à ce que l'homme pût entrer dans sa joie, l'homme pécheur même ! C'est, on peut le dire, le désir de son cœur, un des buts de ses révélations : Il voulait amener plusieurs fils à la gloire ; Il les prend du milieu de la race coupable des hommes, leur donne une place dans sa maison et les introduit dans la relation et la proximité la plus intime avec Lui. O profondeur des conseils de sa grâce !

Pour entrer en la présence du Dieu saint, il faut une sainteté parfaite. Il ne peut être question ici de quelque chose de relatif ; il ne suffit pas de bonnes intentions, de bons désirs, d'un cœur qui se sèvre, fût-ce même au plus haut degré, de ce qu'il sait ne point plaire à Dieu et ne point convenir à Sa sainteté. Cela est bon, sans doute, et nul cœur droit qui désire s'approcher de Dieu, ne fera bon marché même de la moindre pensée qui offenserait la pureté de Dieu. Mais est-ce là ce qui peut donner de la sécurité à l'âme et lui permettre de

subsister devant Dieu ? Non ; à mesure même que nous nous efforcerons de maintenir purs nos cœurs et nos vies, nous apercevrons combien nous manquons et quelle est la hauteur des exigences de la nature de Dieu.

Pour jouir de sa présence, il ne peut être question d'une sainteté progressive ; il faut que l'âme soit *établie* dans une sainteté *absolue*, une sainteté à la hauteur de celle de Dieu ; ce qui est parfait peut seul subsister devant Lui.

Voilà pourquoi Dieu voulant pourtant amener des pécheurs près de Lui et les rendre capables de participer au lot des saints dans la lumière, a trouvé Lui-même un moyen en harmonie avec sa nature, moyen qui laisse debout toutes ses perfections, et qui les fait même briller d'un éclat dans lequel nous n'aurions pu les voir sans cela.

CE MOYEN, C'EST LE SANG QUE CHRIST A VERSÉ.

Le sang de Christ place les croyants dans une position de sainteté absolue devant Dieu, de sorte qu'ils Lui sont agréables et qu'ils peuvent s'approcher de Lui avec une entière confiance. C'est cette précieuse vérité qui nous est enseignée par un fait remarquable. Quand le Seigneur Jésus rendit l'esprit sur la croix, « le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas » (Matthieu XXVII, 51). Désormais le chemin des lieux saints, autrefois fermé, était ouvert, et l'homme avait un sûr et libre accès dans le sanctuaire où Dieu habite et où Christ est entré et demeure actuellement (Lisez Hébreux X, 19, 20, et VI, 20).

Deux choses, quant à ma position, sont nécessaires pour que je puisse sans crainte m'approcher du Dieu saint et subsister devant Lui. D'abord n'avoir plus conscience de péchés pesant sur moi ; en d'autres termes être assuré que mes péchés sont pardonnés. Or Dieu l'affirme quand Il dit : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » En second lieu, il faut que je paraisse devant Dieu sanctifié d'une manière parfaite. Or par l'offrande du corps de Christ faite une fois pour toutes, nous sommes sanctifiés et rendus parfaits à perpétuité (Lisez Hébreux X, 17, 10, 14).

C'est ainsi que par le sang de Jésus, nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints (1) par le chemin nouveau et vivant qu'Il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair (Hébreux X, 19, 20).

Sang précieux de l'Agneau immolé ! c'est par lui que nous pouvons dans une sainteté parfaite nous approcher de Dieu et jouir de sa communion sans aucune crainte et dans une paix entière. Quel repos pour la conscience et pour le cœur ! Dieu est lumière, mais bien loin qu'elle nous rende confus, c'est dans cette lumière que

(1) Pour pouvoir jouir de cette liberté en pratique, il faut que le cœur ait trouvé son repos dans la personne du souverain Sacrificateur, Jésus-Christ, et dans le fait de sa présence continuelle devant Dieu pour nous (Lisez Hébreux VI, 19, 20; IX, 24). Ce sujet si précieux et d'un si grand intérêt pour l'âme dépasse les limites de ce que nous nous étions proposé de traiter ici.

nous trouvons le sang de Jésus-Christ son Fils qui nous purifie de toute iniquité.

Aussi tout dans le lieu où nous nous rendons et où par la foi nous avons déjà accès, proclame-t-il la vertu du sang de Christ et rappelle-t-il au cœur le sacrifice de Celui qui nous aime et nous a lavés de nos péchés. Partout se présente à nos regards l'AGNEAU *qui a été immolé*. Si en Apocalypse IV, V, Jean est appelé à contempler dans le ciel le trône de Dieu avec les attributs de la puissance et du jugement, il y découvre aussi au milieu du trône et des quatre animaux et des anciens, un Agneau qui se tenait là, comme immolé. — Quelle est la place d'honneur qu'occupent les multitudes innombrables que Jean voit en Apocalypse VII, vêtus de robes blanches, avec des palmes dans leurs mains? Ils sont devant le trône et devant l'Agneau, et leurs voix proclament que le salut est à notre Dieu et à l'Agneau. La blancheur immaculée de leurs robes vient de ce qu'ils les ont lavées dans le sang de l'Agneau et si tout besoin et toute douleur sont éloignés d'eux, c'est que l'Agneau lui-même les paîtra et les conduira aux fontaines des eaux de la vie.

Ce qui réjouit et fait tressaillir les cœurs dans le ciel, quand le Seigneur Dieu Tout-Puissant est entré dans son règne, c'est que les noces de l'Agneau sont venues et que sa femme s'est préparée (Apocalypse XIX, 6-9). Bienheureux même ceux qui, sans jouir d'une aussi tendre et aussi intime relation, sont conviés au banquet des noces de l'Agneau.

Et cette cité sainte qui a des fondements et de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur, que nous dit-elle dans sa gloire? Elle proclame la même grâce, partout en elle se retrouve le même nom précieux. La « nouvelle Jérusalem, » c'est l'Épouse, la femme de l'Agneau ; ses fondements portent les noms des apôtres de l'Agneau ; le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple ; l'Agneau l'éclaire ; le nom de ses bienheureux habitants est écrit dans le livre de vie de l'Agneau, et ce qui l'arrose et la rafraîchit, c'est un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau. En effet, le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle, et ceux qui maintenant déjà sont ses serviteurs, le serviront alors parfaitement, rapprochés de Lui, voyant sa face, qui est un rassasiement de joie, et portant son nom sur leurs fronts. (Lisez Apocalypse XXI, XXII, 1-5).

Quel diadème de beauté et de gloire ! Dans quelle sphère de grâce et de vérité l'espérance introduit l'âme ! C'est un monde où seront connues toute la dignité et la gloire morales de l'Agneau qui versa son sang, — où n'existera nul obstacle à l'entière manifestation et à la pleine conception de la grâce et de la vérité révélées par Jésus-Christ. Combien toutes ces choses montrent la tendresse de Dieu envers nous ! Quelle perspective délicieuse elles nous ouvrent ! Les biens à venir dont Christ est devenu le souverain sacrificateur, nous parleront tous de cet amour rédempteur dans lequel nous pécheurs, nous avons

trouvé un refuge, et tous seront comme des liens d'une douceur et d'une puissance ineffables qui nous uniront à l'Agneau qui fut immolé.

Ainsi de la position de grâce où nous sommes introduits par le sang de Christ, ayant été justifiés par la foi en ce sang, nous contemplons et attendons la gloire où déjà se trouve notre bien-aimé Sauveur. Bientôt nous y serons nous-mêmes avec Lui, mais l'éclat le plus beau, les plus radieuses clartés de cette gloire nous diront le chemin par lequel nous y sommes arrivés.

Tout cela ne nous révèle-t-il pas le cœur et la pensée de Celui qui étant allé maintenant nous préparer une place assurée par son sang, reviendra bientôt et nous prendra pour accomplir le désir de son cœur? Il a dit : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire que tu m'as donnée » (Jean XVII, 24). Cette espérance est « comme une ancre de l'âme, sûre et ferme et qui entre jusqu'au dedans du voile, où Jésus est entré comme *précurseur* pour nous, étant devenu souverain sacrificateur pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédec » (Hébreux VI, 19, 20).

Tout est le résultat du sacrifice de Lui-même qu'Il a accompli une fois pour toutes sur la croix et que dès ce moment Dieu a accepté. La pensée du Seigneur Jésus maintenant, n'est pas de frayer un chemin vers Dieu; c'est une chose qu'Il a faite ; mais sa pensée est de revenir pour recevoir dans sa gloire ceux qui suivent ce chemin.

« Maintenant en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice... Ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut, à ceux qui l'attendent » (Hébreux IX, 26-28).

La culpabilité, *toute* la culpabilité qui pesait sur le croyant a été enlevée par le sacrifice de Christ. L'offrande, que dans son amour, Il a faite de Lui-même, n'a pas été en vain : à ceux qui le connaissent et l'attendent, il apparaîtra bientôt pour un salut plein et glorieux.

Le sang de Christ est donc ce qui a ôté, aboli le péché devant Dieu ; par lui les croyants, jouissant de la rémission de leurs péchés, sont sanctifiés, c'est-à-dire, mis à part pour Dieu et déjà rendus parfaits à perpétuité. C'est l'enseignement que nous donne la Parole dans le X^e^ chapitre aux Hébreux : Le sang de taureaux et de boucs ne pouvait ôter les péchés, et sans effusion de sang, il ne se fait pas de rémission. Alors Christ, dans son amour ineffable, est venu pour faire la volonté de Dieu. « C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes... Ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, il s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu, attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds. Car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. L'Esprit aussi nous en

rend témoignage, disant : Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités » (vers. 10, 12, 13, 14, 15 et 17).

Il n'est donc plus besoin d'offrande pour le péché, puisqu'il y a rémission de tous les péchés et de toutes les iniquités du croyant. Quelle sécurité parfaite cela ne donne-t-il pas à la conscience? La possédez-vous, mon cher lecteur, cette sécurité? Mais là ne se borne pas la bénédiction. Le sang de Jésus met le croyant à part pour servir Dieu en sainteté.

Le sang de Jésus est notre sanctification, suivant ce qui est écrit : « C'est pourquoi aussi Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. » Quelle en est la conséquence? « Sortons donc vers Lui hors du camp portant son opprobre » (Hébreux XIII, 12, 13).

O mon cher lecteur, souvenons-nous que si nous jouissons de la paix avec Dieu, si notre conscience a été purifiée parfaitement (Hébreux IX, 14), c'est pour que nous servions Dieu, et non pour que nous travaillions d'autant plus tranquillement à notre avancement dans le monde. Ce serait en quelque sorte estimer profane le sang de l'alliance par lequel nous avons été sanctifiés et outrager l'Esprit de grâce. De quel châtiment pensez-vous que sera jugé digne celui qui agit ainsi? (Lisez Hébreux X, 29-31).

Le sang de Jésus-Christ qui est pour nous le témoignage et le garant des biens à venir, l'est du jugement pour le monde où nous sommes.

« Le sang de l'aspersion parle mieux qu'Abel » (Hébreux XII, 24), car c'est du ciel que se fait entendre la voix qui nous annonce la paix par ce sang (Colossiens I, 20) ; or cette même voix proclame aussi le jugement qui vient sur toutes choses muables, tandis que nous, nous recevons un royaume inébranlable. (Lisez Hébreux XII, 26-29).

Ainsi non-seulement Dieu attire nos cœurs par les descriptions ravissantes qu'il nous présente de l'aimable séjour de la Canaan céleste vers laquelle nous marchons, mais il nous pousse pour ainsi dire hors des choses présentes, — ce dur pays d'esclavage, — en nous montrant le jugement terrible que Lui-même va faire fondre sur le monde et sur Satan qui en est le prince.

La terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement!... Quelles gens devrions-nous être en sainte conduite et en piété! — Séparés du monde et de sa souillure, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse (2 Pierre III, 10, 11 ; Philippiens II, 15).

UNE ASSURANCE DIVINE
ET
UNE POSSESSION ACTUELLE

Le Seigneur Jésus nous dit que le dessein de Dieu en envoyant son Fils, c'est : « afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la

vie éternelle; » et ailleurs il est écrit : « Celui qui croit au Fils A la vie éternelle. » Ces paroles bénies nous présentent d'un côté la vie éternelle comme étant la part actuelle de celui qui croit; d'un autre côté elles lui donnent, de la part de Dieu, l'assurance positive qu'il en est ainsi.

En face de semblables déclarations, comment peut-on dire, comme on le fait si souvent, qu'il n'est pas possible d'avoir cette assurance personnelle aussi longtemps que l'on est dans ce monde, — qu'il faut seulement espérer parvenir à la vie éternelle, faire tous ses efforts pour y arriver, et mettre sa confiance dans la miséricorde de Dieu?

Parler ainsi c'est infirmer ce que Dieu dit. Faut-il croire Dieu ou les hommes? — « Que Dieu soit vrai et tout homme menteur! » (Romains III, 4). « Faire des efforts » convient à quelqu'un qui n'est pas totalement perdu; mais ces « efforts » n'aboutiront jamais à procurer la vie éternelle, car Dieu dit que l'on a la vie, non en faisant des efforts, mais en croyant simplement le témoignage qu'Il a rendu au sujet de son Fils (voyez 1^re^ épître de Jean V, 6-13).

Il est en effet bien humiliant d'apprendre que nous sommes *déjà* totalement perdus. Toutefois la même parole divine qui nous l'affirme (voyez Romains III, 9-20, 23), nous assure aussi que Dieu accorde *un salut actuel* à ceux qui sont perdus, et que, si l'on croit en Jésus, on A la vie éternelle. Hélas! comme Satan trompe les âmes! Il les occupe d'elles-mêmes en leur faisant croire qu'elles peuvent faire quelque chose de bon; par

ce moyen, il les prive de ce bonheur et de ce repos de l'âme que l'on possède quand on croit simplement ce que Dieu dit, et qu'on se trouve ainsi dans une relation actuelle et intime avec Lui.

Parler de la « miséricorde de Dieu » quant à l'avenir, c'est mettre Dieu en contradiction avec Lui-même. Dieu fait grâce au pécheur *maintenant*, du moment qu'il vient à Lui. Si l'on convient que Dieu est miséricordieux, pourquoi ne pas profiter de sa grâce dès à présent?—Hélas! on a ses raisons pour ne pas le faire; on aime trop le monde pour le quitter facilement ou présentement; on méprise la Parole de Dieu, on rejette les offres de sa grâce; puis, lorsqu'on voit qu'en faisant ainsi on encourt son juste jugement, on s'efforce de tranquilliser sa conscience en rejetant en quelque sorte la faute sur Dieu.

Dieu parle de la *grâce*, pour « *aujourd'hui*, » et d'un jugement à venir. Les hommes, qui préfèrent les délices du péché à la vie de la foi, refusent la grâce que Dieu offre *maintenant* au pécheur; et ils voudraient bien aussi nier le jugement à venir. Voilà pourquoi ils prétendent exalter le caractère de Dieu en lui attribuant une miséricorde qui n'est qu'une invention de leur propre cerveau, et qui revient à ceci : Qu'on espère que Dieu sera aussi insouciant à l'égard du péché qu'on l'est soi-même!

Non, — la Parole de Dieu est claire : « Dieu amènera toute œuvre en jugement, touchant tout ce qui est caché, soit bien, soit mal » (Ecclésiaste XII, 14). Celui que Dieu a établi pour exercer

ce jugement, c'est celui que les hommes ont crucifié entre deux brigands (voyez Actes X, 34-42). « Le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père... Il lui a donné l'autorité de juger, parce qu'il est Fils de l'homme » (Jean V, 22, 27). « Il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal de Christ » (2 Cor. V, 10). Le Seigneur a dit encore : « Voici, je viens bientôt, et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon que sera son œuvre » (Apocalypse XXII, 12).

Pour échapper à ce jugement inévitable, il n'y a qu'un seul moyen ordonné de Dieu, c'est de croire en son Fils. Nul ne vient à Dieu le Père que par Lui (Comparez Jean V, 24 et Actes IV, 12).

Le monde gît sous le jugement, parce qu'il a crucifié le Fils de Dieu. Il s'agit donc d'être délivré du monde et du pouvoir de Satan qui en est le prince. Aussi Dieu dit que le bon moment pour être délivré du monde et du jugement c'est *maintenant*, car « il veut que tous viennent à la repentance » (2 Pierre III, 9).— « Voici, c'est *maintenant* le temps agréable; voici, c'est *maintenant* le jour du salut » (2 Cor. VI, 2). Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs » (Hébreux III, 8, 15).

Lorsqu'on entend la Parole, on est responsable de la croire. Il est vrai qu'il faut la puissance de Dieu, pour que nous soyons amenés à Lui (Jean VI, 44); mais « l'Evangile est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit » (Romains I, 16).

Dieu a arrêté le jugement, mais il ne se hâte pas de l'exécuter. Il attend pour faire grâce. Malheur donc à celui qui méprise la grâce que Dieu lui offre *aujourd'hui*. (Lisez Proverbes I, 24-33).

Celui qui croit en Jésus est *maintenant* sauvé, sanctifié, justifié, adopté pour être enfant du Dieu vivant, absolument délivré du jugement qui atteindra les méchants, et placé dans la présence de Dieu pour marcher devant Lui d'une manière qui Lui soit agréable, pour Lui plaire à tous égards.

MINNIE GRAY, OU CHERCHÉE ET TROUVÉE

II

LA SALLE D'HÔPITAL

Minnie Gray était à l'hôpital dans la ville de... depuis quelques semaines, lorsque je la vis pour la première fois. Elle avait à peine vingt-quatre ans, belle encore, mais avec une expression de souffrance, de trouble et de souci qui parfois la faisait paraître beaucoup plus âgée.

J'étais pour quelque temps en séjour dans cette ville. Souvent j'avais passé devant l'hôpital et chaque fois j'avais éprouvé un grand désir d'y entrer, mais les visiteurs n'y étaient admis qu'à des heures fixées et uniquement pour voir des malades qu'ils connaissaient. L'hôpital était un édifice de sombre apparence, si sombre qu'en

passant devant je ne pouvais penser à autre chose qu'aux souffrances qu'il devait renfermer. J'avais souvent présenté au Seigneur mon désir d'y pénétrer et lui avais demandé de m'en ouvrir la porte si telle était sa volonté.

J'avais cessé de prier Dieu à ce sujet, lorsqu'un soir, très-tard, je reçus de la part d'une dame que je ne connaissais que de nom, un message qui m'invitait à aller à sa place voir une jeune fille mourante et très-anxieuse à l'égard de son âme. Cette dame était elle-même trop malade en ce moment pour pouvoir y aller. Elle m'envoyait le nom de la jeune fille et l'indication du quartier où elle se trouvait. Elle ajoutait que je pouvais m'y rendre à toute heure; cette permission, si pleine de tristes pressentiments pour les cœurs aimants du dehors, lui avait été accordée dans ce cas.

Quand le lendemain matin, de bonne heure, je fus arrivée au quartier qui m'avait été indiqué et que je fus entrée, je m'arrêtai un moment, cherchant des yeux une infirmière pour me montrer le lit de la jeune fille que je visitais, lorsqu'une voix venant d'un lit près de la porte me dit : « Vous êtes venue me voir, je le sais. » Surprise, je demandai : « Êtes-vous Hélène H.? » Non, répondit-elle; mais ne me dites pas que vous n'êtes pas venue pour moi; car toute la nuit j'ai demandé à Dieu qu'Il m'envoyât quelqu'un ce matin, et quand je vous ai vue, j'ai pensé qu'Il avait entendu ma prière. » — « J'ai la confiance qu'Il l'a fait, lui dis-je, et je reviendrai bientôt

près de vous, mais je dois d'abord trouver Hélène H., car j'ai promis de la voir immédiatement. » — « Ne me laissez pas, murmura-t-elle! oh! que cela ne me soit pas enlevé comme tout le reste. J'espérais que Dieu vous avait envoyée, et je suis *si* fatiguée. » — « Ne connaissez-vous pas Celui qui a dit quand Il était sur la terre: Venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés et, moi, je vous donnerai du repos? Il vous adresse maintenant du ciel les mêmes paroles. »

Je fus effrayée de l'effet produit par ma question. Elle se mit à trembler violemment, puis se soulevant par un brusque mouvement et fixant sur moi un regard ardent, elle me dit avec une sorte d'exaltation : « Oh! maintenant je suis certaine que vous êtes venue pour moi, car toute la nuit j'ai demandé à Dieu de m'envoyer quelqu'un qui me parlerait de Jésus, et j'ai pensé que si Dieu m'exauçait, je saurais qu'il y a réellement un Dieu et qu'Il entend. Depuis le point du jour, j'ai attendu de voir ouvrir cette porte, afin de savoir si ma prière avait été entendue, quoique je susse très-bien que personne ne pouvait venir sitôt. Quand vous êtes entrée, j'ai senti que pour sûr vous étiez une chrétienne, et j'ai demandé encore à Dieu que si vous étiez bien celle qui devait venir, vous me citiez ces paroles mêmes. Depuis cinq ans et jusqu'à la nuit dernière, je n'avais pas prié. Je ne pensais pas que Dieu m'eût entendue, mais je sais bien qu'Il l'a fait. »

Elle était tout à fait épuisée par l'effort qu'elle venait de faire en parlant si rapidement et avec tant de feu. Je la laissai se remettre et me mis à la recherche d'Hélène H.

Son lit n'était pas éloigné de celui de Minnie Gray; il était assez près pour que chaque parole prononcée près de l'un fût distinctement entendue de l'autre.

La mort approchait de la pauvre jeune fille; dans l'égarement d'esprit que ses paroles dénotaient, une seule chose ressortait, c'est qu'elle était perdue, une pécheresse trop grande pour être sauvée. Jésus, disait-elle, ne voulait pas la recevoir. C'était navrant de l'entendre. Il semblait qu'elle vît quelque chose qui la frappait de terreur. « Je sais que je suis perdue, » s'écriait-elle; puis avec un frisson de terreur, « c'est terrible d'aller en enfer. »

Pendant quelques instants, je restai irrésolue; il semblait inutile d'essayer de lui parler, car elle ne semblait avoir aucune conscience de ce qui se passait autour d'elle, mais ce passage me vint à l'esprit : « La parole de Dieu est vivante et opérante et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles. » Je pensai que puisque telle est la puissance de la parole de Dieu, rien ne pourrait l'empêcher de pénétrer même jusqu'à cette âme. Je m'assis donc près du lit, et aussi distinctement que je le pus, quoique à voix assez basse, je répétai à diverses reprises ces trois versets : « Le Fils de

l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. » « Le sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché. » « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. »

La femme qui était dans le lit voisin me dit : « C'est inutile de lui parler; elle n'a plus sa connaissance depuis la nuit dernière, et l'on ne s'attend pas à ce qu'elle la recouvre. A vrai dire, elle n'a rien fait que délirer et extravaguer sur ces choses depuis qu'elle est entrée ici. »

Je savais bien que cela pouvait sembler inutile, mais avec la ferme conviction que la parole de Dieu trouverait une entrée là où les paroles de l'homme ne le pouvaient pas, je répétai les mêmes versets un grand nombre de fois. Peu à peu la malade se calma, et quoiqu'elle ne recouvrât jamais sa pleine connaissance, l'angoisse et le désespoir disparurent de son visage et elle continua à redire : « Chercher et sauver; chercher et sauver; purifier de tout péché. »

Elle mourut la nuit même qui suivit ce jour et je ne la revis plus, mais la femme qui occupait le lit voisin du sien me dit qu'au moment de mourir, elle ouvrit les yeux et dit distinctement : Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché. Ce furent ses dernières paroles.

Lorsque je retournai auprès de Minnie Gray, je fus frappée du changement qui s'était opéré dans l'expression de sa figure. Elle n'attendit pas que je lui parlasse la première, mais dès qu'elle me vit : « Tout ce que vous avez dit et répété, était pour moi, dit-elle. J'étais perdue, et

Il est venu me chercher et me sauver; je suis couverte de péchés, mais le sang de Jésus purifie de tout péché. Je suis venue à Lui ce matin, et Il ne me mettra point dehors. Parlez-moi encore de Lui. J'étais bien mécontente que vous fussiez allée près du lit de cette fille, mais peut-être ne m'eussiez-vous pas dit les mêmes paroles. Lisez-moi davantage. »

Je lui demandai s'il y avait quelque chose qu'elle désirât plus particulièrement que je lui lusse. « Oui, répondit-elle, lisez le chapitre où se trouve le verset: Venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. C'est celui sur lequel le prédicateur a parlé un soir, il y a maintenant cinq ans. Je n'ai pas ouvert une Bible depuis ce temps-là de peur que mes yeux ne tombassent sur ces paroles, et maintenant mon cœur brûle de les entendre. »

Je crus un moment qu'elle aussi délirait, car je ne savais rien de ce dont elle parlait. Elle devina sans doute ma pensée, car elle me dit : « Vous croyez que je divague, mais vous vous trompez. » Elle me raconta alors ce qui s'était passé dans cette soirée, cinq ans auparavant; l'appel solennel qui l'avait si profondément impressionnée; comment elle avait été presque persuadée, mais s'était, de propos délibéré, détournée de Christ, et comment cependant elle n'avait jamais pu se débarrasser de ce qu'elle avait entendu ce soir-là. Je lui lus le XI^e^ chapitre de Matthieu, et suivant son désir, je relus plusieurs fois les

derniers versets. « C'est le repos que de se confier en Lui, » dit-elle, « mais ne me laissera-t-il jamais ? » Nous lûmes Jean X, 28, 29. « Je comprends, dit Minnie, c'est Lui qui nous tient ferme, ce n'est pas nous. »

« Qu'est-ce qui vous a amenée ici aujourd'hui? » s'écria-t-elle tout-à-coup. Je lui racontai le message que j'avais reçu. — « Quand ? » — « Hier soir, vers onze heures. » Elle réfléchit un moment, puis elle dit : « C'est juste l'heure où je commençai à demander au Seigneur d'envoyer aujourd'hui, près de moi, quelqu'un qui le connût. »

Ce ne fut que peu à peu que j'appris son histoire. Des semaines se passèrent, et je l'avais souvent visitée avant qu'elle parlât du passé, excepté de cette soirée où elle avait entendu le prédicateur. Ce qu'elle évitait évidemment de dire, je sentais que je ne pouvais l'engager à en parler. Je vis qu'elle était d'une nature fière, sensible et très-délicate, et j'attendis qu'elle s'ouvrît à moi.

A mesure que l'état de sa santé empirait, sa foi s'affermissait et sa paix devenait plus profonde. Jamais, à proprement parler, il n'y eut de joie chez elle, mais un calme et un repos profonds au delà de toute expression, accompagnés du sentiment non moins profond de la grâce qui était venue la chercher. Toute apparence de trouble et de souci avait disparu de sa figure; elle semblait avoir moins que son âge, et l'expression de ses traits avait même parfois quelque chose d'enfantin, mais dans ses yeux se lisait ce

je ne sais quoi qui indique le repos après l'orage.

Peu à peu elle me raconta tout ce passé de sa vie, dont j'ai donné quelques détails, mais jamais elle n'en parlait sans exalter la grâce de Celui qui l'avait cherchée jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée; qui, ainsi qu'elle le disait, ne l'avait jamais laissée tranquille, jusqu'à ce qu'Il l'eût forcée à trouver son repos en Lui.

« Il aurait pu me dire, ajouta-t-elle, que parce qu'Il m'avait appelée et que j'avais refusé d'ouïr, qu'il avait étendu ses mains et que je n'avais pas regardé, Il se rirait de ma calamité et se moquerait quand ma frayeur viendrait. Je n'avais pas mérité autre chose, mais au lieu de ce que je méritais, Il m'a reçue telle que j'étais, dans toute ma misère et ma méchanceté, quand je n'avais à Lui apporter qu'une vie dévastée et presque terminée. Il m'a reçue quand personne d'autre ne se souciait plus de moi. Quel ami que Jésus! Cette salle d'hôpital a été pour moi comme la porte du ciel. Je ne la changerais pas maintenant pour mon ancienne demeure, ma santé d'autrefois et mes perspectives d'avenir, si je devais rester une ennemie de Christ. Si seulement je pouvais retourner de cinq ans en arrière et Lui donner ce que j'avais de meilleur. Je le voudrais, parce que je l'aime. Je sais qu'il ne demande rien de moi et c'est mon bonheur de tout lui devoir. Je pense qu'il n'y a personne dans le ciel, non pas même le brigand crucifié, qui lui doive autant que moi. Oh! je puis bien dire :

Ce fut le même amour qui prépara la fête,
Et qui, plein de douceur, me contraignit d'entrer.
Sans toi je périssais, — je devins ta conquête
Pour t'aimer, Dieu d'amour, t'aimer et t'adorer.

Après la Bible, il n'y avait pas de livre qu'elle prît plus de plaisir à lire que les « Méditations sur le Cantique de Salomon. » Elle avait coutume de dire qu'il amenait Jésus Lui-même toujours plus près de son cœur, et lui rappelait la prédication qu'elle avait entendue autrefois. Je le lui avais prêté, et elle me demanda de le lui laisser jusqu'à la fin.

Je quittai la ville avant que ce moment fût arrivé. Elle s'était si merveilleusement ranimée que l'on entretenait même quelque espérance qu'elle pourrait encore se rétablir, mais cette amélioration de santé ne fut que momentanée.

Je reçus d'elle deux précieuses lettres, pleines de Christ, et quelques vers touchants qu'elle avait écrits sur notre première entrevue. Puis vint un message au crayon d'une autre main que la sienne. Une ou deux semaines plus tard et Minnie Gray reposait dans les bras de Celui qui l'avait aimée et l'avait lavée de ses péchés dans son sang; qui ne l'avait point abandonnée jusqu'à ce qu'Il l'eût pour toujours près de Lui.

« Dites à tous ceux que vous rencontrerez, répétait-elle souvent, et qui sont presque persuadés, mais qui craignent toutefois de se décider pour Christ, parce qu'ils pensent comme moi autrefois, que c'est une chose triste d'être chrétien et qu'ils auront trop à abandonner, dites-leur que

par leur indécision, ils perdent tout et ne gagnent rien; dites-leur qu'appartenir à Jésus est la chose la plus précieuse, même pour cette vie; dites-leur comment j'ai bu à toutes les citernes de ce monde, sans pouvoir m'y désaltérer, mais qu'enfin j'ai bu de l'eau que Jésus donne et que je n'ai plus eu soif, ni ne l'aurai plus durant toute l'éternité. »

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. »

« A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement de la fontaine de l'eau de la vie. »

« Et que celui qui a soif vienne; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. »

NON PAR LES ŒUVRES

« Je *fais* de mon mieux, » ou « j'espère mieux *faire,* » voilà ce que l'on entend souvent dire aux personnes à qui l'on parle du salut de leur âme.

C'est la pensée naturelle d'un cœur orgueilleux de *faire quelque chose* pour être sauvé.

Plusieurs sont tellement ignorants qu'ils croient que bien que plusieurs de leurs œuvres, en actes, en paroles ou en pensée, soient mauvaises, d'autres cependant sont bonnes, et que Dieu les mettra toutes comme dans une balance, les mauvaises d'un côté et les bonnes d'un autre. Si les bonnes œuvres l'emportent, ils seront sauvés, mais si ce sont les mauvaises, ils seront perdus. Naturellement, ils se flattent toujours que les

Le Salut de Dieu 3 (1876)

bonnes œuvres auront plus de poids que les mauvaises, et ainsi ils se trompent eux-mêmes.

D'autres se comparant à leurs voisins ou à leurs connaissances, estiment qu'ils sont au moins aussi bons que la plupart, et certes meilleurs que quelques-uns, et ne voient par conséquent aucun sujet de crainte.

On en trouvera encore bon nombre qui se sont adonnés à des exercices religieux; ils suivent avec tant d'assiduité diverses formes, ils observent si régulièrement certaines ordonnances, qu'ils se confient à leur christianisme comme étant d'une assez bonne qualité pour leur assurer le ciel.

Mais tous ces misérables et faux abris sont mis à néant par cette seule parole de l'Ecriture : « Vous êtes sauvés par la grâce... non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Éphésiens II, 8).

Il est certain que si l'on pouvait être sauvé par ses œuvres, ceux qui croiraient avoir atteint la somme d'œuvres requises, auraient sujet de se glorifier par rapport à ceux qui n'y seraient pas encore arrivés.

Mais l'apôtre demande : « Où donc est la vanterie? Elle a été exclue. — Par quelle loi? — Celle des œuvres? Non, mais par la loi de la foi; car nous concluons que l'homme est justifié par la foi, sans œuvres de loi » (Romains III, 27, 28).

C'est donc une fatale illusion que de se confier, pour être sauvé, à des œuvres de quelque sorte que ce soit; et, comme nous l'avons vu,

c'est une prétention absolument condamnée par la Parole de Dieu. En outre, il est clair que si un homme pouvait avoir accompli par lui-même *une* seule chose agréable à Dieu, il pourrait faire plus, et Christ n'aurait pas eu besoin de venir dans le monde pour le sauver. Aussi l'apôtre dit-il que « si la justice est par la loi, Christ est donc mort pour rien » (Galates II, 21).

Hélas! quelle n'est pas la fatale méprise de plusieurs! Combien on en rencontre de ces âmes qui semblent avec orgueil bâtir sur leurs œuvres l'édifice de leur salut! Elle est pourtant bien vraie cette parole d'un ancien chrétien que « les bonnes œuvres de l'homme ne sont que des péchés splendides. » Le fait est qu'un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. Pour qu'un homme, quel qu'il soit, puisse rendre à Dieu un service agréable, il faut, avant tout, que cet homme soit NÉ DE NOUVEAU.

POÉSIE

« Certes, Il te fera grâce, sitôt qu'il aura ouï ton cri » (Ésaïe XXX, 19).

Pécheur, le Dieu d'amour t'offre aujourd'hui sa grâce,
Ses bras te sont ouverts, viens à Lui sans retard;
Pour les siens, dans les cieux, Christ prépare une place:
Accepte le salut avant qu'il soit trop tard.

Pourquoi différes-tu, le temps s'enfuit et passe;
Quelques instants encore et tu ne seras plus;
Viens, avant que la mort dans ses bras ne t'enlace;
Viens recevoir la vie et la paix en Jésus.

C'est pour celui qui croit, que sur le bois infâme
Jésus versa son sang et paya la rançon.
Lui-même Il s'est livré pour racheter ton âme.
Et Dieu peut au pécheur accorder le pardon.

Aujourd'hui c'est le jour, oui, le jour favorable,
Jésus vient te chercher, te sauver, te bénir,
Il ne repousse pas le pécheur misérable
Qui verse sur ses pieds les pleurs du repentir.

Il en est temps encor; viens, que rien ne t'abuse.
Dieu ne veut pas ta mort; viens à Lui sans détour;
Quel affreux sort pour toi si ton orgueil refuse
Le don que vient t'offrir sa grâce et son amour.

Oh! prodigue, reviens à la maison du Père,
C'est par le Dieu d'amour que tu seras reçu;
Sur le seuil paternel cessera ta misère,
Malgré tous tes haillons, tu seras bienvenu.

Oh! viens par ton retour réjouir les saints anges,
Viens augmenter les rangs de ces milliers d'élus,
Qui chanteront au ciel de divines louanges
Et des hymnes d'amour à l'honneur de Jésus.

J. D.

Correspondance

Nous avons reçu il y a quelque temps, une lettre signée « *un chercheur*, » dans laquelle sont posées quelques questions auxquelles on nous demande une réponse. Ne pouvant insérer la lettre en entier, nous en extrairons les passages suivants, qui nous semblent la résumer :

1° Comment concilier l'amour de Dieu envers les hommes avec la déplorable condition de pécheurs dans laquelle ils naissent?

2° Pourquoi Dieu a-t-il permis à la race humaine de se propager après la chute d'Adam, ou encore après le déluge, en prévoyant la position misérable que le péché lui avait faite?

3° Le premier Adam ayant, par sa chute, exposé toute sa descendance à la mort éternelle et aux peines de l'existence terrestre, comment se fait-il que la venue de Christ ne soit pas plus féconde en bienfaits, en réhabilitant l'humanité entière pour l'éternité et en diminuant les tribulations de la vie présente?

Réponse. — L'auteur de la lettre admet les deux grands faits autour desquels roulent, quant à l'homme, les révéla-

tions divines, savoir la chute de l'homme, l'état de péché dans lequel il se trouve et son éloignement de Dieu, l'impuissance où il est de sortir de cet état, et sa ruine éternelle s'il n'en sort pas; en second lieu, le moyen de salut parfait, gratuit et manifestant l'amour ineffable de Dieu, qui est présenté à l'homme. Il est évident que, pour toute âme anxieuse du salut, tout est là. C'est la réponse aux besoins de la conscience et du cœur auxquels Dieu s'adresse dans sa parole, en laissant de côté les vaines spéculations de notre intelligence. Il y a une question individuelle qui doit être réglée tout d'abord. Il s'agit de savoir si moi, pécheur perdu, j'ai accepté ou j'accepte le salut que Dieu m'offre. C'est ainsi que le Seigneur Jésus, à quelqu'un qui lui demande : « Seigneur, ceux qui doivent être sauvés sont-ils en petit nombre? » fait cette réponse toute personnelle : « Luttez pour entrer par la porte étroite. »

Ainsi, la première chose à faire c'est que, quant à moi-même, mon cœur se soumette à Dieu et accepte sa parole, qui m'est adressée et du rejet ou de la réception de laquelle je suis responsable. Les spéculations et les recherches de l'intelligence sont inutiles. Je vais périr, il s'agit de saisir la main qui m'est tendue. Toute autre chose avant ce moment n'est qu'une ruse de l'ennemi pour m'attirer hors de la présence de Dieu qui me juge et veut atteindre ma conscience pour me sauver. L'ennemi veut enlever la parole de mon cœur, de peur qu'en croyant je n'échappe à son empire. Une âme qui soupire après la paix, doit rejeter semblables pensées.

Mais ces questions et d'autres peuvent se présenter à notre esprit quand nous avons reçu la vérité et que nous savons qu'en croyant au Fils de Dieu, nous avons la vie éternelle. Il faut alors prendre bien garde de ne pas nous laisser entraîner au delà de ce que Dieu a bien voulu nous révéler et rester avant tout soumis à la parole. Comment connaîtrons-nous ses desseins, à moins qu'Il ne nous les dévoile? Comment pourrions-nous *concilier* dans notre intelligence bornée, ce qui assurément se concilie en Lui? Ce qu'Il nous révèle, nous le savons avec la plus entière certitude, mais ce n'est jamais pour satisfaire une vaine curiosité. Et quant à notre esprit, il y a une limite qui nous empêcherait de saisir la profondeur de ses desseins. Trouveras-tu le fond en Dieu en le sondant? Connaîtras-tu parfaitement le Tout-Puissant? Ce sont les hauteurs des cieux, qu'y feras-tu? C'est une chose plus profonde que les abîmes, qu'y connaîtras-tu? (Job. XI, 7-8). Aussi l'apôtre Paul, en s'occupant précisément des desseins de Dieu, s'écrie-t-il : O profondeur des richesses et de sagesse et de la connaissance de Dieu! Que ses jugements sont insondables et ses voies introuvables! (Romains XI, 33). Notre sagesse consiste donc à nous incliner devant cette profondeur, et de croire, comme un enfant, ce qui, par grâce, nous est communiqué par le Dieu de qui, par qui et pour qui sont toutes choses. (*La suite au numéro prochain.*)

Le Salut de Dieu 3 (1876)

LE SANG DE JÉSUS

XI

LA VALEUR DU SANG DE CHRIST

Le sang, la mort et la croix de Jésus, quoique se rapportant tous à l'unique et grand acte de rébellion de l'homme contre Dieu, sont souvent présentés par l'Esprit de Dieu comme liés chacun à des choses différentes. Ici je ne m'occuperai que du sang de Christ.

Le sang, quant à sa valeur, semble toujours renfermer plus ou moins l'idée d'expiation. En lui-même il est en effet l'expiation, c'est-à-dire ce par quoi seul Dieu peut être juste en justifiant le pécheur, et ainsi c'est non-seulement ce qui permet à Dieu de bénir, mais ce qui permet au pécheur de s'approcher avec confiance pour être béni.

Mais le sang de Christ, en rapport avec l'expiation, a dans l'Écriture bien des applications diverses qu'en général on ne connaît pas assez. Puissions-nous savoir quelle est l'estime que Dieu fait de ce sang précieux et, par l'Esprit, apprendre à l'estimer nous-mêmes à sa juste valeur, nous rappelant que l'ignorance ou l'insouciance quant au sang de Christ est la condamnation du monde. Puisse l'Esprit qui rend témoignage avec le sang, nous révéler, tandis que nous nous en occuperons, ces choses inconnues et cachées à l'intelligence de l'homme naturel.

I. *Par le sang de Jésus-Christ, le croyant bé-*

néficie de la nouvelle alliance. C'est ce que nous trouvons dans ces paroles du Seigneur : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs *en rémission des péchés* » (Matthieu XXVI, 28). « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang qui est versé pour vous » (Luc XXII, 20).

Le Saint-Esprit nous dit quel est le caractère de cette alliance (1) : « C'est ici l'alliance que j'établirai pour eux après ces jours-là, dit le Seigneur. En mettant mes lois dans leurs cœurs, je les écrirai aussi sur leurs entendements; et *je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités* » (Hébreux X, 16, 17).

Ainsi, le sang nous est présenté ici comme versé pour *la rémission des péchés.* L'alliance à laquelle il appartient est une « alliance *éternelle* » (Hébreux XIII, 20); elle ne peut donc manquer, car Dieu en elle affirme qu'il oublie nos péchés et nos iniquités. Quelle sécurité! Voudrions-nous nous opposer à Dieu par nos doutes, quand Lui-même, reconnaissant toute notre culpabilité, notre misère et notre ruine, a entrepris de nous sauver ainsi?

II. *La connaissance du sang de Christ versé*

(1) La « nouvelle alliance » est faite avec la nation d'Israël (voyez Jérémie XXXI, 31; Hébreux VIII, 8, 10). Elle a trait aux bénédictions du règne millénial du Christ, qui doivent se réaliser plus tard. En attendant, le croyant dans la dispensation actuelle jouit spirituellement des bénédictions de l'alliance, pour ce qui concerne ses rapports moraux avec Dieu, bien que dans l'alliance elle-même nous ne trouvions ni le caractère, ni l'étendue des « bénédictions spirituelles, » dont le croyant est maintenant béni dans « les lieux célestes en Christ » (Éph. I, 3).

sur la croix, est le moyen dont Dieu se sert pour donner la vie éternelle à de pauvres pécheurs qui périssent.

Le Seigneur disait aux Juifs : « En vérité, en vérité, je vous dis, que si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est en vérité un aliment, et mon sang est en vérité un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui » (Jean VI, 53-56).

Ces paroles nous apprennent que si par la foi quelqu'un reçoit et s'assimile la mort de Jésus et l'expiation par le sang dans sa mort, *il a*, dès ce moment, la vie éternelle, et, par conséquent, ne peut jamais venir en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.

Manger et boire sont des actes très-simples, que nous accomplissons chaque jour, et nous savons très-bien si nous les avons accomplis ou non. Pourrions-nous donc croire une personne qui viendrait nous dire sérieusement : « Je ne sais pas si j'ai jamais mangé ou bu? »

Cette figure, appliquée à nos âmes, est aussi très-simple. Il est clair qu'aucun homme ne peut juger avec certitude à cet égard de ce qu'un autre a fait, mais il me semble impossible que quelqu'un se soit tourné de cœur vers le corps percé et le sang versé de Christ, en se disant : « Voici les preuves de la grâce de Dieu envers les pécheurs

et le moyen par lequel il peut montrer sa miséricorde : je suis un pécheur perdu, mais je me confierai à la grâce et à l'amour de Dieu tels qu'ils s'expriment ainsi; » il me semble impossible, dis-je, qu'un tel homme ne sache pas avec certitude ce qu'il a fait.

Mais si vous vous êtes ainsi tourné vers ce Christ qui a donné sa chair et son sang, alors, mon cher lecteur, quoique vous ayez pu être à cet égard dans l'ignorance jusqu'à présent, sachez que vous avez la vie éternelle.

Oui, si dans votre cœur, comme devant Dieu, vous avez dit : « Le corps percé et le sang versé de Christ sont le moyen que Dieu a établi pour qu'il pût agréer le pécheur; c'est le seul chemin pour aller à Lui, et, si je péris, ce sera dans ce chemin; » alors vous avez entendu la voix de Jésus, et Lui-même a dit : « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais et elles me suivent, et moi, *je leur donne la vie éternelle*, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de ma main » (Jean X, 27, 28).

III. *Le sang était la démonstration de la mort de Jésus.*

« Etant venus à Jésus, » nous rapporte Jean, « lorsqu'ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes, mais l'un des soldats lui perça le côté avec une lance, et il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu rend témoignage, et son témoignage est véritable; et lui sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez » (Jean XIX, 33-35).

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Nous voyons ici ce que le Seigneur avait devant ses yeux dans le chapitre VI de Jean, ce que les Juifs ne pouvaient recevoir et ce que les disciples ne comprenaient pas, c'est-à-dire sa mort. Quel récit d'amour que celui qui nous est présenté à la croix, de cet amour que beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre, et qui est plus fort que la mort!

Tel est celui du Seigneur Jésus, du Fils de Dieu, ô pauvre âme qui soupire après la délivrance. Il est mort, et de son côté percé sort l'eau et le sang pour te dire que dans sa mort tu trouves la purification de ton âme; avec Lui tu meurs au péché qui te souillait devant Dieu; dans sa mort, tu vois l'expiation de tes péchés. Pour le croyant, la culpabilité est ôtée, elle n'existe plus devant Dieu. Christ s'est mis à sa place. Reçois donc le témoignage que l'Esprit-Saint a rendu : Que Dieu nous a donné la vie éternelle et que cette vie est dans son Fils; dans Celui-là même qui s'est livré pour nous, et qui a offert son propre sang.

IV. *Le sang de Christ est la rançon payée pour le troupeau, pour l'assemblée de Dieu.*

« Prenez garde... à tout le troupeau... pour paître l'assemblée de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils » (Actes XX, 28). Telles étaient les paroles de Paul aux anciens de l'assemblée d'Éphèse. Le troupeau est celui de Dieu, c'est l'Église, l'assemblée militante, traversant en pauvreté le désert. Quel prix inestimable Il a payé pour elle! Judas et les sacrificateurs

avaient fixé à trente pièces d'argent le prix de Celui qui était l'Éternel des armées » (Zacharie XI, 12, 13, comp. avec Matthieu XXVI, 14-16). La rançon que Dieu paye pour l'Église est le sang de son propre Fils. Si nous nous étonnons que Judas ait pu tenir un tel pacte payé à un aussi vil prix, pourrions-nous nous étonner que Dieu estime chères des âmes rachetées au prix d'un sang aussi précieux? Nous pouvons être sûrs qu'Il ne manquera pas d'accomplir tous ses conseils en leur faveur, tous ses desseins de grâce.

Lorsqu'un homme a désiré une chose et qu'il en a payé le prix demandé, avec quelle persistance et quelle ténacité ne fait-il pas valoir ses droits à la possession de ce qu'il a acquis?

La grandeur du prix que Dieu a payé montre la mesure de son désir d'acquérir l'Église. Voulant amener plusieurs fils à la gloire, il a consommé le chef de leur salut par des souffrances (voyez Hébreux II, 10). Il fallait qu'il en fût ainsi, et Il n'a pas hésité à le faire. Christ aussi a aimé l'assemblée, et il s'est livré lui-même pour elle (Éphésiens V, 25). Et maintenant que la rançon est payée, Il a la puissance, au temps convenable, de s'approprier ce qu'il a acheté.

Oui, bientôt Christ se présentera à Lui-même l'assemblée, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable; bientôt viendra la pleine « rédemption de la possession acquise, à la louange de la gloire de Dieu » (Éphésiens I, 14).

V. Le sang est la vie de toute chair. Cette vie était en Adam dans une chair innocente, mais

en Jésus, dans une chair sainte et parfaite. Toutefois ce n'est pas le simple fait que Jésus était pur et saint qui donne à son sang son vrai caractère, sa vertu et son excellence. Le sang d'Adam, fût-il resté tel qu'il était d'abord en Éden, n'aurait pu faire expiation. Mais Jésus était Dieu manifesté en chair. S'Il n'eût été Fils de Dieu, son sang versé n'aurait été d'aucune utilité. C'est par ce précieux sang que nous, qui étions autrefois loin, avons été approchés de Dieu (Éphésiens II, 13).

ON PEUT MOURIR DEUX FOIS

Nous voyagions en chemin de fer de C. à B., quand tout à coup une femme qui se trouvait parmi nous, effrayée par quelque bruit, s'écria :

— Croyez-vous qu'il y ait du danger?

— N'ayez pas peur, Madame, répliqua en plaisantant un jeune homme assis en face d'elle, vous ne pouvez pourtant mourir qu'une fois.

— Pardonnez-moi, lui répondis-je, vous êtes dans l'erreur.

Il parut un peu surpris de ma remarque, et j'ajoutai :

— Vous avez été mal renseigné sur ce sujet. Où avez-vous appris que l'on ne meurt qu'une fois? Je sais, d'après une autorité infaillible, qu'il y a une *seconde mort*. Ouvrant alors ma Bible, je lus le passage qui se termine ainsi : « C'est la seconde mort, l'étang de feu. » (Apocalypse XX, 14.) J'espère, mon ami, ajoutai-je, qu'aucun de ceux qui se trouvent ici ne connaîtra jamais ce

*

que c'est que de passer par la seconde mort. Grâces à Dieu, il y a un moyen d'échapper, et la Parole de Dieu nous dit clairement qui sont ceux que la seconde mort ne peut toucher, comme nous le montre le verset 6 du même chapitre de l'Apocalypse : « Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection; sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir. » Mais à moins que votre nom ne soit dans le livre de vie (verset 15), vous ne pouvez échapper à la terrible nécessité de mourir une seconde fois.

Le jeune homme fut évidemment un peu surpris de cette doctrine, toute nouvelle pour lui. Il balbutia un « c'est vrai, » mais il était aisé de voir que, jusqu'à ce moment, il s'était peu inquiété de savoir si l'éternel bonheur d'une vie que la mort ne peut toucher lui appartenait, ou s'il devait passer l'éternité dans les horreurs de l'étang de feu qui est la seconde mort.

Et vous, lecteur, avez-vous jamais sérieusement pensé à ces solennelles vérités. On entend dire quelquefois : « Quand on est mort, on est bien mort. » Oui, pour les autres hommes, on a, en effet, disparu de la scène où ils s'agitent; mais, pour Dieu, tous vivent (Luc XX, 38); et le moment vient où tous les morts, grands et petits, seront devant le grand trône blanc pour être jugés selon leurs œuvres. Quelles œuvres auront à présenter de misérables pécheurs, sinon celles qui les condamneront? Alors, « si quelqu'un n'est pas trouvé écrit dans le livre de vie, il sera jeté dans l'étang de feu; c'est la se-

Le Salut de Dieu 3 (1876)

conde mort, l'étang de feu » (Apocalypse XX, 11-15).

Lecteur, vous regardant maintenant comme un pécheur perdu, avez-vous cru au Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu? Alors vous avez la vie éternelle; alors votre nom est écrit dans les cieux; alors vous aurez part à la première résurrection quand Jésus viendra du ciel pour prendre les siens avec soi; et sur vous la seconde mort n'aura point de pouvoir. Glorieuse perspective, assurance pleine de charmes! elle est fondée sur la parole de Dieu qui ne peut mentir, et sur la mort et la résurrection du Seigneur Jésus-Christ. « *Qui croit au Fils a la vie éternelle.* »

JÉSUS-CHRIST LE SAUVEUR EST DANS LA GLOIRE

LE CONNAISSEZ-VOUS?

Bien-aimé lecteur,

Dieu a visité le monde... Il s'est manifesté lui-même dans la personne de son Fils, le Seigneur Jésus-Christ. *C'est un fait;* et que vous vous y sentiez intéressé ou non, il est pour vous d'une immense importance.

Le Fils de Dieu descendit de la gloire pour faire connaître au monde l'amour qui existait dans le cœur de Dieu. Il est écrit : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par Lui » (1 Jean IV, 9.)

J'appelle votre attention *sur ce fait*, que le Fils de Dieu a habité dans ce monde. Il s'est dépouillé de sa gloire. Il a pris la forme d'un serviteur et Il a été ici-bas « plein de grâce et de vérité, » le plus doux et le plus accessible des hommes.

Il apportait ce que l'homme perdu ne pouvait trouver nulle part ailleurs, et Il fut, Lui, le seul homme qui ait pu dire sur cette terre : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28). Quelle parole à faire entendre dans un monde de péché, de douleur, de fatigue et de besoins! Mais Il avait à donner plus encore que *le repos*, car en Lui était la vie. Et cependant le douloureux témoignage qu'Il rendit de ceux qui l'entouraient était celui-ci : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (Jean V, 46).

Lui, « le Saint et le Juste, » fut *haï sans cause*. Il était « la lumière du monde, » et c'est ce qui ne convenait pas à l'homme; car « les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière; car leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean III, 19). C'est pourquoi ils n'eurent point de repos jusqu'à ce qu'ils se fussent débarrassés de ce Jésus, pour pouvoir continuer à marcher sans trouble dans leurs sentiers d'iniquité. Un brigand leur sembla préférable à Jésus, le Fils de Dieu! (Jean XVIII, 40.) Ils n'eurent qu'un cri contre lui : Ote-le!... Crucifie-le!...

Mais Dieu, dans sa merveilleuse grâce, fit de cet acte suprême de la haine de l'homme contre

Lui, le moyen même de son salut. De la sainte victime que la méchanceté de l'homme cloua sur la croix du Calvaire, Dieu fit la *victime propitiatoire*.

Ainsi, d'un côté, la mort du Seigneur Jésus-Christ est la plus entière expression de la haine de l'homme contre Dieu (Actes III, 13-15), et de l'autre, elle nous montre l'éternelle haine de Dieu contre le péché et son merveilleux amour envers nous (2 Corinthiens V, 21).

C'est là, sur la croix, « que la bonté et la vérité se sont rencontrées, et que la justice et la paix se sont entre-baisées » (Psaume LXXXV, 10).

Ainsi, quand je pense à la mort de Christ, je suis contraint de dire : « Là où le péché abondait, *la grâce a surabondé* » (Romains V, 20).

C'est sur la croix que le Seigneur Jésus-Christ souffrit une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'Il nous amenât *à Dieu* (1 Pierre III, 18).

C'est sur la croix qu'Il abolit le péché par le sacrifice de Lui-même (Hébreux IX, 26).

C'est sur la croix que le Seigneur Jésus-Christ porta le poids de la colère de Dieu contre le péché, afin que l'amour qui existait dans le cœur de Dieu pût avec *justice* se répandre sur ceux qui étaient des « impies, » des « pécheurs, » des « ennemis. » Dieu constate son amour à Lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions *encore pécheurs, Christ est mort pour nous* » (Romains V, 8).

Toutes les barrières qui arrêtaient l'effusion de l'amour de Dieu envers le monde ont été enlevées. Le précieux sang de Jésus a répondu à toutes les exigences divines. Et *ce même Jésus*, qui est mort sur la croix, est assis maintenant sur le trône dans la gloire céleste. Dieu l'a ressuscité des morts et l'a exalté, déclarant qu'au nom de Jésus *tout* genou se ploiera et que *toute* langue confessera que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père (Philippiens, II, 10-11; Psaume LXXII; 1 Corinthiens XV, 20-28; Apocalypse V, 5).

Mon désir, en vous présentant ce petit écrit, est de bien imprimer dans votre âme le fait que *le Sauveur est maintenant dans la gloire*, et la question que j'ai à vous poser est celle-ci : LE CONNAISSEZ-VOUS?

Il se peut que vous connaissiez beaucoup de choses *de* Lui; mais ce n'est pas ce que j'entends. *Le connaître*, c'est la vie éternelle. Il est écrit : « Et c'est ici la vie éternelle : qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jean XVII, 3).

Il faut que vous ayez à faire avec le Seigneur Jésus-Christ : maintenant en grâce pour le salut ou bientôt en jugement!

Le brigand mourant eut à faire avec Jésus attaché à la croix.

Saul de Tarse, son ennemi le plus acharné sur la terre, eut à faire avec Lui, quand Il était dans la gloire céleste, — c'était *le même Jésus*, mais dans des circonstances différentes.

Le brigand se tourna vers le Sauveur sur la croix, confessa son état de péché et lui demanda de se souvenir de lui quand Il serait entré dans son règne. La réponse du Sauveur fut : « En vérité, je te dis, *aujourd'hui* tu seras *avec moi* dans le paradis » (Luc XXIII, 43).

Saul, sur le chemin de Damas, ne pensait qu'à effacer la mémoire de Jésus de dessus la terre. Ce même Jésus lui apparaît dans la gloire la plus éclatante.

Comment agit-Il à l'égard de cet audacieux ennemi, le plus grand des pécheurs ?

Il lui adresse cette simple question :

— Saul, Saul, *pourquoi me* persécutes-tu ? » (Actes IX, 4.)

Saul pouvait-il dire *pourquoi* ? Non, mais sous les rayons éblouissants de cette gloire qui surpassait l'éclat du soleil, il tombe à terre et s'écrie :

— Qui es-tu, Seigneur ?

Et le Seigneur répond :

— *Je suis Jésus* que tu persécutes.

Aucun mot de reproche ne tombe des lèvres du Sauveur. Quel accueil pour Saul le blasphémateur !

Désormais, toute sa vie est changée. Il n'est plus le persécuteur des saints de Dieu, mais l'ambassadeur de Christ parmi les nations » (Galates I, 16). Dorénavant il annonce à tous la bonne nouvelle de la grâce de Dieu, leur présentant le Sauveur qui s'était révélé personnellement à lui.

Vous voyez comment furent accueillis et le malfaiteur mourant et l'orgueilleux ennemi de Jésus.

Vous souciez-vous, cher lecteur, de ce Sauveur si rempli d'amour et qui vit à présent dans la gloire ? Soyez assuré de ceci : que Lui se soucie de vous et désire votre salut. « Il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre III, 9).

C'est avec joie que j'annonce ce qu'il a fait; car « Il s'est donné Lui-même en rançon pour tous » (1 Timothée II, 6). Et Dieu s'est montré satisfait et a été glorifié par l'œuvre que le Seigneur Jésus a accomplie sur la croix, car Il l'a couronné dans le ciel, de gloire et d'honneur (Jean XVII, 5; Hébreux II, 9).

Laissez-moi encore vous adresser une question, cher lecteur : Avez-vous soif de repos, de paix, de justice et de vie éternelle ? Tout cela se trouve en ce Sauveur qui vit dans la gloire ! (Lisez Éphésiens II, 14; 1 Corinthiens I, 30; Colossiens III, 3.)

Soyez assuré qu'Il est l'unique refuge pour votre âme immortelle et que vous passerez l'éternité, soit avec Lui dans la gloire, soit dans l'enfer avec ceux qui sont perdus !

Si vous vous détournez de Celui qui vous parle des cieux (Hébreux XII, 25), et si vous refusez la grâce qu'Il vous présente, vous encourrez le jugement qui vient; car « après la mort, le jugement » (Hébreux IX, 27). Et il n'y aura ni grâce ni miséricorde pour le pécheur quand il sera devant le « grand trône blanc » (Révélation XX, 11-15).

Lorsque le Sauveur était sur la terre, Il a dit : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement : mais il est passé de la mort à la vie » (Jean V, 24).

Ainsi, celui qui croit dans le Christ Jésus, ne viendra jamais en jugement, parce que le Seigneur Jésus-Christ a subi le jugement pour lui (2 Corinthiens V, 21), de sorte que Dieu est juste et justifiant celui qui croit en Jésus (Romains III, 26).

Mais rappelez-vous, cher lecteur, que le Seigneur Jésus sera « révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux *qui ne connaissent pas Dieu et contre ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ*, lesquels subiront le châtiment d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force, quand Il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et être admiré dans tous ceux qui auront cru » (2 Thessaloniciens I, 7-10).

« Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement; mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, *mais que tous viennent à la repentance*. Or, le jour du Seigneur viendra comme un voleur; et dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la

terre et les œuvres qui sont en elles seront brûlées entièrement » (2 Pierre III, 9-10).

Lecteur, où serez-vous en ce jour-là ?

PUIS-JE VIVRE, MONSIEUR ?

Telles étaient les paroles qu'adressait à un chirurgien une pauvre jeune fille victime d'un terrible accident, et que l'on venait de transporter dans une salle d'hôpital. Après que l'homme de l'art eut examiné la nature et l'étendue du mal, elle lui demanda de nouveau, d'une voix faible, avec calme :

— Puis-je vivre, Monsieur ? me rétablirai-je ?

— Je ne puis vous cacher la vérité, lui dit-il, ... le mal est trop grave, c'est impossible.

Heureusement elle y était préparée, et quelque solennelles que fussent ces paroles, elle les écouta sans se troubler. Quoique la vie fût presque éteinte, elle eut encore la force de soulever ses mains vers le ciel en disant :

— Béni soit Dieu de ce que cela n'est pas arrivé hier !

Bientôt après elle passa de ce monde en la présence de Jésus au paradis de Dieu.

Quelques mots expliqueront ses dernières paroles.

Invitée la veille à se rendre dans une réunion destinée à annoncer aux pécheurs l'Évangile de la grâce de Dieu, elle n'avait consenti que sur la sollicitation pressante de la personne qui l'y

Le Salut de Dieu 3 (1876)

engageait. La parole de Dieu atteignit sa conscience; ses péchés, ses grands et nombreux péchés, se dressèrent devant elle. Des larmes amères de repentance coulèrent de ses yeux. Elle venait d'entendre parler de l'amour de Jésus, descendu du ciel pour sauver les pécheurs, ainsi que de l'œuvre de grâce qu'Il accomplit en versant son sang sur la croix pour expier le péché; elle crut et trouva la paix. Le lendemain survint l'accident dont nous avons vu l'issue.

Et vous, mon cher lecteur, êtes-vous prêt? Si la mort se présentait en ce moment devant vous, serait-elle pour vous le roi des épouvantements? vous introduirait-elle devant un Dieu avec lequel vous ne pouvez pas dire que vous êtes réconcilié, ou bien pourriez-vous l'accueillir avec la certitude joyeuse que vous allez auprès du Seigneur qui vous aime? L'avenir au delà de la mort, est-ce pour vous l'inconnu sombre et redoutable, ou bien est-ce la radieuse lumière de la face de Celui qui vous a sauvé?

Si vous ne pouvez pas dire avec assurance : Je sais en qui j'ai cru; oh! ne tardez pas un moment, ne vous reposez pas que vous ne puissiez vous joindre de cœur à ces paroles : « Ayant donc été justifié sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. »

J'ai le temps d'y penser, direz-vous. Non, car qu'est-ce que votre vie? Elle n'est qu'une vapeur paraissant pour un peu de temps et puis disparaissant. Vous ne savez pas ce qui arrivera le jour de demain. A celui qui comptait sur la vie, Dieu dit : « Insensé! cette nuit même ton âme te sera redemandée! » La jeune fille savait-elle que sa vie allait être tranchée si rapidement? Et vous, savez-vous si ces lignes qui passent sous vos yeux ne sont pas le dernier appel de Dieu à votre conscience? Une maladie sérieuse peut vous atteindre ou un terrible accident vous frapper; vous n'avez d'assuré que le moment présent, et c'est en ce moment que, de la part de Christ, je vous supplie : « Soyez réconcilié avec Dieu. »

C'est la mort et le jugement qui sont à la porte, si vous ne croyez pas, mais la vie éternelle, si vous croyez. Oh! puissiez-vous écouter, et si tout à l'heure vous étiez frappé, vous pourriez entendre sans effroi, avec calme, même avec joie, l'arrêt de Dieu marquant la fin de votre vie terrestre; car vous pourriez dire avec l'apôtre Paul : Si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons (nous qui croyons) une maison éternelle, dans les cieux.

Correspondance

SUR LA SOUVERAINETÉ DE DIEU

(Suite de la page 208).

Cela posé, à l'égard des questions qui nous ont été présentées, sans prétendre répondre peut-être complétement, nous dirons, pour la première, que la conciliation nous paraît indiquée dans ce verset : « Dieu a *tant aimé* le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (Jean III, 16).

Quant à la seconde, notre réponse sera également dans les paroles de l'Écriture sainte (Éphésiens II, 7) : « Afin qu'il montrât dans les siècles à venir, les immenses richesses de sa grâce dans sa bonté envers *nous* dans le Christ Jésus. » Ce « nous, » qui est-ce? Précisément ceux qui sont dans la position misérable faite par le péché; des êtres morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, esclaves du diable et de leurs convoitises et enfants de colère. Envers ceux-là Dieu est riche en miséricorde, il les a aimés d'un grand amour, il les a vivifiés avec Christ, il les a ressuscités, il les a fait asseoir dans les lieux célestes dans le Christ; bientôt ils y seront en effet; je le demande, si Dieu n'avait pas permis à la race humaine de se propager, un tel déploiement de grâce, de miséricorde et d'amour eût-il pu se manifester?

Que si l'on allègue les maux de la vie présente, comme dans la troisième question, nous demanderons : Le péché étant là, peuvent-ils ne pas exister? Pour ceux qui ne sont pas croyants ne sont-ils pas une preuve permanente du juste jugement de Dieu sur le mal et un appel constant à chercher la délivrance? S'ils n'existaient pas, l'homme n'oublierait-il pas Dieu, bien plus encore qu'il ne le fait? Et, pour le croyant, que sont ces maux passagers en comparaison de cette gloire souverainement excellente qu'il va bientôt posséder. Ils sont pour lui un moyen de le garder de s'attacher au monde présent et une sainte discipline de la part de Dieu. De toutes manières, Dieu, dans son amour et par cet amour, triomphe du mal que l'ennemi a introduit; ce qui semble une victoire de Satan ne fait que donner occasion aux richesses de la puissance, de la sagesse, de l'amour et de la miséricorde de Dieu, de se déployer dans toute leur plénitude.

Mais alors on en vient à la troisième question : Pourquoi une grâce si merveilleuse, des trésors d'un tel prix ne se répandent-ils pas sur tous? Comment n'y en a-t-il qu'un si petit nombre qui y ont part? — D'abord l'obstacle n'est pas en Dieu. Il a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique! Pouvait-il faire plus? Il veut que tous les hommes soient sauvés » (1 Timothée II, 4), « ne voulant pas qu'aucun périsse » (2 Pierre III, 9). C'est l'homme qui ne veut pas, et la difficulté même que les âmes éprouvent à recevoir le salut et que l'auteur mentionne, vient à l'appui de ce fait, que la volonté de l'homme est le vrai obstacle. Dieu vous présente Christ, — vous empêche-t-il, empêche-t-il un seul homme de l'accepter? Si vous ne le faites pas, n'est-ce pas votre faute? N'êtes-vous pas condamné avec justice, si, lorsque la lumière vient, vous fermez vos yeux et préférez vos mauvaises œuvres? Sans doute c'est la grâce qui appelle, c'est par grâce que l'on croit, mais qui est exclu de la grâce? Voudrait-on que Dieu *forçât* à croire? Mais « c'est aujourd'hui le jour de *grâce*. » La grâce n'est pas l'exercice de l'autorité; elle appelle, elle ne force pas.

L'auteur semble dire qu'un petit nombre seul a part aux bénédictions qui résultent de la venue de Christ dans ce monde. Qui lui a dit qu'il n'y en a qu'un petit nombre? Nous avons vu qu'à semblable question, le Seigneur ramène l'âme à ce qui la concerne directement, à sa responsabilité. Mais nous avons d'autre part, dans l'Écriture, des paroles telles que celles-ci : « Où le péché abondait, la grâce a surabondé » (Romains V, 20), et cela dans le même chapitre qui traite de l'entrée du péché dans le monde, mais qui parle de l'amour de Dieu pour nous qui sommes pécheurs, « ses ennemis » (8-10), et de l'efficacité merveilleuse de l'œuvre de Christ qui dépasse de beaucoup la mesure et l'étendue du mal. Lisons aussi Apocalypse VII : Là nous voyons une grande foule, que personne ne pouvait dénombrer, de toute nation, et tribus, et peuples et langues qui proclament le triomphe et le salut auxquels ils ont part. Et ils n'appartiennent qu'à une certaine époque des dispensations de Dieu. Que serait-ce si nous les voyions toutes? Au chapitre XIX, c'est la voix d'une foule nombreuse que nous entendons dans le ciel à deux reprises, louant Dieu et lui donnant gloire. « Ses compassions sont au-dessus de toutes ses œuvres » (Psaume CXLV, 9).

N'oublions pas, quelles que soient les difficultés que semblent multiplier le monde et la chair et Satan pour entraver les âmes dans la voie du salut, que la puissance du Dieu qui sauve est infiniment au-dessus de tout. C'est Lui qui, par cette puissance à laquelle rien ne résiste, délivre du pouvoir des ténèbres et transporte dans le royaume du Fils de son amour. Nul ne sera condamné, parce qu'en venant dans ce monde il avait une nature pécheresse, mais parce qu'il aura refusé la grâce qui venait l'en délivrer. Et si des questions se posent encore quant à ceux qui n'ont pas entendu l'Évangile, souvenons-nous que nous avons affaire avec un Dieu souverainement juste et bon, et que nous ne connaissons que le bord de ses voies.

Le Salut de Dieu 3 (1876)

Le Salut de Dieu 3 (1876)

LE SANG DE JÉSUS

XII

LE SANG DE CHRIST EST UNE PARTIE DU TÉMOIGNAGE DE DIEU SUR LA TERRE

Nous lisons dans la Parole de Dieu : « Il y en a trois qui rendent témoignage, l'Esprit, et l'eau, et le sang, et les trois sont d'accord pour un même témoignage » (1 Jean V, 7, 8). Le verset 6 nous dit aussi : « C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non-seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang. » Ces paroles se rapportent évidemment, ce me semble, à ce que dit Jean dans son évangile : « Un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau » (Jean XIX, 34). Jésus était mort; c'est alors que de son côté percé sortent le sang et l'eau, — double témoignage de ce que la mort de Christ a accompli pour nous, car nous y trouvons tout à la fois le sang qui expie les péchés et l'eau qui purifie la personne du pécheur.

Le verset 5 nous montre que ce qui précède est mis en rapport avec la victoire sur le monde : « Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu? C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang... » Ainsi, la connaissance de Jésus monté au ciel après avoir versé son sang sur la terre est la

puissance qui donne la victoire sur le monde. C'est du ciel que Jésus-Christ nous parle maintenant, c'est là qu'il est témoin de Dieu pour nous.

Christ, « avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle » (Hébr. IX, 12). Là ce sang « parle mieux qu'Abel ; » mais comme versé sur la terre, il montre pour quelle raison Dieu a cessé pour le présent de reconnaître, quant aux choses religieuses, tout système sur la terre, comme Il le fit autrefois parmi les Juifs ; c'est du ciel qu'il parle.

Ce sang crie aussi vengeance contre ceux qui, méprisant la miséricorde offerte par son moyen, foulent aux pieds le Fils de Dieu, et contre Satan, l'esprit qui opère dans les fils de la désobéissance.

Enfin, ce sang versé met complétement à nu le vrai caractère du monde.

Considérons le sang de Jésus en relation avec le *monde*, la *chair* et *Satan*, — et d'abord en rapport avec la terre à Jérusalem, et avec le monde parmi les Gentils.

I. (Le monde.) Aux yeux de Dieu, depuis la chute, la plus excellente partie de la terre a été la Judée ; la ville la plus belle Jérusalem, et de tous les édifices, le plus somptueux a été le temple. Aucun pays n'a eu une plus réelle importance que celui de Canaan, aucune nation n'a été autant favorisée de Dieu que les Juifs.

Et cependant ce sont les chefs de cette nation,

le souverain sacrificateur et les sacrificateurs de ce temple, qui ont fait l'estime du sang de l'Agneau de Dieu. C'est à trente pièces d'argent qu'ils l'ont évalué. Tel est le prix honorable auquel ils ont taxé l'homme duquel l'Éternel dit qu'il est son compagnon! » (Zacharie XI, 13; XIII, 7.)

Mais ces hommes religieux ne veulent pas souiller le trésor de leur temple par le prix du sang quand il leur est rendu (lisez Matthieu XXVII, 3-8, et comparez Actes I, 19); ils n'osent se souiller eux-mêmes en entrant au prétoire pour livrer leur victime aux Gentils (Jean XVIII, 28); ils ne peuvent permettre que leur sabbat soit souillé en laissant sur la croix le corps de Celui qu'ils y ont attaché par les mains des méchants. Leur sainte cité ne pouvait pas non plus être souillée par le sang ; Il souffre hors de la porte! (Hébreux XIII, 12.)

Que de scrupules de conscience, quelle délicatesse, quelles précautions dans cette appréciation de ce qui est bien et mal! Tel est le cœur de l'homme naturel; tel il apparaît quand il se pare des dehors de la piété.

Et sur qui pensez-vous qu'ils crussent que reposait le crime d'avoir versé le sang innocent? Sur eux? — Nullement, car plus tard ils disent à Pierre et à Jean : « Vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez faire venir sur nous le sang de cet homme » (Actes V, 28). Quel aveuglement du cœur!

Mais si les chefs religieux d'Israël, joints au

peuple et à Hérode ont ainsi montré leur vrai caractère en versant le sang de Jésus, les Gentils, la soldatesque romaine avec le gouverneur Ponce-Pilate, se sont associés à eux. C'est à cette occasion que Pilate et Hérode oublient leur inimitié, comme des loups altérés de sang cessent de s'entre-déchirer quand, d'un commun accord, ils se sont jetés sur une noble proie (Luc XXIII, 12).

Il est vrai que Pilate ne veut pas convenir que l'acte par lequel il livre Jésus le regarde, ou qu'il y ait une part quelconque. Il prétend s'en blanchir et demande gravement de l'eau pour se laver les mains en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste : vous, vous y aviserez. » Pauvre Pilate, quelle illusion! Mais, hélas! il est vrai que, quelque vain que fût cet acte en lui-même, il y avait devant lui une multitude qui, volontairement, se montre prête à se charger du fardeau qu'il a la prétention de rejeter. « Tout le peuple, répondant, dit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants » (Matthieu XXVII, 24, 25).

Pour couronner le tout, quand le chef gentil a abandonné Jésus à la fureur de ses ennemis, ce sont des soldats romains qui, introduits sur la scène où se montre dans toute son horreur le péché de l'homme, se moquent de Jésus, l'outragent, le fouettent, le couronnent d'épines ; ce sont eux qui le clouent à la croix, et c'est la lance de l'un d'eux qui perce son côté.

O terre! comment découvriras-tu le sang que

Le Salut de Dieu 3 (1876)

tu as reçu, et ne cacheras-tu plus tes victimes mises à mort sans cause !

Ainsi, Israël avec ses prétentions religieuses et les Gentils sans Dieu dans le monde, se sont unis pour verser le sang du Fils de l'homme. C'est alors que Satan est reconnu comme le prince et le dieu du monde qu'il a conduit jusqu'à rejeter et clouer à la croix Celui que Dieu, dans son amour, envoyait et duquel il est dit : « Ayant donc encore un unique Fils bien-aimé, il le leur envoya, lui aussi, le dernier, disant : Ils auront du respect pour mon Fils » (Marc XII, 6).

Le monde ayant été ainsi démasqué, que pourrions-nous trouver d'étonnant dans des paroles telles que celles-ci : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jean II, 15)? « L'amitié du monde est inimitié contre Dieu; quiconque donc voudra être ami du monde se constitue ennemi de Dieu » (Jacques IV, 4). Nous trouvons dans la parole de Dieu le vrai caractère, non-seulement du monde, mais aussi de tout ce que le monde engendre. « Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie n'est pas du Père, mais est du monde » (1 Jean II, 16). Nous connaissons ainsi ce que valent le monde et les choses qui y sont, quels que soient leurs dehors séduisants, leur beauté apparente, quelque spécieux que soient les discours et les raisonnements par lesquels on cherche à les justifier. Nous avons sur ce point l'appréciation de Dieu.

Par la croix de Christ, le caractère du monde est clairement manifesté aux disciples de Jésus et c'est de cette manière qu'ils ont puissance sur lui. Comment pourraient-ils aimer un monde qui a répandu le sang de leur Maître bien-aimé et qui maintenant tout entier gît dans le méchant? (1 Jean V, 19.)

Quelle chose terrible de penser que le monde est déjà condamné (Jean XII, 31). Combien peu l'on y pense. Les hommes voudraient que la question de leur culpabilité dépendît de la comparaison de leur vie avec ce qui est bien ou mal, tandis que la question est simplement celle-ci : Êtes-vous un citoyen de ce monde; avez-vous quelque relation avec la terre; êtes-vous un homme, un descendant d'Adam? Appartenez-vous à ce monde qui a mis à mort le Christ du Seigneur?

II. (La chair.) Mais la mort de Christ ne rend pas seulement témoignage à la méchanceté des habitants de la terre. Elle montre que notre chair est totalement corrompue, inguérissable à tel point que la mort seule peut y mettre fin. Que pourrait-on dire de plus que ce que nous lisons en Romains VIII, 3 : « Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair? » Dans cette mort, la mort du Fils de Dieu, la chair a été condamnée comme chose foncièrement mauvaise. Sûrement nous voyons là la fin de toute espérance quant à ce qu'elle peut produire, mais ce jugement sur notre chair de péché est pro-

noncé de manière à calmer nos cœurs et à apaiser nos esprits. Car c'est par la mort du Fils de Dieu que nous avons été réconciliés avec Dieu.

Mais si le sang fut versé en expiation, si c'est là le moyen par lequel Dieu pouvait être juste et justifier le pécheur, cependant, pris seul, ce n'était pas suffisant même pour cela, car, dit l'Apôtre : « Si Christ n'a pas été ressuscité, notre prédication donc est vaine aussi, et votre foi aussi est vaine; vous êtes encore dans vos péchés » (1 Corinthiens XV, 14, 17; comparez avec Romains IV, 25). Il fallait donc que le Seigneur Jésus-Christ ressuscitât, afin qu'après avoir participé à la chair et au sang et, par la mort, rendu impuissant celui qui avait l'empire de la mort, il entrât dans une vie où la mort n'a plus de puissance et y introduisît les siens.

Aussi, insiste-t-Il sur la réalité de sa résurrection quand Il se présente aux siens : « Voyez mes mains et mes pieds, dit-Il, que c'est moi-même; touchez-moi et voyez, car un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'ai » (Luc XXIV, 38, 39). Et à Thomas : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains; avance aussi ta main et mets-la dans mon côté » (Jean XX, 27).

Il avait souffert dans un corps semblable au nôtre. Quel poids de douleur excessif était sur ce bien-aimé Sauveur, quand, dans le jardin de Gethsémané, il priait, et qu'un ange du ciel lui apparut, le fortifiant, et qu'étant dans l'angoisse du combat, il priait plus instamment et que sa sueur devint comme des grumeaux de sang dé-

coulant sur la terre (Luc XXII, 43, 44). Puis il fut crucifié en infirmité (2 Corinthiens XIII, 4); mais maintenant Il vit par la puissance de Dieu, et l'effusion de son sang nous a ouvert le chemin vers cette gloire souverainement excellente où sa résurrection nous introduit avec Lui. « La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu » (1 Corinthiens XV, 50), et comme descendants du premier Adam, nous sommes tels. Mais Lui, le dernier Adam, est un esprit vivifiant, et il communique cette vie à ceux qui lui appartiennent.

Aussi n'est-ce que lorsqu'Il eut laissé sa vie, en versant son précieux sang pour l'expiation du péché, que les flots de la vie spirituelle purent couler librement (Jean VII, 39). C'est quand Il eut été déclaré Fils de Dieu en puissance par sa résurrection d'entre les morts qu'Il commença à manifester parmi ses disciples quelle était la nouvelle vie, sa gloire, sa sphère et sa portée. « Va vers mes frères, telles furent presque ses premières paroles, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean XX, 17). Le ciel et sa gloire céleste s'étaient ouverts plus d'une fois à Jésus tandis qu'Il était sur la terre. Mais Il n'apparaît effectivement dans le ciel avec le caractère d'un « Esprit vivifiant, » que par sa mort et après sa mort. Ce nom lie avec Lui comme dans un même faisceau de vie les pécheurs qui viennent à Lui; Il les vivifie après avoir fait l'expiation par son sang.

Ainsi tout ce qui tient à la vieille nature de-

Le Salut de Dieu 3 (1876)

vait prendre fin. Nous voyons son incapacité dans des passages tels que Matthieu XVI, 17; Jean I, 13; et nous lisons : « Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi » (2 Corinthiens V, 16). Il est d'une grande, d'une immense importance de voir que toute notre vie, comme chrétiens, nos priviléges et notre gloire sont des choses d'une autre création, dépendantes de la résurrection et découlant, non du sang que Jésus a versé, mais de la vie de l'Esprit qui est dans le Fils. Mais cependant on ne peut y avoir accès que par le sang de Jésus-Christ, car sans l'expiation Il n'aurait pu donner la vie spirituelle et la gloire, et nous n'aurions pu les recevoir.

Honneur et gloire soient donc à jamais à l'Agneau qui a été immolé !

III. (SATAN.) Remarquons encore que le sang de Jésus est l'arrêt du jugement de Satan, le prince, le dieu et la vivante énergie de ce monde. Le sang d'Abel criait vengeance à Dieu contre Caïn. Assurément le sang de Jésus crie aussi vengeance à Dieu contre Satan. C'est plus, c'est l'expression du jugement qui vient sur Satan : « Maintenant le prince de ce monde est jugé » (Jean XVI, 11). Et comme le sang de Jésus est, pour l'âme qui se trouve devant Dieu dans sa misère, ce qui lui parle de l'amour et de la grâce qui pourvoit richement à tous les besoins du pauvre pécheur, qui le laisse encore dans le monde sans être du monde, dans la chair, mais non débiteur à la chair; de même, à l'égard de Satan,

ce sang précieux est ce par quoi nous pouvons lui résister et il s'enfuira de nous (Jacques IV, 7). Il sait que là se trouve l'arrêt de jugement contre lui, et quand le sang de Jésus lui est présenté, ce n'est pas seulement une réponse à tout ce qu'il peut dire contre nous, mais c'est la victoire sur lui (Apocalypse XII, 11).

Ainsi, cher lecteur, nous venons de voir que le sang de Christ est, de la part de Dieu, le témoignage relatif au monde déjà condamné, à la chair, dont la complète impuissance et la méchanceté sont manifestées clairement, et enfin à Satan, le dieu de ce monde. Êtes-vous de ce monde, ou bien avez-vous pris votre place avec Christ en vous séparant du monde qui gît dans le méchant ? Êtes-vous encore dans la chair, ou bien, étant du Christ, avez-vous crucifié la chair avec les passions et les convoitises? Êtes-vous encore sous l'autorité de Satan, de cet esprit qui agit maintenant dans les fils de la désobéissance, ou bien, avez-vous été délivrés du pouvoir des ténèbres et transportés par la puissance de Dieu dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption?

« Or, le Dieu de paix qui a ramené d'entre les morts le grand Pasteur des brebis, notre Seigneur Jésus, dans la puissance du sang de l'alliance éternelle, vous rende accomplis en toute bonne œuvre pour faire sa volonté, faisant en vous ce qui est agréable devant lui, par Jésus-Christ, auquel soit la gloire aux siècles des siècles! Amen. »

OÙ EN ÊTES-VOUS?

Cher lecteur,

A la fin de cette année, qui bientôt sera écoulée sans retour, permettez-moi de vous adresser, en présence de Dieu, cette question solennelle : « OU EN ÊTES-VOUS? »

En êtes-vous au même point que lorsque vous avez commencé l'année? Peut-être, quant aux choses d'ici-bas, n'y a-t-il point de changement bien marqué. Cependant c'est une année de plus ajoutée au passé, une année de plus arrachée à l'avenir, et nous voilà d'une année plus rapprochés du jour terrible où Dieu va juger ce monde qui a crucifié le Seigneur Jésus-Christ.

Cher lecteur, *où en êtes-vous* à l'égard du monde? *où en êtes-vous* à l'égard de Dieu?

S'il fallait comparaître aujourd'hui devant le tribunal de la justice divine, pourriez-vous vous y présenter sans crainte, ou bien voudriez-vous fuir le redoutable procès qui s'y instruirait contre vous, et vous cacher de devant Dieu, comme Adam autrefois dans le jardin d'Éden?

Jouissez-vous en ce moment de l'assurance que vos péchés vous sont pardonnés à cause du sacrifice de Christ? C'est par Lui seul que vous pourrez échapper au jugement à venir.

Ou bien, êtes-vous, à la fin de cette année, tel que vous étiez au commencement, — un homme *inconverti*? Oh! que de temps perdu! que d'appels de la grâce de Dieu ou repoussés ou traités avec indifférence !

Voulez-vous rester toujours tel que vous êtes, trompé par Satan, séduit par le monde et par ses vanités? Oubliez-vous que la mort va mettre fin à tout ce qui vous entoure? Que ferez-vous lorsque les choses dans lesquelles vous avez mis votre confiance et auxquelles vous vous êtes attaché, vous échapperont pour toujours?

Le jugement va surprendre les pécheurs, précisément comme le déluge surprit le monde incrédule aux jours de Noé, et comme le feu du ciel surprit les habitants de Sodome et de Gomorrhe.

Fermeriez-vous les yeux à ce fait solennel? Écoutez les paroles du Seigneur Jésus-Christ lui-même : « Comme il arriva aux jours de Noé, *ainsi en sera-t-il aux jours du Fils de l'homme aussi :* on mangeait, on buvait, on se mariait, on donnait en mariage jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et le déluge vint et les fit tous périr. De même aussi, comme il arriva aux jours de Lot : on mangeait on buvait, on achetait, on vendait, on plantait; on bâtissait; mais au jour où Lot sortit de Sodome, il plut du ciel du feu et du soufre qui les fit tous périr; *il en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera manifesté...* Souvenez-vous de la femme de Lot... » (Luc XVII, 24-32).

Pourquoi cette dernière exhortation? La femme de Lot était bien sortie de Sodome au jour de la destruction de la ville, le feu du ciel ne l'atteignit pas; mais elle avait désobéi à cette parole : « Ne regarde point derrière toi, » et elle périt

Le Salut de Dieu 3 (1876)

en route. Solennel avertissement pour ceux qui ont le cœur partagé!

Lecteur, les temps sont sérieux. Oh! n'abusez pas de la grâce et du long support de Dieu; cessez de nourrir des espérances trompeuses quant à l'avenir, et courez vous abriter aujourd'hui, sans délai, dans le refuge que Dieu nous a ouvert dans sa riche grâce. Hâtez-vous, sans jeter un regard en arrière, sans regretter les choses auxquelles il faut renoncer; mais abandonnez-vous avec une pleine confiance au Dieu de toute grâce, qui n'a pas épargné son propre Fils afin de nous sauver, et qui, avec Lui, veut nous donner librement toutes choses.

Enfant de parents chrétiens, *où en es-tu?* Es-tu, comme tes parents, un enfant de Dieu, et te réjouis-tu à la pensée de la venue prochaine du Seigneur Jésus? Ou bien, es-tu encore loin de Dieu, encore *inconverti*, sachant que, si le Seigneur venait en ce moment, tu serais laissé, pour le jugement, tandis que tes parents s'en iraient avec joie au-devant de Jésus. Dieu, dans sa patience, t'a laissé encore une année sur la terre, et t'a invité à venir à Lui; pourquoi es-tu resté sourd à ses appels? Faudra-t-il que tu entendes, toi aussi, ces paroles solennelles: « Vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie » (Jean V, 40)?

Lequel de mes lecteurs peut dater de l'année 1876 l'époque de sa conversion, où Dieu l'a

fait passer des ténèbres à sa lumière et du pouvoir de Satan à Lui?

Je sais que, grâce à Dieu, plusieurs peuvent le faire. Eh bien, chers amis, à vous aussi je viens poser cette question : *Où en êtes-vous?* Chacun de vous peut-il dire en toute bonne conscience : « Sauvé par la grâce de Dieu, je suis séparé du présent siècle mauvais; je suis en chemin vers le ciel, où mon Sauveur est maintenant à la droite de Dieu? » Votre bonheur est-il de vivre pour Lui, de le servir, de le suivre, de vous nourrir de Lui, dans l'espérance de le voir bientôt tel qu'Il est? Vos amis et ceux qui vous entourent sont-ils forcés de rendre à votre égard ce témoignage : que vous êtes séparés du monde?

Jeune chrétien, qu'il ne te suffise pas de te dire converti, mais va en avant, croissant dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Ne néglige pas la parole de Dieu; mais, avant tout, mets à part chaque jour quelques moments pour la lecture des saintes Écritures. C'est une nourriture dont ton âme ne peut se passer pas plus que ton corps des aliments journaliers. L'apôtre Pierre écrit : « Rejetant donc toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances, *désirez ardemment*, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut, si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon » (1 Pierre II, 1-3).

Remarquez bien cette expression : « *Désirez ardemment* comme des enfants nouveau-nés. »

L'enfant nouveau-né cherche instinctivement le sein de sa mère, il pousse des cris s'il se trouve privé de l'aliment qui est la condition de son existence. Et vous, bien-aimés, avez-vous pris ainsi au sérieux la nécessité de l'entretien de votre vie spirituelle? Éprouvez-vous une soif semblable pour la divine Parole? Êtes-vous animés par cet « ardent désir » d'en faire votre méditation habituelle, comme l'homme « bienheureux » dont il est parlé dans le Psaume I^er^? Si ce désir n'existe pas chez vous, cherchez-en la cause; — exposez votre état à Dieu, confessez-lui votre indifférence et demandez-lui cette vigueur spirituelle qu'Il est tout disposé à vous communiquer.

Chers amis, en vous occupant de la bonne Parole de Dieu pour en nourrir vos âmes, veillez aussi et priez. Quelle ferme assurance n'avons-nous pas que Dieu nous écoute et nous exauce! « C'est ici la confiance que nous avons en Lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous écoute; et si nous savons qu'Il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées » (1 Jean V, 14, 15).

Bien-aimés, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant Lui, en paix (2 Pierre III, 14).

Or qu'à celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez, et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie, au seul Dieu notre Sauveur, par notre Seigneur Jésus-Christ, soient gloire, majesté, force

et pouvoir, dès avant tout siècle, et maintenant et pour tous les siècles. Amen! (Jude 24, 25).

POÉSIE

JÉSUS EST LE CHEMIN, LA VÉRITÉ ET LA VIE

(Jean XIV, 7.)

Jésus est le chemin, la vérité, la vie;
Pour nous conduire au Père, il vint dans ces bas lieux.
Oh! quel abaissement! Quelle grâce infinie!
Le Sauveur vint des cieux.

Jésus est le chemin, la vérité, la vie;
Il porta nos péchés en son corps sur le bois.
Jésus a fait la paix, Jésus nous purifie
Par le sang de la croix.

Jésus est le chemin, la vérité, la vie;
Le cruel adversaire a trouvé son vainqueur :
Jésus, Fils du Dieu fort, Jésus Prince de vie,
Est le Triomphateur.

Jésus est le chemin, la vérité, la vie;
Par la foi nous avons libre accès au saint lieu,
Où Jésus est assis, où Jésus pour nous prie,
A la droite de Dieu.

Jésus est le chemin, la vérité, la vie;
Il a dit : « Nul ne vient au Père que par moi. »
Malgré votre péché, le Sauveur vous convie!
Approchez avec foi!

J.-R. M.

ANNONCES

ALMANACH ÉVANGÉLIQUE pour 1877, brochure in-18. l'ex. : 15 c. (2 ex. *franco* pour 35 c.), le cent. : 13 fr.
CALENDRIER BIBLIQUE à effeuiller, pour 1877 : 75 centimes ; *franco :* 85 c.

Recueil de Cantiques à l'usage des réunions spéciales, in-32. 20 c.
La paix avec Dieu, in-12. 5 c.
Paix en croyant (correspondance), in-32. 20 c.
L'aveugle mendiant, par J.-N. D., in-12. 8 c.
La parabole des deux fils, par A.-L., in-12. 12 c.
Le fils prodigue, par J.-N.-D., in-12. 10 c.
Le Paradis perdu et le Paradis retrouvé, par W-J. L., 15 c.
Le Royaume des cieux, par W.-J. L, in-12. 50 c.
Méphiboseth, ou la bonté de Dieu, par C.-S., in-12. 12 c.
Daniel Mann (derniers jours d'un condamné), in-12. 20 c.
La branche d'if, par C.-F. R., in-12. 8 c.
Les deux Alexandre, ou délai et décision, in-12. 8 c.
Minnie Gray, ou cherchée et trouvée, in-12. 10 c.
Le Songe, in-12. 6 c.

TRAITÉS D'ÉVANGÉLISATION (série de Paris).

De 8 pages, à 2 fr. 25 le cent ; *franco* : 2 fr. 80
De 4 — à 1 fr. 10 — — 1 fr. 40
De 2 — 55 — — 70
Traités assortis à 50 c. le paquet ; *franco* : 65 c.

Les traités de la *série de Paris*, et l'Almanach Évangélique peuvent se procurer aux adresses suivantes :

PARIS
F.-M. Howe, 83, rue Dulong.
Bordeaux : chez Ad. Sarrazin, 211, rue Lagrange.
Pau : chez Ed. Laügt, papetier.
Anduze (Gard) : chez L. Lauraire.
Livron (Drôme) : chez Eugène Chazalet.
Marseille : chez J. Grégoire, 48, rue Haute-Montaux.
Coffrane (Neuchâtel, Suisse) : chez Luc Mairet.
Vevey (Suisse) : chez F. Guignard.

AVIS.

L'Almanach **Bonne Nouvelle** ne paraîtra pas en 1877.

A NOS ABONNÉS

Qu'il nous soit permis d'insister encore une fois auprès de nos frères en Christ sur l'importance de nous dépenser pour sauver les âmes, les arrachant comme des tisons hors du feu. Il est inutile de montrer comment un journal tel que celui-ci peut facilement fournir l'occasion de s'entretenir, touchant leurs intérêts éternels, avec des âmes qui, sans cela, resteraient inabordables.

Redoublons d'efforts pour faire connaître autour de nous le précieux nom du Sauveur et les richesses de la grâce de Dieu. Dans ce but, nous réclamons instamment les prières de nos frères afin que le Seigneur daigne se servir de notre feuille pour la bénédiction de beaucoup d'âmes.

Pour qu'il n'y ait pas de retard dans l'expédition du numéro du mois de janvier 1877, nous prions nos amis qui désireraient renouveler leurs abonnements, de le faire, autant que possible, *dans le courant de ce mois.*

Il est à désirer que les adresses soient *très-exactes* et *lisibles.* Lorsqu'il n'y a pas de changement d'adresse, il suffit de nous envoyer la dernière bande imprimée.

Les conditions d'abonnement pour 1877 restent les mêmes que celles de l'année courante.

Les personnes qui s'intéressent à l'œuvre que poursuit notre publication sont invitées à profiter des conditions particulières qui se trouvent sur la deuxième page de la couverture relatives aux :

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Comme précédemment, nous serons heureux d'offrir le journal gratuitement aux personnes qui n'ont pas le moyen de s'y abonner.

Comme il nous reste un certain nombre d'exemplaires du journal de cette année, nous offrons à nos abonnés, d'ici à la fin de janvier 1877, la collection des douze numéros de 1876, au prix de 1 fr., *franco* à destination. On pourra ajouter cette somme au montant de l'abonnement pour 1877.

M. Howe *se charge de recevoir les abonnements au* Messager Évangélique, *à la* Bonne Nouvelle *et aux* Petites Lectures du dimanche.

Pour la rédaction : *Le gérant*, F. Hardouin.

4546. — Paris, Typ. Ch. Noblet, 13, rue Cujas.